

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE
BIBLIOTHEQUE.

Aa

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANCOIS.

LIVRES de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du ſeizieme ſiecle.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



AVIS DU LIBRAIRE.

Lorsque M. Contant Dorville avoit conçu l'idée des Mélanges *tirés d'une grande Bibliotheque, il ne croyoit pas que ce Recueil dût être poussé plus loin que vingt-quatre Volumes, composés de morceaux de différens genres, & c'est ainsi que l'Ouvrage a été annoncé à la tête du premier Tome; mais le Possesseur respectable & éclairé de la Bibliotheque dans laquelle il avoit permission de puiser, lui ayant fourni, au lieu de matériaux écrits par différentes mains & sur différentes matieres, un résumé complet de ses lectures en tous genres, & une Histoire entiere de la Littérature Françoise depuis son origine, ce qui ne devoit d'abord être qu'un vrai Miscellanée, s'est trouvé un Ouvrage suivi, qui n'est encore porté, pour certaines parties, que jusqu'à la fin du seizieme siecle, mais qui doit l'être, pour les autres branches de la Littérature, jusqu'à cette époque, & peut-être par-delà. Le nombre de vingt-quatre Volumes ne pouvoit pas suffire pour remplir un aussi vaste plan, d'autant plus qu'afin d'en rendre l'exécution agréable & utile, il étoit nécessaire qu'il ne fût ni sec ni étranglé. Cependant le Privilége ayant été obtenu sous le titre de* Mélanges, *& les Volumes ayant été marqués par une lettre de l'Alphabet, il n'est pas possible aujourd'hui de renoncer à cette espece de division. On continuera donc, pendant le cours de la présente année, à intituler* Mélanges *tirés d'une grande Bibliotheque, en*

doublant les lettres de l'Alphabet, les Volumes DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS *qui paroîtront, comme l'année derniere, à peu près de mois en mois. On oſe aſſurer qu'ils ne ſeront pas moins intéreſſans que les précédens, d'autant plus que l'Auteur doit achever d'y parcourir le cercle entier des Sciences, des Arts, de la Littérature, & de l'Hiſtoire, juſqu'à la fin du ſeizieme ſiecle.*

ON peut s'abonner, pour ces douze Volumes, moyennant trente-ſix livres, chez MOUTARD, *Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins. Il ſera paſſer chaque Volume, à meſure qu'il paroîtra, à MM. les Souſcripteurs. Les perſonnes de Province peuvent les avoir également, en s'adreſſant au même Libraire; il leur en coutera douze ſols de plus par Volume pour le port.*

N. B. *ON continuera de placer, à la tête de chaque Volume, la table de ce que contiennent ceux qui ont paru depuis le commencement de l'Ouvrage. Tous les Romans du ſeizieme ſiecle ayant été extraits pendant le cours de l'année derniere, il n'en ſera plus queſtion durant celle-ci, & aucun Volume ne ſera partagé en ſections.*

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS de nos Souſcripteurs & des Lecteurs des Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroiſſant embarraſſés de ſavoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés , & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour leſquels il a été ouvert une ſouſcription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Hiſtorique à l'uſage des Dames, ſuivie d'un extrait de la Conquête de Conſtantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conſeils pour former une Bibliotheque Romaneſque, pour diriger une Comédie de ſociété, & pour diverſifier les plaiſirs d'un ſallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Hiſtoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, conſidérée comme amuſement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme ſiecles.

V. Vol. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI. Vol. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troisieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. Vol. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

Poésies du seizieme siecle.

VIII. Vol. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section I, II.

IX. Vol. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

Livres de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. Vol. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section III, IV.

XI. Vol. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. VOL. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.

Section V, VI.

XIII. VOL. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. VOL. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troisieme suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.

Section VII, VIII.

XV. VOL. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.

LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. VOL. Q.

Tome XIII de la Lecture des Livres François.
Quatrieme suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.

Section IX, X.

XVII. VOL. R.

Tome XIV de la Lecture des Livres François.
Neuvieme Partie.

LIVRES de Politique du seizieme siecle.

XVIII. VOL. S.

Tome XV de la Lecture des Livres François.
Cinquieme suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.

Section XI, XII.

XIX. Vol. T.

Tome XVI de la Lecture des Livres François.
Dixieme Partie.

Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. Vol. V.

Tome XVII de la Lecture des Livres François.
Sixieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section XIII, XIV.

XXI. Vol. X.

Tome XVIII de la Lecture des Livres François.
Onzieme Partie.

Livres de Physique générale & particuliere du 16e siecle.

XXII. Vol. Y.

Romans du seizieme siecle.

Section XV, XV.

XXIII. Vol. Z.

Suite des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

XXIV. Vol. &.

Romans du seizieme siecle.

Section XVII, XVIII.

XXV. Vol. Aa.

Livres de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du seizieme siecle.

Fin de l'Avertissement.



DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

LIVRES de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du ſeizieme ſiecle.

LA claſſe de Livres que je dois parcourir dans ce Volume-ci, eſt très-étendue; elle tient aujourd'hui une place conſidérable dans les Bibliotheques Françoiſes, parce que depuis deux ſiecles on a beaucoup écrit dans notre Langue ſur toutes les parties de la Médecine; mais au ſeizieme ſiecle nous n'avions preſque rien ſur ces objets; les Médecins même parloient plus ſouvent Latin que François.

Cependant il y a à peu près une cinquantaine d'Ouvrages de ce genre, imprimés avant 1600. Je me crois obligé de les faire connoître, de les apprécier, & d'extraire ce qu'ils contiennent de meilleur. Mais si je les présentois avec aussi peu d'ordre & de méthode que les Auteurs en ont mis dans leur travail ; si, comme eux, je supposois dans mes Lecteurs des connoissances que la plupart des gens du monde n'ont pas, on ne pourroit rien comprendre au compte que je veux en rendre, ni aux Anecdotes assez curieuses que je veux rassembler à ce sujet. Il faut donc que j'établisse d'abord dans quel ordre on doit s'instruire de tout ce qui a rapport à la Médecine, quelles sont les connoissances préliminaires de cette Science, celles qui la constituent, & celles qui en sont des dépendances. Ces notions donneront à mes Lecteurs la clef de tout ce que j'ai à leur dire dans le reste de ce Volume, toujours dans le projet de continuer à les amuser, à les instruire, & à leur présenter le tableau fidele des Sciences & des Lettres au seizieme siecle.

La Physique & l'Histoire Naturelle sont des connoissances qu'il est nécessaire d'acquerir avant que d'étudier la Méde-

cine. Il y a long-temps que l'on a dit que le Médecin commence où le Physicien finit. Nous avons vu dans un Volume précédent, que le Naturaliste finit par l'étude de l'homme physique & matériel, & des parties sensibles & palpables du corps humain. L'Anatomiste nous les démontre; le Physiologiste va plus loin, & veut savoir comment ces parties agissent & contribuent à entretenir notre corps en état de vie & de santé. C'est la premiere étude du Médecin; c'est elle qui lui fait connoître le sujet sur lequel il doit exercer son Art, & la machine dont il doit maintenir & favoriser les ressorts.

PHYSIOLOGIE.

J'ai nommé les principaux Auteurs Physiologistes, en parlant des Livres déjà connus au seizieme siecle, qui traitoient de l'Histoire Naturelle de l'homme, & de son Anatomie. Disons un peu plus en détail ce qu'ils ont pensé de l'économie de notre corps. Premiérement, ils ont remarqué que les quatre élémens entroient dans sa composition, comme dans celle de tous les corps animés. Mais d'ailleurs le corps humain a ses élémens particuliers, des *fibres premieres*, ou *fibres principes* liées par un *gluten*, dont la flexibilité est entretenue par ce que les Anciens appeloient

l'*humide radical.* On ſuppoſe, avec aſſez de fondement, que ces fibres s'étendent juſqu'à ce que le corps ait pris toute ſa croiſſance, qu'il ſe deſſéche dans la vieilleſſe & par l'épuiſement, & qu'enfin nous ne pouvons plus vivre lorſque l'humide radical eſt chez nous entiérement détruit & diſſipé. Le tiſſu cellulaire, qui eſt la plus générale & la plus importante de toutes les membranes, & qui conſerve & entretient toutes les autres, eſt une découverte qui n'étoit pas encore faite au ſeizieme ſiecle; mais les fibres ſont connues de tout temps en médecine, & l'idée de l'humide radical eſt preſque de la même ancienneté en médecine.

La diſtinction des élémens particuliers du corps humain en parties ſolides & parties fluides, n'eſt pas moins ancienne: dans les premieres ſont contenues les ſecondes; celles-ci s'inſinuent dans les autres, qui, preſque toutes, ne ſont que de petits vaiſſeaux ou canaux pénétrés, & nourris par des ſucs de différentes eſpeces.

Les ſolides peuvent ſe comparer aux pieces & aux reſſorts d'un grand ouvrage de mécanique: tel eſt en effet le corps humain. Il y a des ſolides qui font l'office

de colonnes, de poutres, de chevrons, de couvertures, de revêtiſſemens; d'autres, de points d'appuis, de cordes, de poids, de leviers, de tubes ou canaux conducteurs. Toutes ces pieces ſont en action tant que la machine ſubſiſte & que ſon organiſation n'eſt point dérangée; mais dans le cadavre on ne voit plus que des pieces, dont une partie eſt briſée, & le reſte ſur le point d'être détruit.

La plus intéreſſante de toutes les qualités des parties ſolides, & qui ne ſubſiſte que pendant la vie de l'homme, eſt la ſenſibilité. Elle réſide dans les nerfs, & l'on ſait que la ſource principale des nerfs eſt dans le cerveau, d'où ils ſe diſtribuent dans le corps par la moëlle alongée & l'épiniere. Les Phyſiologiſtes modernes ont beaucoup étudié, & éclairci juſqu'à un certain point tout ce qui regarde les nerfs, leur action, & la ſenſibilité des parties ſolides du corps humain: nous ſommes bien plus avancés que les Anciens à cet égard.

Ceux-ci, au contraire, s'étoient fort occupés de la ſympathie qu'il peut y avoir entre les différentes parties ſolides & ſenſibles de notre corps. Si l'on prend le mot de ſympathie dans ſa ſignification

la plus ſimple, & en remontant à ſon étymologie, il ne veut dire que conſentement, accord, rapport, & il eſt bien certain que toutes les parties ſolides du corps ont entre elles des rapports plus ou moins intimes, & que le Phyſiologiſte eſt très-intéreſſé à rechercher quelle en eſt la ſource; d'ailleurs nos Phyſiciens modernes & éclairés n'admettent point ces ſympathies aveugles & ſans cauſes connues, auxquelles les Anciens ajoutoient foi, à la honte de leurs connoiſſances philoſophiques.

Il y a dans le corps beaucoup plus de parties fluides que de ſolides; la preuve en eſt que lorſqu'on le brûle & qu'on en recueille les cendres, le volume s'en trouve peu conſidérable en comparaiſon de la maſſe entiere. Les Anciens comprenoient tous les fluides du corps humain ſous le nom d'*humeurs*. En admettant cette dénomination, on les ſépare en quatre claſſes. La premiere eſt compoſée des humeurs qui ſervent à nourrir & à conſerver notre corps. La principale eſt le *ſang*, qui commence par être *chyle*, liqueur blanche, & ſe teint enſuite en rouge. Les Anciens ont aſſez bien connu le chyle & le ſang, quoique l'on ait encore fait après eux bien

des découvertes ſur ces liqueurs. Mais les autres humeurs nutritives, dont nous allons parler, leur ont été preſque abſolument inconnues ; ce ſont la *lymphe* & le *fluide nerveux* dont nos Médecins modernes cherchent à approfondir la nature & à connoître les altérations. La ſeconde eſpece de liqueurs ou de liquides, renfermée dans le corps humain, s'appelle *humeurs récrémentielles*, parce qu'elles ſe ſéparent de la maſſe du ſang pour quelques uſages utiles à l'économie animale, & rentrent enſuite, au moins en partie, dans notre corps. Les Anciens ne connoiſſoient que trois humeurs de cette eſpece : à ſavoir, la ſalive qui, ſe trouvant exprimée dans la bouche par certaines glandes, coule en grande partie dans l'eſtomac, & y facilite la digeſtion des alimens. La ſalive bien conditionnée doit être limpide, viſqueuſe, ſans odeur ni ſans goût, & un peu mouſſeuſe, comme du ſavon : mais elle devient quelquefois trop abondante, âcre & fermentante. Il y a encore dans l'intérieur du corps d'autres ſucs du genre de la ſalive. Nos Phyſiologiſtes modernes les appellent ſucs gaſtriques, inteſtinaux, & pancréatiques. La bile eſt la ſeconde des humeurs récré-

mentielles. J'ai indiqué dans le Volume précédent à peu près la maniere dont elle se forme ; elle est d'un grand usage pour perfectionner la digestion ; mais il faut nécessairement la faire évacuer quand elle est trop abondante ou altérée. La graisse est encore une humeur récrémentielle. Les Modernes y ont ajouté la synovie, humeur mucilagineuse destinée à faciliter le jeu des articulations ; elle est sujette à se dessécher, & à devenir comme de la craie : cet accident arrive principalement aux goutteux.

Les humeurs de la troisieme espece s'appellent *excrémentielles*, parce qu'elles sont faites pour être totalement rejetées au dehors. Celles principalement indiquées par les Anciens, sont la sueur & l'urine : si nos vieux Maîtres ont bien connu la sueur, & ont même senti qu'il étoit nécessaire de la provoquer quelquefois, du moins ils n'ont pas assez étudié & connu la transpiration, qui est une petite sueur presque insensible, mais si utile, & on peut même dire si nécessaire pour l'entretien de l'économie animale, que de son interception il résulte les plus grands désordres. Quant à l'urine, il s'en faut de beaucoup qu'elle joue

un rôle aussi important dans l'économie animale, quoique son interception ou son altération cause de grandes maladies. Il est constaté qu'on ne peut pas juger par elle de tout ce qui se passe dans le corps humain. C'est cependant ce qu'ont prétendu établir nombre de Charlatans du seizieme siecle & des suivans.

Enfin la quatrieme espece d'humeurs donne & donnera toujours bien du tourment aux Physiologistes qui voudront en approfondir la nature, & en bien connoître les effets. Elle comprend la semence, le lait, & ce qui fait la matiere des évacuations régulieres des femmes. Tout est énigme & difficulté dans ces matieres. Nous avons sur ces objets, comme sur tous les autres, poussé nos recherches bien plus loin que n'avoient fait les Anciens. Mais, quoiqu'on ne puisse pas dire que les observations & les expériences multipliées à cet égard soient inutiles, elles ne nous éclairent pas encore suffisamment sur la maniere dont l'homme se produit & se forme dans le sein de sa mere. Je pourrois m'étendre beaucoup sur cet article; mais je prie mes Lecteurs de se rappeler que je me suis fait une loi de ne pas m'y arrêter.

Après avoir bien examiné quelles sont toutes les parties qui servent à l'économie du corps humain vivant, soit que nous les voyions de nos propres yeux, ou que l'Anatomiste nous les démontre, ou que nous nous croyions suffisamment autorisés à présumer qu'elles existent, le Physiologiste cherche à déterminer comment ces parties agissent & remplissent leurs fonctions. La principale de leurs opérations est la digestion. Elle commence par la mastication, qui se fait dans la bouche; la salive y contribue beaucoup. Nous avons dit, dans le Volume précédent, par quelles voies s'opere le reste du mécanisme de la digestion.

Tout le monde sait que la découverte de la circulation du sang ne remonte pas plus haut que le dix septieme siecle. Il est étonnant qu'on n'en ait pas reconnu plus tôt la vérité: aussi trouve-t-on quelques passages dans les anciens Auteurs, depuis Hippocrate jusqu'à Césalpin qui étoit premier Médecin du Pape en 1570, qui font voir qu'ils la soupçonnoient; mais le premier qui l'a véritablement établie, est le Médecin Anglois Harvei. J'ai déjà expliqué en peu de mots quel est le mécanisme de la sanguification, en par-

lant des Livres d'Anatomie du ſeizieme ſiecle, dans leſquels il eſt queſtion du cœur, des arteres, & des veines. La connoiſſance de la circulation a rendu infiniment plus importantes les obſervations que l'on peut faire ſur le pouls, c'eſt-à-dire ſur les pulſations qui indiquent le battement des arteres. Les Anciens attachoient déjà quelque conſéquence à l'examen de ces battemens. Ils croyoient pouvoir du moins connoître par-là l'état du ſang, le plus ou le moins de difficulté qu'il avoit à couler dans les vaiſſeaux. Ils ordonnoient quelquefois la ſaignée; Galien même en eſt aſſez partiſan : mais à préſent que nous ſommes sûrs que l'on peut juger par le pouls de l'état de tout le corps humain, & que la ſaignée opere une révulſion qui ſe fait ſentir dans la machine toute entiere ; il ne faut pas s'étonner ſi l'examen du pouls nous fournit des indications ſi eſſentielles, ſi l'opération de la ſaignée eſt ordonnée ſi fréquemment par les Médecins, & s'ils en trouvent les conſéquences ſi intéreſſantes. Les anciens Médecins avoient déjà diſtingué le pouls en fort ou foible, dur ou mollet, fréquent ou rare ; mais ſurtout l'on a toujours obſervé ſérieuſement

s'il eſt égal ou inégal, car les premieres différences n'empêchent pas qu'il ne puiſſe battre également. Dans un homme adulte, ſain & tranquille, le pouls doit battre un peu plus d'une fois dans l'eſpace d'une ſeconde. S'il bat plus ſouvent, on peut dire qu'il eſt vif, mais il n'eſt pas pour cela inégal; la fréquence, la lenteur, la force, la dureté même du pouls ſont quelquefois accidentelles, & dépendent de l'âge & des circonſtances dans leſquelles les hommes ſe trouvent. Il y a toujours plus de fréquence chez les enfans, & de lenteur chez les vieillards : car dans les enfans nouveau-nés il bat juſqu'à cent vingt fois dans une minute, & dans les vieillards il ne bat tout au plus que ſoixante. Dans un adulte, il ne bat guere le matin à jeun que ſoixante-dix fois, & le ſoir après le ſouper quatre-vingts. Le propre des affections vives réſultantes des paſſions, eſt d'augmenter les contractions du cœur, & par conſéquent d'accélérer le mouvement du pouls. Cependant, lorſque le pouls bat conſtammenr plus fort qu'il ne doit faire, vu l'âge, le tempérament & les circonſtances, il indique que les vaiſſeaux ſont trop pleins de ſang. Quand il eſt trop

dur, il dénote un obſtacle dans la circulation; & trop vif, une irritation dans le cœur.

Il ſe fait dans le corps humain une autre circulation que celle du ſang, & qui ne contribue pas moins à la vie; c'eſt celle de l'air, qui ſe manifeſte particuliérement par la reſpiration. L'on ſait que le poumon en eſt le principal organe; l'air y entre par la trachée-artere, & cette action s'appelle l'*inſpiration*; il en reſſort par la même voie, & cette nouvelle action ſe nomme l'*expiration*. La deſcription des parties du poumon regarde l'Anatomie, & nous en avons déjà dit un mot. Nous avons parlé en même temps du thorax ou de la poitrine, du ſternum, du diaphragme, & des muſcles qui contribuent à cette fonction ſi néceſſaire. Cependant le fœtus ne reſpire point dans le ventre de ſa mere; mais la Nature lui fournit d'autres moyens pour entretenir la circulation du ſang, & pour faire pénétrer l'air dans les vaiſſeaux de ce petit corps qui n'eſt pas encore né & à peine formé. La premiere fois que l'air extérieur pénetre par la bouche dans le corps de l'enfant nouveau-né, il occaſionne quelques convul-

ſions & un éternument, d'après leſquels le cours de l'air s'établit dans le poumon ; enſuite l'ouverture du trou Botal (1) ou ovale devient inutile. Ce premier acte de reſpiration ſe continue pendant tout le cours de ſa vie ; dès qu'il ceſſe, la vie finit. C'eſt toujours en jetant un dernier ſouffle par la voie de l'expiration, que l'on meurt ; de là vient que de tout temps on a regardé comme ſynonymes les mots d'*expirer* & de *mourir*.

Le Phyſiologiſte s'occupe ſérieuſement des ſenſations : il les diſtingue en deux claſſes, les ſenſations externes ou réſultantes de l'uſage de nos ſens, & que nous portons au dehors de nous-mêmes, & les internes qui ſe paſſent au dedans de nous.

Le tact eſt le ſens dont l'organe eſt le plus étendu, puiſque tout le corps humain en eſt ſuſceptible : on peut même dire que c'eſt le ſens général, puiſque toutes les autres ſenſations ne s'operent que par celle-là différemment modifiée : d'ailleurs le toucher eſt ſuſceptible de toutes ſortes de ſenſations agréables ou

---

(1) Botal eſt le nom d'un Médecin Piémontois, qui vint en France au ſeizieme ſiecle, fit de bonnes découvertes en Anatomie, & mit la ſaignée fort à la mode.

fâcheuſes ; la douleur , la tenſion , la chaleur , le froid , les inégalités de la ſurface des corps, tout cela ſe fait ſentir au tact ; mais on regarde la peau, & particuliérement les mains, comme les inſtrumens les plus ordinaires du toucher. D'ailleurs, ſans être aſſurés d'en connoître parfaitement le mécaniſme, nous ſommes à cet égard plus inſtruits que les Anciens, puiſque nous avons découvert les papilles nerveuſes par leſquelles ce mécaniſme s'opere.

Le goût eſt le ſecond des ſens externes, la langue & le palais en ſont les organes ; la ſalive eſt très-néceſſaire pour fondre les ſels de toute eſpece qui occaſionnent les différentes ſaveurs.

L'organe de l'odorat eſt placé au fond des narines ; l'œil eſt celui de la vue, & l'oreille de l'ouïe : en diſant quelque choſe de l'Anatomie, j'ai traité de ces organes & de leur mécaniſme.

Paſſons des ſenſations externes, aux ſenſations internes ; celles-ci tiennent beaucoup plus à la Métaphyſique qu'à la Phyſique, par conſéquent elles ont peu de relation avec la Médecine, qui, après tout, ne doit chercher de remede que pour les maladies du corps humain, &

doit abandonner tout ce qui regarde l'ame & l'esprit aux Moralistes & aux Philosophes. On met l'imagination, la mémoire, l'attention & le jugement, au nombre des sensations internes, les passions mêmes sont quelquefois considérées comme en faisant partie; il est certain qu'elles influent beaucoup sur la santé & sur la durée de la vie, & que le bon ou le mauvais état du corps peut également décider du plus ou moins d'activité des sensations ou affections internes; mais il y auroit de grands inconvéniens à vouloir confondre la médecine de l'esprit, avec celle du corps. Les Livres des anciens Physiologistes, n'ont jamais mêlé ces deux importans objets; mais ils ont toujours distingué l'homme physique & l'homme moral. Il y a deux états purement physiques, & qui sont bien relatifs à nos sensations, ce sont la veille & le sommeil. Dans le premier de ces deux états, les organes des sens sont en pleine action, ils exercent leurs fonctions dans toute leur étendue, & reçoivent l'impression des objets extérieurs; c'est pendant ce temps qu'on peut juger de leur plus ou moins de finesse & de force, que l'on peut remarquer s'ils s'affoiblissent ou s'alterent,
&

& les différences qu'apportent l'âge, les fatigues & les maladies à l'exercice de nos sens. Dans le sommeil au contraire, tout mouvement volontaire est suspendu, le fluide nerveux se répand avec moins d'activité; il n'y a que ce que l'on appelle le *mouvement involontaire* ou *vital*, & quelques mouvemens mixtes qui subsistent. Ainsi le battement du cœur, la circulation du sang, & la respiration, ne sont point suspendus; une partie du mouvement musculaire est arrêtée, le reste continue toujours dans l'intérieur du corps : mais tout est dans un état d'inertie à l'extérieur; & si quelques-uns de nos sens reprennent leurs fonctions, ce ne peut être qu'à la faveur de quelque interruption du sommeil, & d'un réveil total ou partiel.

La chaleur animale est si nécessaire au soutien du corps humain, que c'est elle qui entretient la vie; dès qu'elle est éteinte on cesse de vivre. Les Anciens, qui l'appeloient *chaud inné*, prétendoient que ce n'étoit qu'une continuation de la premiere chaleur imprimée au *fœtus* à l'instant de la conception, continuée pendant la grossesse de la mere, & conservée dans l'intérieur du corps pendant tout le cours de la vie. Les Modernes, sans contredire ab-

ſolument cette premiere opinion, ſoutiennent que la chaleur animale réſide dans le ſang, qui en eſt comme le foyer; elle s'entretient par la circulation & le mouvement continuel qui en eſt une ſuite, & elle eſt augmentée par le frottement des parties fluides, contre les parties ſolides: en général la vie animale dépend de l'action correſpondante des ſolides & des fluides; tant qu'elle a lieu, l'animal vit, & tant que cette action eſt réguliere, qu'elle n'eſt ni arrêtée ni gênée, & que les parties ne ſont ni briſées ni viciées, on ſe porte bien. Mais cette harmonie des différens organes dépend de leurs conſtitutions plus ou moins parfaites; & ce ſont ces conſtitutions que nous appelons *tempéramens*, qui ſont aſſez différens dans le genre humain, eu égard au ſexe, à l'âge, & quelquefois au climat: la façon de vivre peut les perfectionner ou les déranger; & le Médecin doit les étudier & les connoître dans la perſonne qui ſe confie à ſes ſoins, pour lui preſcrire des regles sûres, propres à conſerver ou à rétablir ſa ſanté.

Les Anciens diſtinguoient quatre eſpeces de tempéramens principaux; l'un chaud & humide; le ſecond, chaud &

ſec ; le troiſieme, froid & humide ; & le quatrieme, froid & ſec. Les Modernes, dès le ſeizieme ſiecle, les ont appelés, comme nous les appelons encore, *tempéramens ſanguins*, *bilieux*, *flegmatiques*, & *mélancoliques*. Le ſanguin eſt le plus parfait; il s'annonce par un embonpoint convenable, des couleurs, & une belle peau. Les gens de ce tempérament ſont communément prudens, mais quelquefois timides, aimant mieux jouir de la vie, que ſe donner de la peine par ambition ou par intérêt. Il en réſulte que ce ſont ceux qui ſont diſpoſés à mener la vie la plus heureuſe. Le tempérament bilieux, que quelques Médecins ont même appelé *colérique*, s'annonce par un teint & une peau tirant ſur le jaune ; les bilieux ont communément les poils noirs & les yeux perçans ; leur pouls eſt ordinairement vif & dur ; ils ont les humeurs fort exaltées, ſont grands parleurs, hautains, ambitieux, ont du courage, mais s'irritent aiſément. Le tempérament flegmatique eſt préciſément oppoſé au bilieux ; ceux qui ſont ainſi conſtitués ont la fibre lâche, le ſang pâle & aqueux, toute l'habitude du corps mollaſſe & empâtée, les vaiſſeaux très-petits & enſevelis ſous la graiſſe ; ils ont

la peau blanche, les yeux bleus, les cheveux châtains ; leur caractere est paresseux, froid & apathique. Le tempérament mélancolique est absolument opposé au sanguin ; il suppose des fibres roides & dures, le sang & les humeurs épais & visqueux, la circulation difficile & tardive, & le pouls fort & dur sans être précipité. Les mélancoliques ont le corps maigre & le teint livide, quoique souvent brun. Ils sont sujets aux inquiétudes, aux alarmes, aux soupçons, constans en amour & en haine, vindicatifs & rancuniers avec réflexion. C'est ce tempérament qui fait commettre des assassinats dans quelques pays, & des suicides dans d'autres. D'ailleurs les mélancoliques passent pour être propres aux Sciences & aux études abstraites ; mais il faut être sanguin pour être Poëte.

Tous les hommes n'ont pas l'un de ces quatre tempéramens aussi bien caractérisé que je viens de le dire ; il y en a dans lesquels ils se trouvent compliqués ou mélangés, mais c'est ordinairement en conséquence de quelques raisons accidentelles, prises d'anciennes habitudes & de certaines façons de vivre. Cependant le fond de chacun de ces tempérammens se reconnoît

toujours à travers ces différentes nuances. Les tempéramens ordinaires aux femmes sont le sanguin & le flegmatique, & rarement le bilieux & le mélancolique.

Quant aux âges, on sait qu'on en distingue quatre principaux ; l'enfance, la jeunesse, la virilité, & la vieillesse. Nous n'admettons point cette subdivision par septénaires, que les Anciens avoient voulu introduire ; nous la reconnoissons tout au plus dans le premier âge, que l'on peut diviser en trois époques ; savoir, la premiere enfance jusqu'à l'âge de sept ans, l'âge puéril, depuis sept jusqu'à quatorze, & la puberté, depuis quatorze jusqu'à vingt un : c'est pendant ce temps que le corps prend son accroissement ; mais il se fortifie encore & atteint son dernier degré de perfection pendant la jeunesse, que quelques Physiologistes font durer depuis vingt ans jusqu'à quarante. L'âge mûr, dans les corps bien constitués, dure encore vingt autres années ; le reste de la vie est rempli par la vieillesse. Le tempérament purement flegmatique, est propre à l'enfance. A mesure que l'on avance dans cet âge, on devient plus sanguin : ce second tempérament est celui de la jeunesse, il tend successivement au bilieux,

qui caractérise l'âge viril, pendant lequel le tempérament devient flegmatique ; enfin la vieillesse est mélancolique. Tout le monde connoît les incommodités de cet âge, qui, dans les corps même les mieux constitués, se termine par l'affoiblissement total des parties du corps, & par la mort naturelle & inévitable.

Il y a long-temps que l'on a observé que les enfans ne commencent à rire que quand ils ont quarante jours, & à pleurer, qu'à la même époque, c'est-à-dire que leurs larmes ne commencent à couler qu'alors, car ils crient aussi-tôt qu'ils sont nés ; mais leurs cris n'expriment point la douleur, ils ne signifient rien que la premiere impression que l'air extérieur fait sur leurs organes. Il est également probable que les enfans nouveau-nés ne voient point, les organes de la vue sont trop foibles chez eux ; on ne sait point précisément au bout de combien de jours ils commencent à voir. Quant à la plupart des bêtes, il est constant qu'elles voient au bout de neuf jours. Elles ouvrent les yeux alors, au lieu que l'homme les a toujours ouverts, mais il ne voit pas pour cela. Dans l'enfance, les parties supérieures du corps sont plus grandes que les inférieures,

& la tête plus grosse à proportion. A mesure que nous grandissons, nos cuisses & nos jambes s'alongent; & quand l'homme bien proportionné a pris toute sa croissance, elles doivent former la moitié de la hauteur du corps. Lorsque le corps de l'homme a acquis toute sa hauteur & toute sa force, que ses parties sont parfaitement dévelopées, il augmente en grosseur. Ce second accroissement des parties du corps lui ôte de sa force, & le charge d'un poids inutile. Dans la vieillesse, soit qu'elle soit ordinaire ou anticipée, les forces musculaires s'affoiblissent, la sensibilité des nerfs diminue, les sens s'émoussent, les vaisseaux s'obstruent, le sang, la lymphe & les autres humeurs s'épaississent & s'alterent, &c.

La mesure de la taille ordinaire des hommes, est depuis quatre pieds jusqu'à six. Au dessous de quatre pieds on est nain, au dessus de six on est géant.

Il étoit permis aux Anciens d'être beaucoup plus Matérialistes que nous : aussi plaçoient-ils le *sens commun*, ou le *sensorium commune*, dans une partie du cerveau, que l'on appelle le *corps calleux*. C'est là, selon eux, que se réunissoient toutes les idées, & c'est effective-

ment à peu près le point où semblent aboutir les nerfs, qui nous procurent les sensations. Mais les Philosophes Chrétiens & raisonnables n'ont garde de croire que le sens commun ait un siége matériel ; &, quoique la raison & les facultés de l'ame soient quelquefois interceptées par des causes purement physiques, les sensations internes n'en sont pas moins spirituelles en elles mêmes.

J'ai parlé, dans un Volume précédent, de Laurent Joubert, comme d'un des meilleurs Médecins du seizieme siecle, & des Auteurs les plus estimés. Ses plus singuliers Ouvrages sont le *Traité du Ris*, ou *rire de l'homme*, qui est tout entier de Physiologie ; & celui *des Erreurs populaires*, qui appartient encore en partie à cette matiere. Joubert a dédié son premier Ouvrage à Marguerite de Valois, Reine de Navarre, sœur d'Henri III, & premiere femme d'Henri IV ; il commence par faire l'éloge de la beauté, du baiser, & du rire, qui, étant modéré, embellit certainement le visage plus qu'il ne le gâte. Il examine pourquoi nous trouvons certains actes, certains propos plus ridicules que d'autres, & fait sur cela des réflexions assez philosophiques & morales.

Enſuite, parlant un peu plus en Phyſicien, il dit que l'envie de rire part plutôt du cœur que du cerveau; que c'eſt en partie un effet de la joie, mais qu'il faut qu'elle ſoit mêlée de quelque ſurpriſe; que le rire violent eſt une convulſion qui ébranle le diaphragme, le péritoine & toute la poitrine; ce qui eſt ſi vrai, que quelquefois l'on touſſe à force de rire, que cette même convulſion s'étend juſque ſur les petits muſcles des levres & des joues, d'où procedent l'ouverture de la bouche, & l'alongement des levres, qui arrive lorſque l'on rit. C'eſt toujours cette même convulſion qui, en remontant ſur le viſage, ſillonne le tour des yeux, & les tiraille même quelquefois au point que l'on pleure à force de rire; le viſage rougit, les veines du front & du cou s'enflent à la fois. Si la force du rire augmente, la rate, les boyaux s'en reſſentent: on éprouve des douleurs de colique, on ſue, on piſſe, & l'on fiente même, dit Joubert, à force de rire; enfin on peut ſuppoſer qu'il eſt aiſé de mourir à force de rire. Telle eſt la matiere du premier Livre du Traité du Ris. Dans le ſecond, Joubert agite pluſieurs aſſez belles queſtions relatives au rire. Premié-

rement, il prétend conclure de ce que l'homme rit, qu'il eſt ſupérieur à tous les autres animaux. Cette concluſion peut paroître tirée aux cheveux. Il eſt cependant vrai que l'homme eſt le ſeul de tous les animaux qui rie. Les Anciens ont toujours diſtingué deux eſpeces de rires; l'un fondé ſur ce qui nous ſurprend ou nous affecte agréablement, & l'autre ſans cauſe. Celui-ci, ſelon un ancien Médecin Grec, eſt un ſigne de folie; mais il y a un faux rire, que Joubert appelle *ris bâtard :* on éprouve alors la même contraction des muſcles qui indique le rire, mais on ne rit pas pour cela. Ariſtote dit qu'il y a aux environs du Boriſthene une plante qui, quand on en boit le ſuc mêlé avec du vin, force à rire, mais que ce rire eſt une eſpece d'ivreſſe. Une autre plante qui croît en Sardaigne, & qu'on appelle l'*apiaſtre*, donne des convulſions ſemblables au rire, mais ſi dangereuſes que l'on en meurt. Tous les anciens Auteurs, Poëtes & Philoſophes parlent de cette façon de mourir empoiſonné, & l'appellent *rire Sardonique.*

Il y a un autre faux rire que l'on appelle *rire canin*; c'eſt celui où l'on montre les dents comme un chien qui gronde;

les épileptiques sont sujets à paroître rire ainsi. Lorsque le diaphragme est percé, cette blessure, qui d'ailleurs est mortelle, excite un faux rire.

Une des questions les plus curieuses agitées par Joubert, est de savoir si le chatouillement est un vrai rire. Il pense que non, parce que le chatouillement cause souvent plus de douleur qu'il ne fait de plaisir ; que le principal siége du rire est dans le cœur, au lieu que celui du chatouillement est dans la peau. Cependant l'homme est le seul des animaux qui soit sujet au chatouillement, comme il est le seul qui rie : mais pourquoi, entre les hommes, les uns sont-ils plus chatouilleux que les autres ? Pourquoi toutes les parties de notre corps ne sont-elles pas également susceptibles de chatouillement ? Enfin, pourquoi ne peut-on se chatouiller soi-même ? Le Docteur ne peut décider aucune de ces questions. Les Anciens donnoient aux différens rires diverses épithetes. Les principaux étoient, 1°. le rire modeste, ou sourire, le plus agréable de tous : 2°. Le rire cachin, que les Latins appeloient *cachinnus*, d'un mot Grec qui veut dire *immodeste* ou *immodéré* ; nous l'appelons *rire aux éclats.*

3°. Le rire d'Ajax, ou le rire de rage & de fureur. 4°. Les Romains appeloient *rire Catonien* un rire très-fort; & cette épithete est fondée sur ce que Caton le Censeur, qui étoit un personnage très-grave, ne rit jamais qu'une seule fois dans sa vie; mais aussi cette fois-là il rit très-fortement. 5°. Enfin le rire inepte, que nous appellerions *rire niais*.

Dans son troisieme Livre, Joubert demande si l'homme, qui, comme nous l'avons dit, est le seul animal qui rie, est aussi le seul qui pleure? Cela n'est pas: car tout le monde sait que le cerf pleure lorsqu'il se trouve pris. Le crocodile contrefait l'enfant qui pleure & qui crie, mais il ne pleure pas en effet.

Nous avons dit que Caton n'a jamais ri qu'une fois dans sa vie. Il y a des gens qui sont allés plus loin, & qui n'ont jamais ri du tout. Ange Politien dit qu'il a connu en Italie une famille, dans laquelle, depuis long-temps, de pere en fils, on n'avoit jamais ri. L'illustre Phocion Athénien n'avoit jamais ni ri ni pleuré. Socrate au contraire rioit toujours, ou du moins avoit l'air de rire, mais d'un rire malin. On a été long-temps à croire que ceux qui ayant été morts

avoient ressuscité, perdoient la faculté de rire. On citoit, pour preuve de cette opinion, S. Lazare, qui vécut encore bien des années après sa résurrection, vint prêcher l'Evangile en Provence, mais ne rit plus. Une question que Joubert ne peut pas décider, c'est pourquoi l'excès du vin fait rire les uns, & pleurer les autres. Il y a eu d'anciens Médecins qui ont cru que le rire venoit de la rate : cependant on prétend plus communément que c'est dans ce viscere que se prépare l'humeur mélancolique, que les Anciens appeloient la *bile noire* : comment peut-on concilier ces deux opinions ?

Il est certain que l'on rit en dormant, lorsque l'on fait des rêves agréables. Il l'est également qu'on ne peut pas toujours s'empêcher de rire, même dans les occasions où il seroit le plus convenable de s'en abstenir. Il y a des exemples de gens qui ont été rudement punis pour avoir ri, ainsi que pour avoir parlé mal à propos. On est embarrassé à dire pourquoi les grands rieurs sont ordinairement gros & gras. Il est certain que le rire a quelquefois sauvé la vie à des gens, en faisant crever des abcès, ou en les tirant de l'assoupissement &

de la léthargie. De même le rire peut rendre très-malade, & même causer la mort. Il y en a de tristes exemples. On en cite un d'un Religieux, auquel il prit, au milieu d'une fievre maligne, une si forte envie de rire, qu'il ne cessa de s'y livrer pendant deux jours entiers sans boire, manger, ni dormir, & mourut enfin en riant.

Passons aux erreurs populaires du même Auteur (Laurent Joubert). L'objet de ce second Ouvrage n'est pas, comme l'autre, borné à un seul article ; il s'étend sur une infinité de questions, dont il n'y a que quelques-unes qui soient physiologiques. Ce sont celles - là seules que je vais parcourir dans ce moment-ci.

Joubert parle de la grand'mere de la femme du Maréchal de Montluc, héritiere de l'illustre Maison de Boville en Agénois. Cette Dame eut d'une seule couche neuf filles, chose dont il y a peu d'exemples ; mais ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que ces neuf filles vécurent toutes, & furent mariées. L'on voyoit encore, du temps de Joubert, leurs tombeaux dans l'Eglise Collégiale d'Agen. Cependant Joubert croit que les femmes ne doivent avoir à la fois que deux en-

ſans, & que tel eſt le vœu du Créateur, puiſqu'il ne leur a donné que deux mamelles pour les allaiter. A l'occaſion de groſſeſſes, Joubert examine deux opinions populaires de ſon temps, dont l'une eſt encore adoptée par les bonnes-femmes. Lorſqu'une femme, étant groſſe, a quelque envie violente, on lui conſeille de ſe gratter au derriere, afin que ſi l'enfant doit être marqué, il le ſoit du moins dans un endroit où perſonne n'oſe regarder. Une autre erreur populaire, qui étoit reçue au ſeizieme ſiecle, c'eſt que les Dames groſſes doivent manger beaucoup de cotignac, ſi elles veulent que leurs enfans aient de l'eſprit, ou ce que l'on appelle en Languedoc des *paſſerilles*, qui ſont de gros raiſins ſecs, afin qu'ils aient la vue longue & bonne. Il y a des enfans qui naiſſent ce que l'on appelle *coiffés*, c'eſt-à dire ayant ſur la tête une petite pellicule qui ſe détache aiſément, & que les Sages-femmes gardent précieuſement. Non ſeulement, du temps de Joubert, on croyoit que les enfans qui naiſſoient ainſi, devoient vivre long-temps & heureux, mais que la pellicule avec laquelle ils étoient nés, étant conſervée, aſſuroit le bonheur de ceux qui la portoient ſur eux,

les garantiſſoit de pluſieurs dangers. Rien de ſi mal fondé que cette opinion, auſſi bien que celle que l'on accouchoit toujours d'un garçon dans la pleine lune, & d'une fille dans le décours. Le Docteur blâme beaucoup l'uſage où l'on étoit, de ſon temps, de donner aux femmes nouvellement accouchées de l'huile d'amande douce avec du ſucre, & de les faire bien manger le jour même de leurs couches, ſous prétexte de réparer leurs forces. Un autre préjugé qu'il attaque, c'eſt que le lait des nourrices qui ont eu un fils, eſt le meilleur pour nourrir une fille; enfin, qu'il faut laiſſer les enfans pleurer & crier, & que cela ne leur fait que du bien.

Laurent Joubert a fait un Traité particulier ſur la poſſibilité de vivre longtemps ſans manger. Il traite la matiere en Anatomiſte & en Phyſiologiſte très-habile, & il cite des exemples de jeûne fort remarquables. Je ne répéterai que les plus ſinguliers. Athénée rapporte que Timon le Miſanthrope avoit une tante qui tous les ans ſe retiroit dans une caverne comme un ours, & y paſſoit deux ou trois mois ſans manger; qu'au bout de ce temps elle en ſortoit pâle & dé-

faite,

faite, & retournoit chez elle, où elle se rétablissoit jusqu'à l'année suivante. Bocace rapporte qu'une Allemande vécut trente ans sans rien manger. Sous le pontificat du Pape Léon X (au seizieme siecle), il y avoit à Rome un Prêtre qui passa quarante ans sans prendre aucune nourriture : le Pape ne vouloit pas le croire ; il le fit garder à vue pendant plusieurs années, & le fait fut constaté. Dans le même temps, on présentoit à l'Empereur, à Spire en Allemagne, une fille qui depuis trois ans n'avoit pris aucune nourriture. Le Docteur Rondelet, Maître de Joubert, avoit connu une autre fille à Montpellier, qui avoit passé le même temps en ne vivant que de l'air. Ce qu'il y a de remarquable dans l'histoire de celle-ci, c'est que ce fut depuis l'âge de dix à onze ans jusqu'à treize ou quatorze qu'elle observa ce régime. A cette occasion, il observe que, quoiqu'une femme qui ne mange point, paroisse devoir être d'une grande épargne, cependant cela n'est pas vrai, parce qu'on ne peut guere travailler en ne mangeant pas. Aussi, d'après cette réflexion, la fille dont parle Rondelet se remit petit à petit à son régime ordinaire,

& s'y accoutuma ſi bien, qu'elle mangea & travailla comme une autre. Elle ſe maria, & eut des enfans beaux, bien faits, & vigoureux.

En général, Joubert penſe qu'il faut bien peu de nourriture pour ſoutenir pendant long-temps le corps de l'homme en vie, & qu'il y a dans l'air même de petites parties nutritives, qui, étant raſſemblées, ſuffiſent ſeules pour entretenir juſqu'à un certain point le jeu des reſſorts de notre machine. Il cite l'exemple du grand Philoſophe Démocrite, qui, étant parvenu juſques à l'âge de cent ans, voulut ſe laiſſer mourir de faim. Il y réuſſit en diminuant tous les jours ſa nourriture; mais lorſqu'il étoit près d'expirer, ſa ſœur, qu'il aimoit beaucoup, l'ayant prié de différer de trois jours pour ne pas l'empêcher d'aſſiſter à certaine fête, il y conſentit, & prolongea ſes jours pendant ce temps là, en reſpirant ſeulement l'odeur des pains chauds ſortans du four.

J'ai dit que ce n'étoit point aux Médecins à traiter les maladies de l'eſprit proprement dites, ni à corriger les défauts du cœur, lorſque ce mot eſt pris dans un ſens purement moral; je le répéte; mais en même temps il eſt conſtaté qu'ils ſont

obligés de guérir quelquefois l'imagination blessée. Montagne a eu raison d'appeler notre imagination *la folle de la maison.* Cet Auteur charmant cite le trait d'un homme qui croyoit ne pouvoir jamais aller à la garderobe sans avoir pris des lavemens ; il en faisoit composer de toutes les especes chez un Apothicaire, & se les faisoit donner par un Valet accoutumé à cet exercice. La femme de ce *Philoclystere* , qui étoit avare, trouva que ces lavemens lui coutoient assez cher, & craignit que les affaires de son ménage ne fussent à la fin dérangées par cette dépense ; elle jugea à propos de l'épargner, sans cependant priver son mari du bien qu'ils pouvoient lui faire, présumant que l'opinion pouvoit tenir lieu de la chose même. Elle convint avec le Valet de ne rien mettre dans la seringue, mais de faire seulement la simagrée du remede anodin. Cette scene fut jouée avec un grand succès. Le bon homme s'imagina avoir été clystérisé, & l'effet s'en suivit heureusement. Quelques temps après on essaya de supprimer la cérémonie ; il se plaignit amérement de ce qu'on lui retranchoit le seul moyen qu'il connût de soulager ses entrailles. On lui rendit sa

chimere, & il fut purgé de nouveau.

Tout le monde ſait l'Hiſtoire de cet homme, qui s'imaginoit que s'il lâchoit ſon urine, il inonderoit toute la Ville: En conſéquence il la retenoit, & ſe faiſoit grand mal. Un Médecin, homme d'eſprit, vint un jour, en grande hâte lui dire que le feu étoit dans ſon quartier, & qu'on le prioit inſtamment de faire ce qu'il falloit pour l'éteindre. Le bon homme ſe prêta au beſoin public, & guérit.

Les antipathies ne ſont point des erreurs populaires, car elles exiſtent bien réellement; mais il eſt preſque impoſſible d'en pouvoir expliquer la cauſe. Il y a de ces antipathies qui ſont bien malheureuſes dans leurs effets. Par exemple, un certain homme, après une longue maladie, ſe mit à haïr le pain, au point de ne pouvoir en manger, ni le voir, ni même en entendre parler. Une jeune perſonne ayant épouſé malgré elle un homme qui lui déplaiſoit, eſſuya de ſa part quelques contradictions qui la rendirent malade; les ſuites de ſa maladie furent de lui donner une telle averſion pour ce malheureux époux, qu'elle ne pouvoit pas le voir ſans ſe trouver mal, juſqu'à perdre connoiſſance. Un

certain pere tomboit en ſyncope auſſi-tôt qu'il voyoit ſon fils unique. Le Roi Henri III avoit une antipathie décidée pour les chats, & le Duc d'Epernon, ſon favori, pour les lievres.

Il y avoit un Chanoine qui n'avoit jamais pu manger ni chair ni poiſſon, & qui vécut long-temps, ne ſe nourriſſant que de bouillie comme les enfans.

Un Chevalier d'Alcantara en Eſpagne tomboit en ſyncope auſſi-tôt qu'il entendoit prononcer le mot *lana*, qui en Eſpagnol veut dire de la laine : cependant il voyoit de la laine, en touchoit, & portoit ſans difficulté des habits qui en étoient faits.

Le Chapelain d'un Seigneur Anglois ſe trouvoit mal auſſi-tôt qu'il entendoit prononcer un certain Chapitre d'Iſaie, ou un certain verſet du Livre des Rois. A cela près, dit l'Auteur, tout le reſte de l'Ecriture Sainte lui étoit fort indifférent.

Il y a des ſympathies auſſi extraordinaires que les antipathies, & auſſi difficiles à expliquer. Une certaine femme de Leipſick fut mariée étant aſſez jeune ; elle n'avoit pas encore alors ſes dents de ſageſſe. Elle eut pluſieurs enfans, & il lui

poussa une dent à chaque couche. Ses enfans étant devenus grands, la quitterent, & allerent courir le monde. Pendant leurs voyages, ils moururent à différentes époques & dans différens pays ; la mere, quoique très-éloignée, fut toujours avertie de leur perte, parce qu'au moment qu'ils souffroient ou qu'ils mouroient, elle souffroit de grandes douleurs, & la même dent qui avoit paru à leur naissance, tomboit à l'instant de leur mort.

Deux Moines Augustins, quoiqu'ils ne fussent ni freres ni parens, avoient une grande ressemblance dans la figure, dans le caractere, & dans le tempérament. Ils se trouverent dans le même Couvent, & se lierent de la plus étroite amitié : cependant ils furent obligés de se séparer. Se trouvant assez éloignés, l'un des deux tomba malade d'une fluxion de poitrine. Au même moment, l'autre éprouva les mêmes symptômes ; on les traita de la même maniere, leurs maladies firent les mêmes progrès, & ils moururent tous les deux le même jour & au même instant.

Voilà tout ce que m'ont fourni de plus singulier les Ouvrages des Physiologistes du seizieme siecle, qui ont écrit en François ; il me reste à examiner ceux des

Pathologiſtes, c'eſt-à-dire des Médecins qui ont conſidéré l'homme dans l'état de maladie, qui ont recherché la nature & les cauſes de ſes infirmités, & ſe ſont ainſi diſpoſés à pratiquer l'art de les guérir. La Pathologie eſt la ſeconde partie de la Médecine théorique, & apprend à connoître les maladies. Je vais d'abord en établir les principes, comme j'ai fait ceux de la Phyſiologie.

PATHOLOGIE.

On diviſe quelquefois la Pathologie en trois parties; la *Noſologie*, ou l'art de claſſer les maladies & de les différencier; l'*Ethiologie*, qui fait connoître les cauſes; & la *Semeiotique*, ou l'art des ſignes ou ſymptômes actuels, & des pronoſtics, d'après leſquelles on peut prévoir les criſes prochaines, & le ſort des maladies & des malades.

Le corps vivant a continuellement des fonctions naturelles à remplir, des pertes à réparer, des accidens à écarter ou à éviter. Chacune de ſes parties doit être dans une action continuelle, & ſi cette action eſt interrompue ou troublée, nous éprouvons une maladie. La douleur & l'anxiété nous avertiſſent des maux actuels & conſidérables; mais lorſque quelqu'un de nos moindres organes ſeulement eſt

derangé, & que les autres ne ſont que menacés, nous pouvons ne pas nous en appercevoir. C'eſt aux ſages Médecins que nous devons conſulter, à ſe décider ſur ces dérangemens de notre machine. Hippocrate a défini la maladie, une affection du corps vivant contraire à ſon état naturel. Il faut donc avoir bien étudié cét état naturel, pour juger de l'affection qui lui eſt contraire, & des ſymptômes ou ſignes qui l'indiquent. Nous avons dit que le corps humain étoit compoſé de ſolides & de liquides. Ainſi l'on peut diviſer les maladies en deux grandes claſſes; celles qui attaquent les ſolides, c'eſt-à-dire les fibres, les vaiſſeaux, les muſcles, les nerfs, & les os; & celles qui alterent les liquides, arrêtent ou embarraſſent leur cours : la circulation des liquides peut ſouffrir de deux manieres, ou par trop d'abondance, c'eſt ce que l'on appelle *pletore* ou *plénitude*, ou par défaut de quantité, ce que les anciens Médecins appeloient *atrophie*. D'ailleurs la qualité des humeurs eſt altérée par diſſolution, coagulation, ou mauvaiſe nourriture; c'eſt ce que les Grecs appeloient *cacochimie*. Une troiſieme cauſe principale des maladies, c'eſt lorſque les ſolides & les liquides, quoiqu'ils ne

ſoient pas altérés en eux-mêmes, ſont gênés dans les relations qu'ils doivent avoir les uns avec les autres. La circulation qui, depuis 150 ans, eſt bien reconnue dans le corps humain, n'a pas lieu ſeulement pour le ſang, mais peut-être auſſi pour la lymphe, le fluide nerveux ; l'interruption & l'embarras dans les conduits lymphatiques peuvent être auſſi dangereux que ceux qu'éprouve le ſang qui paſſe dans les arteres & dans les veines. Il eſt néceſſaire que toutes les ſecrétions ſe faſſent exactement, & toute ſuppreſſion de ces opérations occaſionne une maladie plus ou moins grave. La trop grande tenſion ou le trop grand relâchement des nerfs, leur irritation, ou leur engourdiſſement, ſont également nuiſibles. Mais rarement les maladies ſont-elles produites par une ſeule des cauſes que nous venons d'expoſer. Lorſque cela arrive, elles s'appellent maladies ſimples; mais la plupart du temps les maladies ſont compliquées, c'eſt-à-dire que pluſieurs cauſes concourent à rendre l'homme malade : preſque toujours même l'une entraîne l'autre. Il eſt de la ſageſſe du Médecin de rechercher la cauſe premiere, & c'eſt à celle-là qu'il doit remédier avant tout; car, étant enlevée, les autres, qui ne ſont

qu'accidentelles, diſparoiſſent. Ainſi la fievre ſe manifeſte dans la plus grande partie des maladies; mais elle n'eſt pas toujours cauſe du mal, elle n'en eſt ſouvent qu'une ſuite. L'inflammation produit quelquefois la fievre, comme la fievre l'inflammation.

On diſtingue encore les maladies en univerſelles, qui attaquent le corps entier; & particulieres, qui n'en attaquent qu'une partie; en internes, qui frappent les viſceres intérieurs; & externes, telles que les maladies de la peau, &c. Les maladies aiguës ſont celles où la fievre ſe déclare avec violence, & où l'on remarque un mouvement conſidérable dans le ſang; elles ſont dangereuſes, mais elles ſe décident promptement; telles ſont les pleuréſies, les fluxions de poitrine, & les inflammations. Les maladies chroniques, au contraire, ſont de longue durée; les ſymptomes en ſont d'abord foibles ou cachés; mais elles cedent difficilement aux remedes. Lorſque les maladies aiguës durent plus de vingt ou quarante jours, ſuivant leur nature, elles prennent le caractere de maladies chroniques.

Quelques anciens Médecins ont voulu diſtinguer les maladies en mortelles, dangereuſes, & ſalutaires. Il n'eſt pas beſoin d'expliquer ce que c'eſt que les deux pre-

mieres; mais, quant aux dernieres, ce ſont des criſes que la Nature opere d'elle-même pour le bien & à l'avantage des individus qui les éprouvent; telles ſont la gourme des enfans, certains abcès, les évacuations des femmes en couche, & les autres particulieres à ce ſexe. Ce ſont, à la vérité, des dérangemens dans la marche ordinaire des fluides; mais la Nature, en les opérant, a un but favorable, & ils ont communément une fin heureuſe.

Autre diſtinction : il y a des maladies bénignes & des malignes : on eſt preſque ſûr de venir à bout des premieres par les remedes convenables; les ſecondes ſont beaucoup plus dangereuſes. C'eſt en ce ſens que l'on appelle *fievre maligne*, certaines fievres avec des redoublemens; elles portent à la tête; les ſymptômes en ſont très-redoutables pour les malades, mais d'ailleurs elles ne ſont point contagieuſes. Les maladies putrides viennent de la corruption des humeurs, plus communément que des ſolides, du moins c'eſt toujours par les liquides qu'elles commencent.

Il y a des maladies que les Médecins appellent *héréditaires*; ce ſont celles qui ſe tranſmettent des peres aux enfans. On

remarque avec effroi qu'elles passent quelquefois une génération, & vont des aïeux aux petits fils On appelle *maladies congénérées*, celles que l'on apporte en naissant, *maladies nationales*, celles qui sont particulieres à certains peuples, telles que la *plique* aux Polonois, & le *pian*, qui attaque les Negres en Amérique; *maladies endémiques*, celles qui ne se contractent guere que dans certains pays, comme le *goître* si commun dans quelques cantons des Alpes, la *gale* & le *scorbut* dans d'autres : c'est l'air ou les eaux qui les communiquent & les entretiennent. Enfin on nomme *maladies épidémiques*, celles qui sont susceptibles de se communiquer, dans quelque pays & dans quelque temps que ce soit, à toute sorte de personnes; telles sont la *peste*, la *petite vérole*, &c. Cependant il faut convenir que le climat, la saison, & la disposition des corps influent toujours plus ou moins sur la communication de ces maladies.

Enfin les maladies prennent le nom des parties qu'elles affectent principalement, ou par lesquelles elles commencent. Ainsi l'on distingue celles de la tête, de la gorge, de la poitrine, de l'esto-

mac, des entrailles, &c. des nerfs, du ſang, de la peau, des jointures, des pieds, des mains, &c.

Les principes que je viens de poſer, ſont ceux de la Noſologie, c'eſt-à-dire de l'Art par lequel l'on diſtingue & l'on claſſe les maladies; mais la Pathologie eſt bien plus étendue; car, premiérement, on peut admettre encore d'autres méthodes que celle que je viens de préſenter, pour claſſer les maladies; & ſecondement, de quelque façon qu'on les diviſe, on trouve avec effroi que le nombre des maladies eſt preſque infini. Feu M. Boiſſier de Sauvages, fameux Médecin de Montpellier, qui a publié de nos jours une Noſologie très eſtimée, dont la derniere édition eſt en dix Volumes, compte juſqu'à deux mille quatre cents maladies, toutes très-diſtinctes les unes des autres, dont il explique la nature & les cauſes principales & immédiates.

Ce n'eſt pas aſſez que de ſavoir claſſer & diſtinguer les maladies; il faut connoître leur marche ordinaire, & les progrès ſucceſſifs de leurs ſymptômes, depuis l'inſtant qu'elles commencent juſqu'à leur fin. Une expérience conſtante a appris aux Médecins, depuis Hippo-

crate jusqu'à nos jours, à distinguer dans les maladies quatre temps différens. Dans le premier, les signes en sont foibles & incertains; le Médecin a de la peine à prononcer sur le genre de monstres qu'il aura à combattre. Il ne prend communément, dans ces premiers instans, que des précautions nécessaires pour être préparé à tout événement. Le second temps est celui où la maladie est décidée & connue; le Médecin sait alors à qui il a affaire, & cherche à repousser des attaques plus violentes, qui durent effectivement pendant tout le temps que la maladie est dans sa force, c'est-à-dire jusqu'au septieme ou neuvieme jour, rarement plus long-temps. Enfin elle parvient au temps de son déclin; alors la guérison est assurée, sauf les accidens imprévus & extraordinaires, & les rechutes.

On distingue encore dans le cours des maladies une autre marche. Les termes que les Médecins emploient pour en désigner les différens temps, ne sont sûrement pas familiers aux Gens du monde, quoiqu'ils les entendent prononcer souvent aux Gens de l'Art. Il faut donc expliquer les principaux de ces termes. On appelle *paroxisme* le moment le plus vif,

le plus violent d'une maladie ou d'une attaque quelconque. Ainſi l'accès dans les fievres intermittentes, le redoublement dans les continues, la perte totale de connoiſſance dans l'épilepſie & dans l'apoplexie, l'étouffement violent dans l'aſthme, la fureur dans la rage & dans la manie, ſont les paroxiſmes de ces maladies.

Les mots d'accès, de redoublement, & d'intermittence dans les fievres n'ont pas beſoin d'être expliqués. Le mot de rechute s'entend bien auſſi ; c'eſt le retour d'une maladie peu de temps après une premiere guériſon, probablement imparfaite. La rechute interrompt la convaleſcence, qui eſt l'état de foibleſſe qui ſuit immédiatement la maladie. Mais le terme peut-être le plus intéreſſant de la Pathologie, & qui a le plus beſoin d'être expliqué, eſt celui de *criſe*. Il vient du Grec *criſis*, qui veut dire *jugement* : auſſi entend-on par-là le moment déciſif de la maladie, celui qui doit décider de ſes ſuites & de ſes conſéquences. Il faut cependant remarquer qu'il y a ſouvent pluſieurs criſes dans une maladie : mais aucune n'eſt inutile à obſerver, parce qu'elles operent toutes un changement dans l'état

du malade, ſoit en bien, ſoit en mal, & que celles qui ſont conſidérables tendent à une parfaite guériſon, quoiqu'elles ne la procurent pas tout de ſuite, ou à la mort, quand même elles ne la donnent pas ſur le champ. La criſe eſt toujours un combat de la Nature contre la maladie ; la Nature cherche à ſe débarraſſer de ce qui lui eſt contraire, mais elle n'y réuſſit pas toujours : lorſqu'elle ſuccombe, la maladie empire; quand elle triomphe, la guériſon s'enſuit. Mais comme il ne ſuffit pas toujours à un Général de gagner une ſeule bataille pour ſe rendre maître d'un grand pays, de même une ſeule criſe ne ſuffit pas toujours pour guérir un corps, ſur-tout lorſqu'il eſt très-affoibli par la maladie. Il faut ſouvent livrer bien des combats: dans les longues maladies, il y a des criſes régulieres, ou du moins des jours où l'on doit les attendre, les eſpérer ou les craindre ; c'eſt ce que les Médecins appellent *jours critiques*, toujours du même mot *criſis*, qui veut dire *jugement*. Les criſes s'operent par toutes les voies par leſquelles les humeurs peuvent s'évacuer. Ainſi il s'en fait par les ſelles, par les urines, par les ſueurs, & par les crachats,
le

le flux des hémorroïdes & les hémorragies de toute eſpece. Il y en a d'extérieures & d'évidentes ; mais il y en a auſſi d'intérieures, dont on n'apperçoit pas les effets avec la même facilité : il faut que le Médecin les devine, en en jugeant par les ſymptômes apparens, que l'on appelle *diagnoſtics*.

Les cauſes actuelles qui ſe manifeſtent par ces ſymptômes, ſont bien plus aiſées à reconnoître que ce qu'on nomme *cauſes antécédentes*, c'eſt-à-dire qui n'exiſtent plus, mais qui, ayant exiſté, ont été le principe des maladies. Il eſt néceſſaire que les Médecins les connoiſſent, pour prévoir ce qui n'eſt pas encore arrivé. C'eſt l'*Ethiologie* qui fait découvrir ces premieres cauſes : par exemple, c'eſt par elle que nous ſavons que des alimens dangereux, un air peſtilentiel, un poiſon inſinué dans le corps, ou par la bouche, ou par l'odorat, ou par les pores, eſt le principe d'une mauvaiſe diſpoſition des fluides ou des ſolides, d'où réſulte une maladie. On diſtingue les cauſes antécédentes en prochaines & en éloignées ; ces dernieres n'agiſſent qu'à la longue. La *Séméiotique*, ſuite de l'Ethiologie, ſe diviſe en deux parties, la

ETHIOLOGIE.

SÉMÉIOTIQUE.

Diagnostique, ou *Symptomatologie*, qui nous fait connoître la maladie & l'état présent du malade, & la *science des pronostics*, qui nous instruit d'avance & nous présage ce qui doit arriver. Je vais me contenter de donner un petit nombre d'exemples des uns & des autres.

Hippocrate déclare que dans les maladies aiguës, c'est un mauvais signe lorsque les parties extérieures sont froides, & les internes brûlantes. Une lassitude extraordinaire & une pesanteur considérable sont le signe d'une maladie prochaine, ou même commencée, qui provient des solides tiraillés ou fatigués; & ce tiraillement est souvent occasionné par la plétore, ou la surabondance des humeurs, & particuliérement du sang, qui gonfle les vaisseaux & les menace de rupture.

Des sueurs abondantes, un flux trop considérable des urines, de la salive, des excrémens liquides, & l'amaigrissement du corps, sont des indications de la trop grande fluidité des humeurs & de l'appauvrissement du sang : c'est de là que la consomption tire sa source. Les signes dont nous venons de parler sont importans à remarquer dans le commence-

ment des maladies, parce qu'ils en indiquent les causes premieres & antécédentes; mais, lorsque la maladie est commencée, il ne faut pas croire que parce que ces signes augmentent, la maladie tourne mal; au contraire, ils fournissent quelquefois des pronostics favorables; le Médecin, loin de les écarter, les favorise & les excite momentanément, parce qu'ils procurent des crises, & que ces crises sont nécessaires pour la guérison. Ainsi l'on excite dans les maladies le vomissement, le flux de ventre, celui des urines, quelquefois même les hémorragies & la sortie des abcès & des pustules.

L'indication la plus ordinaire, les diagnostics & les pronostics de la maladie se tirent du pouls; mais il y en a bien d'autres. L'innapétence ou le dégoût de toutes sortes d'alimens dans les maladies aiguës, est un signe dangereux & même mortel, suivant Hippocrate, aussi bien que les douleurs de tête violentes, accompagnées de fievre. La diarrhée, dans les maladies de poitrine, les termine quelquefois par la mort; c'est ce qui fait que l'on n'ose pas trop purger les pulmoniques. La respiration difficile, rare & dou-

loureuse, est un très-mauvais signe. Le râle est un signe mortel.

Les hypocondriaques sont des cracheurs perpétuels.

Hippocrate a fait un Livre exprès des jours critiques qui arrivent dans les maladies aiguës & chroniques. Dans les premieres, les jours les plus dangereux sont le troisieme, le cinquieme, le septieme, le neuvieme & le onzieme. Les crises qui arrivent alors, sont ou très-dangereuses, ou tout-à fait salutaires. J'ai déjà dit que les maladies, en se prolongeant, devenoient chroniques. Alors il faut observer le vingt-unieme, le trentieme, le quarantieme, le soixantieme, le quatre-vingtieme, le centieme même. Jamais ces maladies ne vont par delà cent vingt jours.

Je vais à présent suivre l'ordre alphabétique, pour rassembler un certain nombre de remarques curieuses sur quelques maladies connues, & pour en faire connoître quelques autres. Je tirerai toujours mes exemples des Auteurs & des Livres connus au seizieme siecle.

L'alopécie est une maladie peu connue, du moins sous ce nom là, & qu'on appe-

loit autrefois en François *la pellade*; elle fait tomber les cheveux & tous les poils du corps. Elle arrive aſſez ſimplement, & ordinairement dans la vieilleſſe; dans ce cas elle n'eſt qu'un accident ordinaire & naturel : on l'éprouve auſſi à la ſuite des grandes maladies, mais ce n'eſt que l'effet de la foibleſſe, qui ſe diſſipe avec le retour des forces; au contraire, lorſqu'elle arrive dans la force de l'âge & avant les grandes maladies, c'eſt un ſymptôme très-fâcheux. Elle annonce une grande altération dans le ſang & dans les humeurs, & une affection ſcorbutique, ou lépreuſe; il faut que l'alopécie ſoit bien violente pour qu'elle faſſe tomber la barbe. Le nom de cette maladie vient d'un mot Grec, qui veut dire *Renard*, parce qu'on prétend que quand les renards ſont vieux, ils perdent tous leurs poils.

Aphonie eſt un mot tiré du Grec, dont les Médecins ſe ſervent pour exprimer l'extinction de voix; elle vient ordinairement à la ſuite des catarres & des rhumes: on diſſipe cet accident avec la maladie même. Si elle eſt occaſionnée par l'épuiſement ou par quelque excès, la voix revient avec les forces. Si c'eſt quelque corps étranger qui embarraſſe l'organe de la

parole, il faut néceſſairement enlever cet obſtacle ou le diſſiper. Les plus fâcheuſes aphonies ſont celles qui viennent à la ſuite de l'apoplexie. Alors les organes de la voix ſont engourdis & paralyſés ; il faut, pour les guérir, ſe ſervir des mêmes moyens que l'on emploie dans les maladies graves, dont celle-ci eſt la ſuite. Mais il y a des aphonies bien ſingulieres, &, pour ainſi dire, inexplicables : telle eſt celle citée par un de nos anciens Auteurs. Une Dame de qualité, fort dévote, eut une violente attaque d'apoplexie ; elle perdit la parole, & ne pouvoit la recouvrer malgré tous les remedes ; enfin on l'invita à ſe recommander à Dieu, & à le prier intérieurement ; alors elle ſe mit à réciter tout haut & avec rapidité, le Pater, l'Ave, le Credo, & certain nombre de prieres qu'elle étoit ſans doute accoutumée à dire tous les jours & tout de ſuite. On la crut guérie ; mais il ſemble que ſes facultés s'étoient bornées au nombre de paroles que contenoient ces prieres, encore falloit-il qu'elle les récitât ſans interruption, ſans quoi elle ſe taiſoit & ne diſoit pas autre choſe. Elle reſta longtemps dans cet état.

L'apoplexie eſt une privation ſubite de

mouvement & de ſentiment par tout le corps, avec léſion ou ſuſpenſion des principales fonctions de l'eſprit, & une grande difficulté de reſpirer. Hippocrate en diſtingue de deux eſpeces; la forte, que l'on appelle *foudroyante;* elle eſt mortelle, d'autant qu'elle frappe ſur toute la machine; & la foible ou incomplette, dont les accidens ſont moins violens, mais qu'il eſt très-difficile de guérir, & dont il y a toujours à craindre le retour. On diſtingue encore l'apoplexie en ſanguine, dont le premier état s'appelle communément *coup de ſang.* Elle vient de l'abondance & de la trop grande ardeur du ſang, & eſt ordinairement occaſionnée par une nourriture trop échauffante & par le défaut d'exercice; & l'apoplexie ſéreuſe, qui vient de l'épaiſiſſement de la lymphe, de l'abondance des humeurs, & de la ſuppreſſion de quelques évacuations ordinaires & favorables.

Dans l'apoplexie ſanguine, il faut ſaigner promptement; dans celle d'humeur, au contraire, il faut avoir recours aux émétiques & aux puiſſans purgatifs. Les apoplexies ſont communément ſuivies de paralyſie; il eſt important de voir de quel côté elle ſe détermine; ſi elle eſt

universelle, ou si elle attaque des parties nécessaires à la vie, la mort est inévitable; au contraire, si elle n'est que partielle, le malade peut en revenir, & même la paralysie peut se dissiper. Quand la paralysie occupe la moitié du corps, on l'appelle *hemiplegie*. Quelquefois les apoplectiques n'éprouvent point de paralysie, mais, en ce cas, l'attaque n'a pas été forte, & ce n'est qu'une espece d'avertissement qui donne lieu de craindre pour la suite quelque chose de plus sérieux.

L'*asthme* est une maladie fâcheuse, mais elle n'est pas communément mortelle. Le principal symptôme est une grande difficulté de respirer, & une oppression douloureuse de la poitrine : on distingue l'asthme sec & convulsif, d'avec l'asthme humide & humoral; le premier est bien plus facheux que l'autre. Toute espece d'asthme en général vient d'un embarras dans les vaisseaux du poumon. Il est à craindre, sur-tout pour les vieillards, que l'asthme ne dégénere en hydropisie de poitrine; il n'est mortel que dans ce cas. Pour faire cesser les violentes convulsions de l'asthme, il faut avoir recours à la saignée. Il y a quelquefois des accès d'asthme terribles : on croit que le malade est près

d'être suffoqué ; cependant il en revient promptement & aisément. On sait l'histoire de cet asthmatique, que l'on crut à l'extrémité au milieu d'une violente convulsion, si bien que l'on courut à la Paroisse, pour lui procurer les derniers secours spirituels. L'Eglise étant assez éloignée, le Curé n'arriva que plus d'une heure après qu'on l'eût été chercher : il fut fort étonné de ne plus trouver son moribond. Celui-ci, revenu de son attaque, avoit voulu prendre l'air ; il étoit descendu dans son jardin, & étoit sorti par une porte qui donnoit dans la campagne. La cérémonie fut renvoyée à une autre occasion, & l'on se permit, dans le voisinage, de dire que le bon Dieu s'étoit fait écrire à sa porte.

Nos bons aïeux & les paysans d'aujourd'hui appellent l'*asthme habituel*, mais modéré, la *courte haleine*. Dans les violentes attaques d'asthme, les malades rendent quelquefois par la bouche de petites pierres ; ce qu'il y a de plus à craindre dans cette maladie, c'est qu'elle ne dégénere en inflammation du poumon, & en catarre suffoquant. Quand les jeunes gens sont asthmatiques, c'est chez eux, ou l'effet d'une maladie héréditaire, ou les suites

des excès & de l'intempérance, quelquefois aussi d'une humeur rentrée : dans ce dernier cas, il faut chercher à la faire ressortir & paroître au dehors, fût-elle fort désagréable, comme par exemple, les dartres & la gale.

L'*asphyxie* est une maladie dont les gens du monde ne connoissoient pas le nom il y a cinquante ans; mais de nos jours on en a entendu beaucoup parler, à cause des grandes précautions que l'on prend pour tirer de cet état les gens qui y tombent. On a rendu ces remedes publics, & on ne peut trop les indiquer pour le bien de l'humanité. L'asphyxie donc est une privation subite de tout sentiment du pouls, &, en apparence, de la respiration ; de sorte que l'on reste comme si on étoit mort. C'est le dernier degré de la syncope.

Nos Auteurs du seizieme siecle racontent que le savant Arabe Rhasés, premier Médecin du Roi de Cordoue, passant par une place publique de cette Ville, vit plusieurs personnes assemblées, & apprit qu'un citoyen venoit de mourir subitement. Rhasés s'en approcha, l'examina, & reconnut qu'il n'étoit qu'en asphyxie. Aussi-tôt il prit une baguette,

&, après avoir invité chacun des ſpectateurs à en faire autant, il donna une rude baſtonnade au prétendu mort, touchant de préférence ſur la plante des pieds, ſur le derriere, & quelquefois ſur les épaules. Le remede opéra, le malade reprit ſes ſens & revint à la vie. Cette guériſon fit beaucoup de bruit à la Cour du Roi Almanzor. Le Monarque en fit compliment à Rhaſés, en lui diſant qu'il ſavoit bien qu'il étoit un grand Médecin, mais qu'il ignoroit qu'il ſût reſſuſciter les morts. » Seigneur, répondit le ſavant Arabe, » je ne prétends point faire des miracles, » & ſi cet homme eût perdu la vie, je ne » la lui aurois ſûrement pas rendue : mais » le haſard m'a fait connoître la bonté du » remede que j'ai employé en ſa faveur. » En paſſant de Bagdad en Egypte, j'ai » vu des Arabes Bedouins en uſer ainſi » pour faire revenir un de leurs camarades » qui étoit tombé dans une ſyncope uni» verſelle & ſubite. Il s'en trouva bien, » & j'ai ſuivi la même méthode. L'ex» périence vaut ſouvent mieux que la » ſcience «.

Tous les Médecins conviennent qu'il y a des ſyncopes très-douces & même très-agréables. Il y a des exemples de ma-

lades qui, y étant tombés pendant ou à la ſuite de quelques ſaignées, ont certifié qu'ils étoient alors dans l'état le plus tranquille & le plus heureux. Poſtérieurement au ſeizieme ſiecle on a pouſſé cette théorie beaucoup plus loin; & quelques Médecins Anglois ont été juſqu'à croire que ceux qui étoient étranglés doucement mouroient en faiſant des rêves délicieux. L'aſſoupiſſement produit par l'opium a, dit-on, les mêmes agrémens, quoique quelquefois à la fin la mort s'enſuive.

L'*atrophie* eſt le dernier degré du maraſme & de la conſomption, & c'eſt ce que l'on appelle dans les enfans *être en chartre*. Les principaux ſymptomes de cette maladie ſont un amaigriſſement univerſel de tout le corps, & une langueur dans toutes les parties, qui prouve qu'elles ne prennent plus aucune nourriture. Il y a des atrophies particulieres à quelques parties du corps. L'atrophie univerſelle eſt ordinairement accompagnée d'une petite fievre lente, que l'on appelle *étique*: on donne auſſi ce nom à ceux qui ſont dans le maraſme & l'atrophie. L'étymologie de tous ces mots indique qu'ils ſont à peu près les mêmes, car le mot *étique* exprime l'habitude d'un corps mal-ſain &

dépériſſant ; celui de *maraſme*, la maigreur, & *atrophie*, le défaut de nourriture. Ces états ſont quelquefois la ſuite de la phtiſie ou pulmonie, quelquefois auſſi ils en ſont des ſymptômes. Les enfans qui ſont en chartre ont le corps très-maigre, excepté la tête, qui eſt groſſe, & le ventre dur. Dans cet état, ils deviennent (ce que les bonnes gens appellent) *noués*, c'eſt-à-dire qu'ils ne grandiſſent plus, & quelquefois contrefaits, quand l'épine du dos ſe courbe : l'étymologie du mot chartre eſt Françoiſe ; dans notre vieux langage, chartre vouloit dire priſon, & on diſoit qu'un enfant étoit en chartre, parce qu'il étoit triſte & languiſſant comme un malheureux priſonnier. Les Médecins appellent les enfans atteints de ces maux, *rakitiques*, & leur maladie *rakitis*.

La *boulimie* eſt une maladie qu'il ne faut pas confondre avec la *faim canine*, quoiqu'elle lui reſſemble beaucoup par ſon principal ſymptôme, qui eſt une envie de manger continuelle : ceux qui ont la faim canine vomiſſent ordinairement ce qu'ils ont mangé ; mais la nourriture paſſe dans le corps de ceux attaqués de la boulimie, quoique rien de ce qu'ils mangent ne leur profite. La cauſe ordinaire de la

boulimie est l'âcreté des sucs digestifs ; cependant elle vient aussi quelquefois de ce que les intestins sont raccourcis, trop ouverts, & ne retiennent rien. Riolan, Médecin savant du seizieme siecle, cite dans ses Œuvres l'exemple d'un homme mort de cette maladie, auquel, en le disséquant, il ne trouva les intestins que de la longueur du bras. Le tenia ou ver solitaire est souvent la cause de la boulimie. Le nom de cette maladie vient du Grec, & signifie *faim de bœuf*, parce que les boulimistes semblent être prêts à en dévorer un ; cependant ils sont toujours très-maigres.

Le *cancer* est une des plus fâcheuses maladies dont puisse être affligé l'humanité ; son siége est dans les glandes ; il attaque particuliérement les femmes, dont le sein est presque entiérement glanduleux ; il y forme des tumeurs très-douloureuses, &, s'étendant jusque sur les veines qui les accompagnent, il en rend le sang noir & épais. Les Anciens ont cru trouver entre ces glandes & ces veines quelque ressemblance avec une petite écrevisse ou crabe, ce qui fait qu'ils les ont appelés *cancer* : on le divise en cancer occulte ou caché, & cancer ouvert ou ulcéré ; le

dernier ſur-tout eſt très-difficile à guérir. Cette maladie vient aux femmes, la plupart du temps, par défaut d'évacuation du lait, ou par l'effet des coups ſur le ſein; quelquefois auſſi à la ſuite de violens chagrins. J'ai dit que les hommes n'y étoient pas ſi ſujets; il leur en vient cependant, ſur-tout au nez & au viſage, & ceux-là ſont plus terribles que ceux des mamelles. Le cancer au viſage s'appelle *noli me tangere*, parce qu'il eſt ſi dégoûtant, qu'on n'oſe pas s'approcher de ceux qui ſont attaqués de ce mal. Il eſt très-dangereux de chercher à l'extirper : nous ne nous arrêterons pas davantage ſur ce triſte ſujet.

La *carie* eſt la maladie la plus ordinaire & la principale des os. Elle les ronge & les détruit; elle eſt quelquefois accidentelle, & commence par l'extérieur; alors elle eſt occaſionnée par quelque humeur qui ronge d'abord le périoſte, puis l'os même. Cette carie eſt bien moins dangereuſe que celle qui a une cauſe interne, &, commençant par l'intérieur, ronge l'os & gagne l'extérieur. On appelle celle-ci *ſpinaventoſa*.

Le *carus*, le *coma*, la *catalepſie*, & la *léthargie*, ſont des affections d'un genre

que les Médecins appellent en général *comateux*, d'un mot Grec qui veut dire assoupissement. Ces maux sont souvent la suite des attaques d'apoplexie & d'épilepsie. Le carus est le moins dangereux de tous, & n'est souvent que l'effet d'une forte fievre : le malade est profondément assoupi, & ne répond point à toutes les questions qu'on lui fait ; d'ailleurs, la respiration est libre, & le carus finit ordinairement avec la fievre qui l'a occasionné. La *léthargie* est plus fâcheuse & plus durable, elle augmente par degrés. D'abord le malade répond aux questions qu'on lui fait, il paroît agité & souffrant; ensuite il éprouve des sueurs froides à la tête, & des tremblemens ; enfin, il tombe dans un état d'inertie tout à fait semblable à la mort. Il y a des gens que l'on a malheureusement enterrés dans cet état ; souvent occasionné par un abcès dans la tête, la léthargie finit lorsque l'abcès creve. Le caractere de la *catalepsie* est assez singulier : heureusement cette maladie est rare; elle prend tout à-coup, & le malade reste dans la même attitude dans laquelle la maladie l'a surpris, soit qu'il soit assis, debout, ou couché ; ses yeux restent ouverts ; mais l'usage extérieur de tous

tous ses sens paroît suspendu, de sorte qu'il a l'air pétrifié, & dans le même état que ceux à qui la Fable suppose que l'on avoit présenté la tête de Méduse. Les cataleptiques mourroient dans cet état, si on ne les secouroit promptement : on a reconnu que souvent la meilleure maniere de les traiter, étoit de leur procurer des saignemens de nez. Le *simple coma* tient beaucoup du carus, & est le commencement de la léthargie; il y en a une espece que l'on appelle *coma vigil*, dans lequel le malade est en délire perpétuel; il a l'air étonné & hagard, répond quelquefois, mais jamais juste, & est toujours agité. La cause ordinaire de cet accident, est l'âcreté de la bile qui porte au cerveau. Le délire du coma vigil est triste, & en général les délires tristes sont de mauvais augure; au contraire, les délires gais ne sont jamais dangereux; c'est une regle de pronostics reconnue depuis long-temps. Il y a des affections comateuses, dans lesquelles le malade, quoiqu'il semble privé de sentiment, entend très-bien tout ce que l'on dit. On cite des exemples de gens qui, ayant demeuré assez long-temps dans cet état, ont rendu un compte exact de tout

ce qui s'étoit paſſé, fait & dit alors autour d'eux.

Le mot *catarre* indique un genre de maladie bien étendu; il ſignifie en Grec chute, écoulement ou fluxion, & les fluxions ſont la cauſe antécédente ou immédiate de preſque toutes les maladies de la tête & de la poitrine. C'eſt par elles que les humeurs découlent du cerveau dans les yeux, les oreilles & les narines, qu'elles tombent dans la bouche, dans le goſier, & pénetrent enfin par la gorge dans la capacité de la poitrine, affectent la plevre, le poumon, & juſqu'aux viſceres inférieurs : ainſi les fluxions ſur les yeux, celles ſur les oreilles, le rhume du cerveau que les Anciens appeloient *coryza*, & l'écoulement du nez, qui en eſt la ſuite, les fluxions ſur les dents & ſur les mâchoires, l'enrouement, la plupart des maux de gorge, les rhumes de poitrine, la toux, la pleuréſie, enfin la fluction de poitrine, dont le vrai nom eſt *péripeneumonie*, l'oppreſſion, les crachats purulens qui dénotent la pulmonie, & même certains dévoiemens ſéreux, ſont autant de catarres ſouvent accompagnés de fievre, que l'on appelle alors

fievre *catarrale*. Elle a ſon cours comme la plupart des autres maladies, & ſes criſes, qui conſiſtent toujours dans d'abondantes évacuations d'humeurs ſéreuſes. Les vieillards ſont très-ſujets aux catarres longs & obſtinés, mais rarement mortels. L'on appelle *catarre ſuffoquant*, celui dans lequel l'humeur ſe jette ſur la trachée-artere, & met le malade dans le cas d'être ſuffoqué s'il n'eſt promptement ſecouru. La *coqueluche* eſt encore une maladie catarreuſe avec des ſymptomes très-fâcheux: elle eſt quelquefois dangereuſe, mais ordinairement aſſez courte : les enfans y ſont ſujets. On prétend que la coqueluche eſt contagieuſe ; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il en regne plus dans de certaines années que dans d'autres. L'Hiſtoire de Paris fait mention de deux fameuſes coqueluches aux quatorzieme & quinzieme ſiecles. Les hommes étoient alors obligés de s'envelopper la tête avec des eſpeces de capuchons, que l'on appelle *coqueluchons*, d'où eſt venu le nom de *coqueluche*.

Le *cholera morbus* eſt une violente colique ſuivie d'un furieux débordement de bile par le haut & par le bas, de foibleſſes & de ſueurs froides. Ces acci-

dens ſont ſouvent ſi forts, qu'ils peuvent ſouvent emporter le malade en peu de temps ; mais ſi le danger eſt grand & ſe manifeſte promptement, du moins il ne ſubſiſte pas long temps. Cette maladie eſt occaſionnée par le tiraillement de tous les nerfs de l'eſtomac, ainſi elle tient du ſpaſme, auſſi l'appelle-t-on quelquefois *colique ſpaſmodique.* Il y a un très-grand nombre d'autres coliques, dont quelques-unes ſont connuës de tout le monde ; d'autres plus rares & plus ſingulieres. Leur nom en général vient de l'inteſtin colon, par lequel elles commencent ordinairement ; mais on applique, dans l'uſage ordinaire, ce nom à toutes les douleurs qu'on peut ſouffrir dans les inteſtins & dans le bas-ventre. La colique d'indigeſtion eſt cauſée par le reſte des alimens mal digérés qui embarraſſent les inteſtins ; la bilieuſe par la bile âcre arrêtée dans le bas-ventre ; la cauſe de la colique venteuſe s'explique par l'épithete même qu'elle porte ; la *colique de miſerere* ou *iliaque* prend ſon nom du boyau *ileon*, qui éprouve alors une convulſion & un ſerrement violent. Il ſe retourne, pour ainſi dire, & repouſſe les matieres qui devroient y paſſer. Les accidens de cette colique ſont quelquefois effrayans, mais ils durent peu, & lorſque

l'inteſtin ne s'enflamme pas, le malade eſt bientôt guéri. La *colique de Poitou*, que l'on appelle ainſi, parce qu'on prétend qu'elle eſt plus commune dans cette Province que dans d'autres, eſt quelquefois épidémique, & toujours violente & convulſive; celle *des Peintres*, qu'il ne faut pas confondre avec la précédente, a auſſi de fâcheux ſymptômes; les ouvriers qui emploient le blanc de plomb, tels que les Plombiers, les Miroitiers, & quelques autres qui ſe ſervent de litharge & de céruſe, ſont ſujets à cette maladie, dont les ſuites ſont quelquefois longues & funeſtes. La *colique hémorroïdale* vient du flux des hémorroïdes arrêté. La colique *hépatique* vient du foie, & en annonce l'inflammation. La *néphrétique* ſe fait ſentir dans les reins, & eſt occaſionnée par la mauvaiſe qualité des urines, les glaires, le ſable & les pierres qui paſſent des reins dans la veſſie, & de là dans l'uretre. La ſuppreſſion de la tranſpiration ou de toute eſpece d'évacuation utile occaſionne des coliques. Il y en a auſſi de ſanguines; & enfin des *coliques hiſtériques*, qui ſont une ſuite des maladies particulieres aux femmes. On ſe trompe ſouvent ſur le

genre & la ſource des coliques ; le Médecin doit les étudier avec attention.

Le *cochemar* eſt en apparence un petit accident, cependant il peut devenir dangereux, & nos meilleurs Auteurs diſent qu'on a ſouvent trouvé morts dans leurs lits les gens qui y ſont ſujets ; d'ailleurs il annonce de plus grands maux ; il eſt occaſionné par des indigeſtions d'alimens groſſiers. Mais quand on n'a que rarement ces ſortes d'accidens, ils ſont ſans conſéquence ; pour les prévenir, il faut éviter de ſe coucher ſur le dos. Quand on en eſt ſaiſi, on ſe ſent étouffé, il ſemble que l'on ait un poids ſur la poitrine, &, quoiqu'on ſoit éveillé, on ne peut ni crier, ni appeler, du moins ce n'eſt que d'une voix très-foible & enrouée : on éprouve des mouvemens convulſifs, des palpitations de cœur, des ſueurs, des angoiſſes, & des douleurs violentes. Les Grecs appeloient cet accident *éphialte*, les Latins *incube* : dans les ſiecles d'ignorance, on l'a attribué aux Démons ; on s'imaginoit que les Sorciers pouvoient le donner aux hommes, & que certains petits Démons s'attachoient à le procurer aux femmes. On appeloit ces petits Dé-

mons *incubes*, & les femmes auxquelles ils s'attachoient *ſuccubes.*

La *danſe de Saint-Vite* eſt une maladie rare & ſinguliere; elle tient aux nerfs, eſt quelquefois habituelle dans les enfans, & accidentelle à toute ſorte d'âges. Les ſymptômes ſont un tremblement convulſif & involontaire dans tous les membres, qui empêche qu'on puiſſe tenir, dans de certains momens, ſes pieds, ſes mains ni ſa tête dans un état fixe, de ſorte que quelquefois on fait des contorſions ou ridicules ou effrayantes. Ceux dans le corps deſquels il eſt entré beaucoup de mercure, ſoit qu'ils l'aient employé comme Artiſtes, ou qu'ils en aient pris comme remede, ſont ſujets à cet accident; il eſt l'effet des vapeurs dans les femmes, & de la foibleſſe dans les vieillards. Ce qu'il y a de plus curieux à ſavoir ſur cette maladie, c'eſt l'origine de ſon nom. La voici. Il y a proche de Ulm en Allemagne une chapelle dédiée à deux illuſtres Martyrs, Saint-Vite & Saint-Modeſte. On étoit encore perſuadé, au ſeizieme ſiecle, que des hérétiques, ayant fait de mauvaiſes plaiſanteries ſur ces Saints, avoient été condamnés par puiſſance divine à danſer nuit & jour pendant un an

devant cette chapelle : c'eſt cette danſe involontaire & forcée, à laquelle on a trouvé des reſſemblances avec la maladie convulſive, qui force les gens à geſticuler malgré eux.

Les *dartres* ſont des maladies de la peau, les unes légeres, les autres plus obſtinées & plus dangereuſes ; elles ont différens noms tirés du Grec, ſuivant leurs eſpeces ; le plus commun eſt *herpes*, qui ſignifie ramper, parce que la dartre court & s'étend ſur la peau. Il y a des dartres ſimples, qui ne conſiſtent que dans des taches rouges ; d'autres vives, qui s'élevent en boutons ; de milliaires, qui ſont ſemées de petits points rouges ; & de farineuſes, caractériſées par de petites croûtes blanches. L'*éréſipele* eſt du genre des dartres ; elle ne ſe déclare pas ordinairement ſans être accompagnée de maux de tête, de fievre, d'inquiétudes, & de démangeaiſons : alors elle forme une maladie vive, mais qui eſt bien plus tôt guérie que les dartres ordinaires. C'eſt cette maladie que les Grecs ont appelée *feu ſacré*, & nos bons aïeux *feu Saint-Antoine*, parce qu'ils avoient recours à Saint-Antoine Hermite, pour y trouver quelque remede miraculeux. Aujourd'hui elle finit toujours ſans mi-

racle, & après un cours borné, pourvu qu'on lui laiſſe ſuivre ſans la gêner les opérations de la Nature. En général, il faut laiſſer les dartres ſe diſſiper d'elles-mêmes, car il eſt toujours dangereux de les faire rentrer.

La *lepre* eſt la plus terrible des maladies de la peau. Nos vieux François l'appeloient *ladrerie.* Heureuſement ou elle eſt abſolument éteinte, ou du moins les ſymptômes en ſont conſidérablement diminués. On diſtinguoit autrefois la lepre en deux eſpeces; ſavoir, l'ancienne lepre des Grecs & des Hébreux; & l'*éléphantiaſis*, qu'on prétend originaire de l'Arabie. Cette derniere prenoit ſon nom de ce que ceux qui en étoient attaqués avoient la peau rude & épaiſſe comme celle des éléphans. La lepre s'étendoit preſque tout d'un coup par tout le corps; mais l'éléphantiaſis commençoit par quelques parties, & gagnoit enſuite le reſte de la perſonne. Jamais les remedes topiques, ni les opérations chirurgicales qu'on a pu faire aux parties les premieres attaquées, n'ont pu empêcher les progrès de l'éléphantiaſis : ce qui prouve que, quoique les ſignes extérieurs de cette maladie fuſſent à la peau, cependant la véritable cauſe

étoit dans l'altération des humeurs, du sang, & de la lymphe. La lepre, la gale & les dartres passent pour contagieuses, & le sont plus ou moins à proportion de l'humidité de leurs boutons; mais elles ne se gagnent que par le contact immédiat, & elles ne dispersent dans l'air aucunes vapeurs pestilentielles. Quelque horrible que fût la *lepre*, *ladrerie* ou *mezellerie*, comme on l'appeloit du temps de Saint-Louis, la charité vraiment chrétienne & héroïque de ce Monarque l'engageoit à visiter les malades de cette espece. Nous voyons par un des passages de sa vie, qui fait partie de la grande Edition des Mémoires de Joinville, que quand il alloit dans l'Abbaye de Royaumont qu'il avoit fondée, il y visitoit les lépreux. Voici les termes de l'Historien. » Il y voyoit les » Freres malades, les consoloit, deman- » doit à chacun de quelle maladie il étoit » malade; il touchoit à aucuns le pouls, » même quand ils suoient, & appeloit ses » Physiciens qui étoient avec lui, & fai- » soit tant qu'ils voyoient en sa présence » les urines des Moines malades, & leur » donnoient les conseils comme ils se de- » voient gouverner en leur maladie, & » disoit souvent le Roi, notre électuaire

» ou tel autre de nos remedes seroient
» bons à ce malade, & leur commandoit
» & leur faisoit administrer de sa cuisine
» & de ses autres offices ce qui leur con-
» venoit suffisamment... Ceux qui étoient
» les plus malades, le Roi les visitoit plus
» soigneusement & plus hastivement,
» alloit à leur lit, touchoit même les
» mains des malades & les lieux de la
» maladie ; & quand la maladie étoit plus
» grieve, ou apostême ou autre mal, tant
» plus volontiers les touchoit....... Et
» en l'Abbaye de Royaumont vivoit un
» Moine qui avoit nom *Frere Legier*, &
» étoit Diacre en l'Ordre qui étoit *mezel*,
» & étoit en une maison séparée des au-
» tres, qui étoit si dégoûtant & si abo-
» minable, que pour la grande maladie
» les yeux étoient si gâtés, qu'il n'y voyoit
» goutte, & avoit perdu le nez, & les
» levres étoient fendues & grosses, & les
» pertuis des yeux étoient rouges & hideux
» à voir ; & doncques comme li benoît Roi
» fut venu un jour de Dimanche, environ
» la Saint-Remi... & alla à la maison où
» le Moine demeuroit ainsi *mezel*, &
» quand il y voulut aller, il commanda à
» un de ses Huissiers, qu'il fît retirer ceux
» qui étoient avec lui, & il prit l'Abbé

» de Royaumont, & lui dit qu'il vouloit
» aller au lieu où demeuroit ledit meziaux
» qu'il avoit autrefois vu, & le vouloit visi-
» ter; & après l'Abbé alla devant, & le be-
» noît Roi après, & entra au lieu où étoit
» le malade, & le trouverent mangeant à
» une table qui étoit assez courte, &
» mangeoit chair de porc, car c'étoit la
» coutume des meziaux en l'Abbaye,
» qu'ils mangeassent de la chair; & le
» Saint Roi salua le malade, & lui de-
» manda comment il étoit, & s'agenouilla
» devant lui, & alors commença à tran-
» cher à genouil, & trancha devant lui
» la chair avec un couteau qu'il trouva;
» & quand il eut coupé la viande par
» morçeaux, il mettoit ces morçeaux dans
» la bouche du malade, qui les recevoit
» de la main du benoît Roi & les man-
» geoit; & par fin quand le Saint Roi fut
» ainsi à genouil devant ledit *mezel*, &
» l'Abbé aussi à genouil pour la révérence
» du Saint Roi, de laquelle chose ledit
» Abbé cependant avoit assez d'horreur,
» le benoît Roi demanda au mezel si il
» vouloit manger des gelines & des per-
» drix, & il dit oui. Lors le Saint Roi
» fit appeler un de ses Huissiers par un
» Moine qui étoit garde du malade, &

» lui commanda qu'il fît apporter des gelines & des perdrix de la cuiſine qui » étoit aſſez loin de ce lieu ; & tout le » temps que ledit Huiſſier mît à aller & » venir de la cuiſine, pour apporter deux » gelines & trois perdrix rôties, le Roi » fut toujours à genoux devant le malade, » & l'Abbé auſſi avec lui, & le Roi demanda au mezel duquel il vouloit manger le premier, ou des gelines ou des » perdrix, & il répondit, des perdrix ; & » le Roi lui demanda à quelle ſaveur, & » il répondit qu'il vouloit les manger au » ſel, & alors il lui trancha une aile de » perdrix, & faiſoit les morceaux, & puis » les mettoit dans la bouche du malade : » mais parce que les levres du malade » étoient fendues, il ſaignoit, parce » que le ſel lui entroit dans les levres, » lui faiſoit mal, & faiſoit ſuppurer les » levres, & le pus couloit le long du » menton ; pourquoi le malade diſoit que » le ſel le bleſſoit trop, & auſſi-tôt après » le bienheureux Roi mettoit les morçeaux » en ſel pour prendre ſaveur, mais il tordoit les morçeaux des grains de ſel, » pour qu'ils n'entraſſent dans les crevaſſes des levres du malade.... Et après le » Roi lui demanda s'il vouloit boire ; le

„ malade dit que oui, & il dit quel vin
„ il avoit; & le malade répondit du bon,
„ & le Roi prit la taſſe & le pot de vin,
„ verſa du vin, & mit la taſſe de ſes pro-
„ pres mains à la bouche du malade &
„ l'abreuva.... Le Roi viſitoit ſouvent
„ ledit malade, & il diſoit ſouvent à ſes
„ Chevaliers : *Allons viſiter notre malade.*

Les *écrouelles* ou humeurs froides portent ce dernier nom en François, parce qu'elles ont leur ſource dans la lymphe & dans les glandes viciées par des ſucs âcres & qu'on croit froids; elles ſe manifeſtent par des tumeurs qui affectent principalement les glandes du cou, quelquefois même les aiſſelles & les aines. Après avoir attaqué les glandes, ces humeurs, quand elles ſubſiſtent, ſe font ſentir juſque dans les jointures. On diſtingue les écrouelles en benignes & malignes. Les dernieres ſont quelquefois accidentelles, viennent d'une mauvaiſe nourriture, ou d'avoir bu de mauvaiſes eaux, & prennent à toute ſorte d'âge. Les ſymptômes en ſont fâcheux, car ce ſont des fluxions, des rougeurs, des tumeurs très-fortes, & juſqu'à des cancers : mais on prétend qu'on peut les guérir plus aiſément que les autres, parce que les ſignes

en ſont plus apparens. Au contraire, celles qu'on appelle *benignes* & *indolentes*, ſont d'abord peu douloureuſes, & ne paroiſſoient point inquiétantes ; mais elles s'établiſſent dans le corps, & leurs accidens réſiſtent alors à toutes ſortes de remedes & d'opérations : on les conſerve toute ſa vie, qu'elles abrégent quelquefois, & dont elles rendent la fin très-malheureuſe. Cependant, quand on reconnoît de bonne heure dans les enfans des diſpoſitions aux humeurs froides, on vient à bout de les diſſiper, à moins que la maladie ne ſoit héréditaire, car elle ſe tranſmet des peres aux enfans ; on prétend même qu'elle affecte quelquefois des Nations entieres. On croyoit au ſeizieme ſiecle qu'elles étoient contagieuſes, & elles furent miſes au nombre des épidémiques par un Arrêt du Parlement de l'an 1578. Le mot d'écrouelle vient du Grec *ſcropha*, qui veut dire truie, parce qu'on prétend qu'entre tous les animaux les cochons y ſont ſeuls ſujets; les Eſpagnols les appellent *Porcellanos*, & les Portugais *las Porcas*. André Dulaurens, un des plus grands Médecins du ſeizieme ſiecle, a publié, vers 1595, un Ouvrage en François ſur cette maladie ; la plus grande

partie de ce Livre eſt employée à établir & à juſtifier le privilége qu'ont nos Rois de guérir des écrouelles en touchant ceux qui en ſont attaqués. On trouve dans cette Diſſertation quelques Anecdotes ſingulieres. Le Docteur Dulaurens nous apprend que de ſon temps il venoit grand nombre d'Eſpagnols en France exprès pour ſe faire guérir par cet attouchement. Le Roi Henri IV, depuis ſa converſion, n'a jamais manqué de faire cette cérémonie, toutes les fois qu'il faiſoit ſes dévotions, ce qui arrivoit au moins aux quatre grandes fêtes de l'année. Dulaurens ſavoit très-bien comment les choſes ſe paſſoient, puiſqu'il étoit premier Médecin du Monarque; il examinoit tous ceux qui ſe préſentoient, & aſſure qu'il n'en admettoit aucun qu'après avoir bien reconnu qu'ils avoient les ſignes indicatifs des humeurs froides. C'eſt à Clovis, premier Roi Chrétien de France, que le Ciel a accordé ce beau privilége qui a été tranſmis à ſes ſucceſſeurs. S. Thomas d'Aquin (bien différent de S. Thomas l'Incrédule) nous apprend que ce fut un Ecuyer de Clovis qui éprouva le premier cet effet miraculeux; il étoit tourmenté par des tumeurs ſcrophuleuſes, il s'en plaignoit,

plaignoit, & le Roi, qui l'aimoit beaucoup, en étoit très-affligé. Une nuit le Monarque vit en songe un Ange qui l'avertit de toucher le cou de son favori ; il le fit, & Lonicet (c'étoit le nom de l'Ecuyer) fut encore guéri. S. Louis ajouta un nouveau degré de force à ce miracle, car non seulement il guérissoit lui-même les écrouelles, mais il communiquoit le don de les guérir à qui il vouloit. Les Rois d'Angleterre ont prétendu avoir acquis ce privilége miraculeux, en s'attribuant mal-à-propos des droits sur la couronne de France : mais, dit André Dulaurens, une preuve certaine que la Loi Salique doit être exactement suivie en France, c'est que ces prétendus Rois de France Anglois ont beau toucher des écrouelleux, ils n'en guérissent aucun. De même aucune Princesse de France, si pieuse, si sainte qu'elle soit, ne peut prétendre à opérer ce miracle. Dans le temps que Dulaurens publioit & faisoit imprimer ses observations, la Reine d'Angleterre Elisabeth s'efforçoit d'établir l'opinion contraire ; car quoiqu'elle fût femme & ne fût que Reine d'Angleterre, elle prétendoit avoir le don de guérir des écrouelles ; elle touchoit publiquement des malades au sortir de sa Cha-

pelle, comme Henri IV au ſortir de la ſienne. D'ailleurs elle diſoit que ce n'étoit pas ſeulement comme Reine de France, mais que les Rois d'Angleterre tenoient ce droit de S. Edouard le Confeſſeur, & que ce privilége leur étoit reſté, quoique Guillaume le Conquérant eût détrôné la famille d'Edouard. Il y a des Auteurs qui ont prétendu mal-à-propos attribuer ce privilége de nos Rois aux prieres de S. Marcou, qui vivoit du temps de Childebert deſcendant de Clovis.

Il eſt fait mention dans les anciens Hiſtoriens, de pluſieurs Princes, tant Païens que Chrétiens, qui guériſſoient les malades en les touchant. On prétend que l'Empereur Veſpaſien fit voir un aveugle, & guérit un eſtropié en lui marchant ſur la main; qu'Adrien guériſſoit les fiévreux; que l'Empereur Aurélien reſſuſcitoit les morts; que le Roi Pyrrhus diſſipoit les maux de rate en touchant les malades avec le gros doigt de ſon pied droit; que les anciens Rois d'Angleterre, de la Race des Plantagenets, guériſſoient du mal caduc; les Rois de Hongrie, de la jauniſſe, & que ceux d'Eſpagne ont le pouvoir de chaſſer les Diables. Au reſte, dit Dulaurens, il ne faut pas croire que ce ſoit à la Race de Clovis, que le don de guérir les écrouelles

ait été attaché, puiſque les Carlovingiens en ont joui de même, & que les Capetiens en jouiſſent encore; c'eſt plutôt l'huile de la Sainte-Ampoule, dont ils ont été tous ſacrés, qui opere cette merveille. Enfin, une derniere obſervation de Dulaurens, c'eſt que les Rois peuvent bien avoir les mêmes priviléges que les pierres précieuſes. Or, dit le premier Médecin d'Henri IV, on ſait que l'émeraude pendue au cou porte à la chaſteté; que la pierre alectorie, que l'on trouve dans l'eſtomac d'un coq, communique à l'homme qui la porte ſur lui toutes les qualités de cet animal, c'eſt-à-dire quelle le rend brave, hardi, vigoureux, & ardent en amour. La pierre d'aigle portée par les femmes, empêche l'avortement, & prévient les fauſſes couches; le jaſpe ſanguin arrête les hémorragies, & la pierre calcophanos rend la voix nette, claire, & douce. Il paroît que le Docteur Dulaurens croyoit beaucoup à la ſympathie. Sa Diſſertation finit par un grand éloge des paroles que le Roi dit en touchant les malades: *Le Roi te touche, Dieu te guériſſe.* Dulaurens attribue au moins en partie la guériſon à ces paroles; il ajoute que l'imagination & la foi achevent d'opérer le miracle.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus curieux dans le Livre de Dulaurens ſur les écrouelles : cet Ouvrage m'a paru aſſez ſingulier, pour que j'en fiſſe entrer l'extrait dans l'ordre des Anecdotes ſur les maladies qui affligent le corps humain.

On appelle *maladie érotique* celle occaſionnée par l'amour, car cette paſſion produit quelquefois des délires ou égaremens d'eſprit, des fievres, des coliques, des jauniſſes. Il eſt plus aiſé de citer des exemples de cette maladie, que d'y trouver des remedes ; d'ailleurs je ne dois pas encore parler des Ouvrages qui traitent de l'art de guérir. Mais, en attendant, je peux dire que l'imagination échauffée & exaltée, des ſenſations trop vives, un ſang allumé, des tiraillemens dans les nerfs, ſont les cauſes & la ſource des accidens de la maladie érotique ; que cette maladie, comme toutes les autres, ne vient jamais ſpontanément, mais eſt toujours produite, ou par un mauvais régime long-temps ſuivi, ou par des drogues priſes à intention d'aider & d'exciter la Nature, & qui au contraire la contrarient.

Les Livres des anciens Médecins Grecs & Latins, & ceux de nos Docteurs des quinzieme & ſeizieme ſiecles, parlent de

cette maladie; mais on trouve tout ce qu'ils en ont dit réuni dans un Ouvrage aſſez rare & fort recherché, qui n'a été imprimé qu'au dix-ſeptieme ſiecle; il eſt intitulé *de la Maladie d'Amour*, par Jacques Ferrand. Je vais y puiſer quelques traits remarquables ſur un ſujet auſſi délicat qu'intéreſſant. C'eſt dans la force de l'âge, & lorſque le ſang eſt dans ſa plus grande efferveſcence, que l'on peut être tourmenté de la maladie érotique; ceux qui ſont trop jeunes, ou trop vieux, n'y ſont pas ordinairement expoſés. La maladie érotique n'eſt jamais plus forte, ni mieux caractériſée comme folie, que lorſqu'elle ſe dirige indifféremment vers toute ſorte d'objets, beaux ou laids, quelquefois même inanimés. Ælian rapporte un grand nombre d'exemples de gens qui ſont devenus amoureux de ſtatues; mais ce qui eſt bien plus extraordinaire, c'eſt que Xercès devint amoureux d'un arbre, & que Narciſſe n'eſt pas le ſeul qui ait été amoureux de ſon ombre; un certain Euthélidas, Athénien, eut la même folie. Tout le monde ſait l'hiſtoire du fameux Médecin Grec Eraſiſtrate, qui découvrit que la maladie du jeune Prince Seleucus étoit cauſée par l'amour qu'il avoit pour

ſa belle-mere Stratonice, en voyant que la fievre du malade redoubloit en préſence de cette Reine. Le grand Hippocrate découvrit de même l'amour de Perdiccas, Prince de Macédoine, pour Phila, concubine de ſon pere. Galien connut qu'une illuſtre Dame Romaine étoit amoureuſe d'un Danſeur, en le nommant devant elle. Avicenne étoit ſi perſuadé que l'on connoît au pouls quel eſt l'objet de la fievre érotique, que quand il tâtoit le pouls des jeunes gens, il nommoit devant eux les plus jolies perſonnes du pays, afin de voir ſi leur pouls ne s'élevoit pas davantage au nom de quelqu'une.

En plaignant les gens qui s'abandonnent à l'amour, Ferrand fait d'aſſez ſingulieres obſervations ; il prétend que cette paſſion change les femmes en hommes, & de même les hommes en femmes ; que la maladie érotique eſt héréditaire comme bien d'autres, & que les peres qui en ont été attaqués, font des enfans qui y ſont ſujets : il s'autoriſe de l'avis du Docteur Fernel, qui l'aſſure poſitivement. Il parle auſſi d'un autre amour, qu'il dit que les Italiens appellent *amour Pétrarcal*, du nom de Pétrarque, qui aimoit la belle Laure à la folie, même avant de l'avoir

vue. Un paſſage de Plaute nous apprend qu'une des galanteries des jeunes Amans de Rome, étoit d'appeler leurs Maîtreſſes *mon petit fromage à la crême.*

Un Comte de Blaye devint amoureux d'une Comteſſe de Tripoli, ſur ſa ſimple réputation de beauté, & ſans l'avoir jamais vue : il s'embarqua pour la Syrie, à deſſein de la voir. Dans ſon voyage il fut pris par des Corſaires, bleſſé, & devint aveugle ; mais il n'en reſta pas moins amoureux de la Comteſſe, & peut-être le fut-il plus sûrement & davantage.

A propos des philtres, Ferrand dit, d'après Hippocrate, que le plus sûr de tous eſt *bonté ſur beauté* : cependant il ne doute pas qu'il n'y ait des philtres très-puiſſans ; mais il faut prendre garde à la maniere dont on en uſe, car ils ſont ſouvent infiniment dangereux ; &, s'ils diſpoſent à aimer le ſexe en général, il eſt très-rare qu'ils dirigent leur effet ſur telle ou telle perſonne en particulier : celui qui pourroit avoir le plus d'apparence de réuſſite, ſelon Jean de Vigo, ſont certaines émanations ſorties du corps de la perſonne aimée ; mais l'adminiſtration n'en eſt ni propre ni facile.

Arnaud de Villeneuve prétend que les

Seigneurs & Dames de haut parage sont plus enclins à la maladie erotique que les gens du peuple, parce que c'est une maladie noble : je suis fâché de ne pouvoir citer tous les traits d'érudition Grecque, Latine, Arabe, qu'étale à ce sujet le Livre dont je viens de donner un léger extrait.

Galien veut nous faire croire que Vitellius ne se nourrissoit volontiers que des alimens qui avoient été déjà mâchés par les dents d'une affranchie qu'il aimoit passionnément. Heureuses, ajoute l'Auteur que je viens d'extraire, celles qui ont l'avantage de rendre tout ce qui émane d'elles, doux & agréable, comme la sueur d'Alexandre, qui, au rapport de Suidas, sentoit l'ambre & le musc!

Suivant un grave Auteur (Valeriana, Médecin Espagnol), le corps humain ressemble à un beau & un vaste palais, où il y a plusieurs salles ou cabinets, & dans ces salles, entre autres, trois cheminées : le cerveau est celle de la salle du conseil, le cœur est la cheminée du cabinet de plaisir & de délices, & le foie est celle de la cuisine.

Ferrand rapporte des vers d'Homere, traduits par Ronsard, dans lesquels se trouve la description de deux Amours, représentés dans une tapisserie : voici la Traduction de Ronsard.

En la tiſſure eſtoient pourtraicts au vif
Deux Cupidons ; l'un avoit un arc d'if,
Au traict mouſſu, qui tire aux fantaiſies,
Craintes, ſoupçons, rancœurs, & jalouſies ;
L'autre de palmes avoit l'arc décoré,
Son trait eſtoit à la pointe doré,
Poignant, gliſſant, dont il frappe dans l'ame,
Et verſe au ſang une gentille flamme,
Qui nous chatouille, & nous fait déſirer
Que noſtre race au loin puiſſe durer.

Finiſſons cet article par deux traits modernes, & que nous n'aurons peut-être pas occaſion de rapporter ailleurs.

On a vu, il y a une trentaine d'années, un jeune homme mourir d'amour aux pieds d'une Actrice charmante de la Comédie Françoiſe : ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ce ne fut pas le déſeſpoir de voir couronner ſon amour, mais l'excès de ſon bonheur qui lui ôta la vie. L'autre trait eſt celui d'un Soldat de la garniſon de Metz, qui, ſe trouvant en ſentinelle ſur le théatre de cette Ville, devint amoureux fou d'une Actrice, & tomba ſi griévement malade, qu'on fut obligé de le porter à l'hôpital. Près de mourir, il avoua au Médecin la cauſe de ſa maladie. Le Docteur en inſtruiſit le Commandant du Régiment, qui engagea l'Actrice à faire une viſite au malade : elle

ſe rendit au chevet de ſon lit ; le moribond l'apperçut, il la reconnut, ſe troubla, lui ſerra la main, & expira.

Ce qui regarde la *fievre* occupe la plus grande place dans les Livres de Pathologie. Je ne prétends point copier ici ce que l'on y trouve ſur cette matiere, mais tout au plus en extraire les remarques les plus curieuſes.

La liſte des différentes eſpeces de *fievres* eſt ſi longue, qu'on a été obligé de les claſſer. La diſtinction qui me paroît la plus ſimple, eſt en fievres continues & intermittentes. La *continue* eſt ou ſimple ou avec redoublement : il y a des fievres qui ne durent qu'un jour ; on les appelle *éphémeres* : d'autres qui vont juſqu'au quatrieme ou au ſeptieme jour ; on les nomme *ſynoques*, & celles qui vont plus loin, *ardentes*. Le mot d'*aigu* s'applique à toutes les fievres continues & violentes, qui dégénerent en maladies dangereuſes. Les *redoublemens* ſont ou *périodiques* ou *erratiques* ; ce dernier mot veut dire ſans regle : les redoublemens périodiques viennent tous les jours, quelquefois pluſieurs fois dans la journée, ou ſeulement à différens jours, comme les accès des fievres tierce, quarte, mais ſans que la fievre ceſſe tout-à-fait entre les redouble-

mens. Les fievres *intermittentes* ſont ou *quotidiennes*, ou *tierces*, ou *quartes* : dans les premieres, la fievre ne ceſſe que pendant une partie de la journée ; cette ceſſation s'appelle *rémiſſion*, après laquelle l'accès prend tous les jours à la même heure. Dans les fievres tierces, la rémiſſion dure au moins un jour entier ; la fievre reprend le jour ſuivant, de ſorte que l'on diſtingue dans cette fievre les bons & les mauvais jours. On appelle *fievre double-tierce*, celle qui a tous les jours un accès, mais léger un jour, & plus conſidérable l'autre. La fievre quarte laiſſe deux jours de rémiſſion, & elle eſt triple-quarte, lorſque la rémiſſion n'eſt pas totale dans ces deux jours. Il y a des fievres intermittentes qui reviennent tous les cinq, ſix ou ſept jours, mais elles ſont rares ; enfin il y en a qui reviennent régulierement tous les mois, & même tous les ans à pareil jour ; mais ce ſont des phénomenes que l'on ne peut expliquer qu'en admettant des cauſes accidentelles ſingulieres. En diſtinguant les fievres par leurs cauſes, il y en a de *bilieuſes* ; le dégoût & les amertumes dans la bouche en ſont les ſymptômes ordinaires ; de *catarreuſes* ou *catarrales*, toujours accompagnées

d'une grande pesanteur de tête; de *comateuses* ou *soporeuses*, dans lesquelles le malade dort toujours. C'est à la suite de celles-ci qu'il faut bien prendre garde que le malade, quand on le croit mort, ne soit tombé en léthargie. La fievre *éréspellateuse* est celle qui est accompagnée d'un éréspelle, comme l'*œdémateuse*; la fievre *rouge* ou *scarlatine*, & la *miliaire*; ce sont autant d'éruptions de boutons ou de cloches : en général, toute espece de tumeurs ou d'abcès occasionne la fievre au moment qu'ils se forment ou même lorsqu'ils se développent, & toutes ces especes de fievres s'appellent en général *symptômatiques* ou *occasionnelles*. La fievre de *lait*, qui prend aux femmes le troisieme ou quatrieme jour de leurs couches, est de ce genre. Les fievres *putrides* sont celles qui indiquent que les humeurs ont acquis quelque degré de putréfaction; elles sont toujours assez dangereuses : cependant, lorsque la putridité n'est pas parvenue au point de ne pouvoir se corriger, la fievre, qui en est le symptôme, peut cesser. Les fievres *malignes* ne sont pas contagieuses, & n'ont de danger que pour celui qui en est attaqué, parce qu'elles sont produites par quelque cause in-

terne, maligne, & de mauvais caractere; mais les fievres *pestilentielles*, *pourpreuses*, celles produites par la rougeole & la petite vérole, sont vraiment contagieuses.

La fievre *chaude*, que les Médecins appellent *causus*, a des symptômes effrayans; l'ardeur intérieure & excessive se manifeste par-tout à l'extérieur; la soif est extrême, & le violent désir de se rafraîchir est cause que ceux atteints de cette maladie, si on ne les veille de près, se découvrent, sortent de leur lit, & quelquefois même se jettent par la fenêtre. La fievre *lente*, sans avoir des symptômes aussi effrayans, est très-dangereuse; car elle mine insensiblement le corps, & indique la corruption graduelle & successive de quelques visceres; elle dégénere en fievre *hectique*; le malade alors devient d'une maigreur extrême, & tombe dans l'état d'*étisie*, de *marasme*, & d'*atrophie*.

Tout le monde sait qu'il y a des fievres de surprise & de peur très-dangereuses; telle est celle que l'on surnommoit, il y a deux cents ans, fievre de *Saint-Vallier*, du nom de *Jean de Poitiers*, Seigneur de Saint-Vallier, pere de la fameuse Diane de Poitiers. Ce Seigneur ayant été con-

damné à mort, pour avoir ſuivi le parti du Connétable de Bourbon, frappé de ſon Arrêt, fut attaqué d'une fievre qui dura pluſieurs années. On prétend que tous les cheveux lui blanchirent dans la même nuit.

Il eſt rare que les fievres ſoient héréditaires; cependant il y a des exemples que des gens ont été ſujets toute leur vie à la fievre quarte, parce que leurs meres en avoient été travaillées pendant le cours de leurs groſſeſſes.

Les Anciens étoient convaincus que la fievre ne provenoit que de chaleur, & le nom même de fievre l'indique : le fameux Fernel, qui vivoit au ſeizieme ſiecle, étoit de ce ſentiment : cependant on a reconnu depuis qu'il y a des fievres froides, & qui ne viennent que de foibleſſe & de défaillance : telles ſont certaines fievres lentes; en conſéquence de cette ancienne opinion, on n'oſoit donner aux fiévreux que des remedes rafraîchiſſans; néanmoins il y avoit, dès ce temps-là, des exemples de malades auxquels les Médecins ne pouvoient retrancher ſans danger certains alimens échauffans dont ils avoient contracté l'habitude; témoin un ivrogne accoutumé à une nourriture ſalée,

qui ne put être guéri de la fievre qu'en reprenant l'uſage des alimens échauffans, & ſur-tout en buvant beaucoup de vin.

Les convulſions & les tiraillemens de nerfs ne ſont point ordinairement accompagnés de fievres; au contraire, Hippocrate a obſervé que les accidens de cette eſpece finiſſoient lorſque la fievre ſurvenoit; s'ils ſubſiſtoient long-temps enſemble, le malade y ſuccomberoit.

La *gangrene* (car c'eſt ainſi qu'il faut écrire ce mot, quoique le vulgaire diſe cangraine) eſt un commencement de mortification & de corruption dans les parties molles du corps. Les parties gangrenées deviennent inſenſibles; la mortification gagne les parties voiſines, & lorſqu'elle eſt enfin parvenue à celles que l'on appelle *nobles*, & qui ſont néceſſaires à la conſervation de la vie, elle les attaque, les corrompt, & cauſe la mort. On diſtingue deux eſpeces de gangrenes, la ſeche & l'humide. La premiere eſt la plus difficile à connoître & à guérir; elle arrive aux vieillards à la ſuite des longues maladies, lorſque les parties ſolides ſont affoiblies au point d'être menacées de deſtruction: mais elle n'eſt pas ſi dangereuſe que l'autre, ſur-tout ſi elle n'eſt que locale & acci-

dentelle ; on vient à bout d'en arrêter les progrès : mais si la gangrene est humide, & que sa cause soit intérieure & se trouve dans la masse du sang, les remedes sont bien plus difficiles.

La facilité avec laquelle la gangrene humide s'établit & fait des progrès rapides & meurtriers, lorsque les sujets ont le sang disposé à la recevoir, est surprenante. On a vu de simples égratignures dégénérer en plaies mortelles : d'un autre côté, il y a des exemples que les gangrenes seches ont été arrêtées, quoiqu'elles eussent déjà fait tomber des membres entiers. On cite celui d'une femme à qui les deux mains étoient tombées par l'effet d'une pareille gangrene, & qui les apporta elle-même à la Faculté de Médecine, soutenant avec ses deux moignons le plat dans lequel elles étoient posées, & se portant d'ailleurs très-bien.

La *goutte* est une maladie des jointures ou articulations du corps ; elle s'annonce par des douleurs, mais la plupart du temps sans fievre. La peau qui couvre les parties douloureuses est tendue, rouge, & luisante. On distinguoit autrefois la goutte en chaude & froide ; on croyoit que les douleurs de la premiere étoient très-vives,

mêlées

mêlées d'élancemens, mais qu'elles se passoient ordinairement assez vîte ; que la seconde est moins tourmentante, mais plus difficile à guérir. Les anciens Médecins Grecs appeloient ceux qui avoient la goutte aux pieds, *podagres*, ceux qui l'avoient aux mains, *chiragres*, aux genoux, *gonagres*. Celle des hanches & du côté des reins s'appelle goutte *sciatique* : enfin la *goutte crampe* a pour symptômes de petites convulsions ou tiraillemens dans les muscles des mains, des pieds, des bras, des jarrets, & des jambes. Ce mal est violent pendant un instant, mais se passe très-promptement. Le mot *crampe* ne vient point du Grec, mais de l'Allemand. Le grand remede à la goutte est la transpiration, & par conséquent l'exercice qui la procure ; ce qui fait que les accès de goutte ne prennent guere pendant l'été, mais en automne, en hiver, & au printemps. Il se forme quelquefois à la suite des grands accès, des nœuds aux jointures remplis d'une matiere gipseuse, semblable à de la craie ou à de l'amidon qui sort même à travers la peau des goutteux : c'est un fâcheux symptôme, parce qu'à la fin cette matiere rend estropiés les membres à travers lesquels elle passe. Les gouttes

les plus fâcheuſes & les ſeules mortelles, ſont l'inflammatoire & la remontée. La premiere eſt accompagnée de fievre, qui ne diminue point les douleurs. La rougeur extrême annonce que le ſang eſt enflammé dans les parties douloureuſes ; il s'y forme quelquefois une eſpece d'éréſipelle. Dans ce cas, il faut traiter la goutte comme une maladie ordinaire ; on ſaigne même alors les goutteux , ce que l'on ne fait pas dans les attaques d'une autre eſpece : dans ces dernieres mêmes, la fievre n'eſt pas regardée comme un ſymptôme dangereux, puiſqu'ordinairement un ſeul accès, qui vient à la ſuite de celui de la goutte, le termine. On dit que la goutte remonte lorſque l'humeur reflue, & ſe jette ſur toute autre partie que ſur les articulations, & même ſur les parties nobles ; ſi elle s'y arrête, elle peut devenir mortelle. Aucune maladie n'eſt plus ſujette à être héréditaire, que la goutte ; il eſt rare que les enfans des goutteux ne l'aient pas. Les femmes en ſont plus rarement attaquées que les hommes. Il y a nombre d'exemples que des ſurpriſes ou des excercices violens ont fait ceſſer des attaques de goutte même très-fortes. Des gens que l'on croyoit ne pouvoir marcher de long-temps,

ſe ſont enfuis très-légérement lorſqu'on leur a dit que le feu étoit à leur maiſon. Ces eſpeces de phénomenes ſont aiſés à expliquer, puiſqu'après tout la goutte n'ôte point vraiment la faculté de marcher, mais en rend ſeulement l'exercice douloureux ; ainſi en oubliant ſon mal on peut agir. Voilà tout ce que l'on ſavoit ſur la goutte au ſeizieme ſiecle ; il faut convenir qu'à préſent nous n'en ſavons pas beaucoup davantage.

Il y a une maladie des yeux que l'on appelle *goutte ſereine* ; elle eſt occaſionnée par l'obſtruction du nerf optique : ceux qui ont le malheur d'en être attaqués, perdent totalement la vue, quoiqu'à l'extérieur le globe de l'œil ne paroiſſe point altéré ; mais on reconnoît que la prunelle n'a plus de mouvement, ce qui vient de ce qu'elle eſt fort dilatée.

L'*hydrophobie*, que nous appelons la *rage*, & qui veut dire en grec *horreur de l'eau*, parce que cette répugnance eſt le ſymptôme le plus conſtant de cette maladie, eſt un délire furieux ſans fievre, & qui revient par accès. Le malade connoît quelquefois ſon mal, même au fort de l'accès ; quelquefois il l'oublie, mais il ſent toujours pour l'eau une horreur à

laquelle il ne peut résister. Cette horrible maladie est toujours causée par la morsure d'un chien enragé, ou d'un autre homme qui en est attaqué. Cependant les anciens Médecins ont observé que l'horreur pour l'eau n'est pas un signe tout à fait particulier à la rage, & qu'il y a des fievres qui ont ce symptôme. Nous parlerons dans un autre article des remedes propres à ce mal, dont le siége est dans le sang ; par conséquent on ne peut jamais en être attaqué que l'on n'ait été mordu jusqu'au sang.

L'*hydropisie* est toujours causée par un amas d'eau formé dans quelque partie du corps ; d'ailleurs on y ajoute autant d'épithetes particulieres qu'il y a d'especes d'hydropisie. Les principales sont l'*anasarque*, l'*ascite*, & la *tympanite*. La premiere s'étend par-tout le corps, sous toute la peau, entre elle & la chair ; aussi l'étymologie de ce nom est-elle grecque, & veut dire *eau sous la peau*. On fait quelques distinctions entre les anasarques, parce qu'effectivement il y en a dans lesquelles la couleur de la peau est plus ou moins altérée : quelquefois elle est d'un blanc pâle, d'autrefois d'un vert noirâtre, suivant que les liqueurs sont plus accumu-

lécs, viciées & croupiſſantes, que la graiſſe à travers laquelle elles paſſent eſt plus corrompue, & que le ſang, qui ſe change en eau, eſt en plus mauvais état. L'aſcite n'eſt qu'une hydropiſie particlle, c'eſt la plus commune, elle vient dans le bas-ventre; il y a des hydropiſies particlles dans la tête, qui s'appellent *hydrocéphales*; d'autres au nombril, on les nomme *hydromphales*; dans le ſcrotum, *hydroceles*: enfin l'hydropiſie de poitrine eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'elle vient toujours à la ſuite de quelque grande maladie, elle eſt abſolument mortelle. La *tympanite* n'eſt pas proprement une hydropiſie, puiſqu'elle ne renferme point d'eau, mais ſeulement des vents qui gonflent le bas-ventre, & le font réſonner comme un tambour; cependant il s'y mêle auſſi quelquefois des eaux rouſſes. En général la tympanite eſt une maladie très-dangereuſe.

On appelle *hypocondrie* ou maladie *hypocondriaque*, un genre de vapeurs qui affecte les hommes, & que l'on prétend venir d'une région du ventre que l'on appelle les *hypocondres*; elle eſt placée ſous les fauſſes côtes. Les ſymptômes de cette maladie ſont très-variés & très-

multipliés ; les anciens Médecins Grecs les attribuoient, comme tous les genres de mélancolie & de manie, à la bile noire, à laquelle ils faisoient jouer un grand role dans le corps humain. Ceux du seizieme siecle en cherchoient la cause dans les mauvaises dispositions du foie & de la rate. Pour nous, il faut convenir que nous sommes bien embarrassés à connoître la nature & l'origine des vapeurs, & surtout à expliquer la variété de leurs symptômes. En genéral, les hypocondriaques sont mélancoliques, &, en conséquence, ont une tristesse & des frayeurs continuelles & déraisonnables, de longues insomnies, & de l'aversion pour la société, du moins pendant leurs attaques. Ils pleurent comme des enfans sans savoir pourquoi, passent de la stupidité à l'agitation, & se forgent souvent les idées les plus étranges; tel est l'état de leur esprit. Quant au physique, ils ont des pesanteurs de tête, des vertiges, des bourdonnemens dans les oreilles, quelquefois des battemens violens dans les arteres, des douleurs entre les deux épaules ; mais ce qui fait croire que le foie a quelque part à leurs maux, c'est qu'ils digerent mal, & que chaque indigestion leur cause un nou-

vel accès accompagné de nausées, d'oppressions, même des coliques. On peut croire aussi que la rate est intéressée dans ce fâcheux état, puisque les hypocondriaques la sentent presque toujours enflée & douloureuse. Les femmes sont moins sujettes aux vapeurs hypocondriaques que les hommes; elles en ont de particulieres, que l'on appelle *hysteriques*, dont les symptômes cependant sont en grande partie les mêmes que ceux que nous venons d'exposer. Mais on remarque qu'ordinairement les vapeurs des femmes ne sont pas si noires que celles des hommes; elles sont plus souvent accompagnées de foiblesses & de défaillances. Les Livres des Médecins du seizieme siecle, tels que ceux de Fernel, Ambroise Paré, du Laurens, sont remplis d'Histoires de mélancoliques & d'hypocondriaques, que des Médecins, gens d'esprit, ont guéris en calmant ou trompant leur imagination. J'en ai déjà rapporté quelques-unes; en voici encore. Galien rapporte qu'un mélancolique s'imaginoit être transformé en coq, qu'il chantoit à toutes les heures, & remuoit les bras comme les coqs battent de leurs ailes. Un autre étoit persuadé qu'on lui avoit coupé & enlevé la tête,

& qu'il ne l'avoit plus ſur les épaules ; ſon Médecin, nommé *Philotime*, lui mit ſur la tête un caſque de fer très-peſant, qui lui fit convenir, en lui faiſant mal, qu'il avoit une tête. Un Boulanger Grec s'imaginoit être de beurre, & n'oſoit s'approcher de ſon four, crainte de fondre. C'eſt une *lubie* très-ordinaire aux hypocondriaques, de ſe croire mort : il y en avoit un qui, ſous ce prétexte, ne vouloit point manger, à qui il fallut perſuader que les morts mangeoient, pour lui faire prendre quelque nourriture. La lycanthropie & la cynanthropie ſont des eſpeces d'hypocondries. Dans la premiere, les perſonnes ſe croient changées en loup : de là vient l'oppinion vulgaire & ridicule des loups garoux. Dans la ſeconde, elles ſe croient transformées en chien. Ce ſont aſſurément là des folies du premier ordre ; l'hypocondrie peut y avoir quelque part : convenons cependant que ce ne peut pas être ſeulement dans la région hypocondriaque que ſe produiſent des effets auſſi ſinguliers, quoiqu'il puiſſe s'y former ce que l'on appelle vulgairement de *mauvaiſes humeurs* ; il faut que le cerveau ſoit affecté en même temps, pour produire des écarts de l'imagination auſſi bizarres.

C'eſt de ces cauſes réunies que réſultent communément les différentes eſpeces de *délires*, que l'on diſtingue en *délire ſimple*, qui n'eſt ſouvent qu'accidentel, comme dans les fievres & les maladies aiguës, quelquefois continues ſans fievre, mais toujours ſans fureur ; la *démence* ou *folie ſimple* eſt la même choſe ; la *manie*, qui eſt perpétuelle & furieuſe ſans fievre ; & la *frénéſie*, fureur accompagnée d'une fievre violente & d'une inflammation dans le cerveau. Lorſque l'inflammation eſt au dernier degré, on appelle la maladie *parafrénéſie*. La frénéſie des femmes vient quelquefois de la même ſource que les vapeurs hyſtériques ; alors elle s'appelle *fureur utérine* : l'imbécillité où l'on tombe dans un âge avancé ou à la ſuite de quelque maladie, vient de l'affoibliſſement des organes, & ne doit point être comptée parmi les maladies dont je viens de parler.

Les maladies intérieures de la tête trouveront ici bien naturellement leur place. Les douleurs de tête ſont ou accidentelles, & tiennent à toutes les ſortes de maladies qui occaſionnent des tiraillemens dans le cerveau ; ou ſont habituelles, & ont une cauſe directe dans la tête même.

On les appelle en général *affections céphaliques*, parce que la tête ſe dit en grec *cephalos*. La plus connue de ces maladies eſt la *migraine*, qui ſe fait ſentir communément dans la moitié de la tête, ſoit du côté de l'une ou l'autre tempe, ſoit au ſommet, au front, ou derriere la tête. Il y a des perſonnes chez qui la migraine eſt périodique, c'eſt à dire revient à des jours & à des temps marqués; elle dure ordinairement douze ou vingt-quatre heures, & occaſionne des maux de cœur, des douleurs d'eſtomac, & des vomiſſemens; ce qui ſemble annoncer que ſouvent les affections des hypocondres & de l'eſtomac, & les mauvaiſes digeſtions ont part à cette maladie. On remarque que les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes.

Le *vertige* eſt encore une maladie du cerveau, dans laquelle il ſemble au malade que tout tourne autour de lui; elle commence toujours par des éblouiſſemens, & laiſſe après elle des peſanteurs & des douleurs à la tête. Le vertige ſimple & accidentel, occaſionné par un exercice immodéré ou trop d'application, n'eſt pas dangereux; il ſe paſſe dans le moment, en faiſant reſpirer quelques ſels ou liqueurs,

& ſe prévient avec quelques ménagemens; mais le vertige habituel peut être dangereux, & annonce de grandes maladies. On verra dans un autre article, quelles précautions il faut prendre pour les prévenir. Les *coups de ſoleil* ſont une impreſſion ſubite des rayons du ſoleil ſur le corps, & particuliérement ſur la tête, qui occaſionne des maladies dangereuſes & même mortelles. La cauſe éloignée de cet accident, eſt lorſque les rayons du ſoleil, réunis & dardés entre des nuages, frappent ſur la tête avec violence. Cet accident a ſouvent des ſuites graves, & cauſe des inflammations & des engorgemens dans le cerveau très-dangereux. Lorſque le coup de ſoleil porte ſur toute autre partie du corps, il cauſe des éréſipelles à la peau.

Il y a un aſſez grand nombre de maladies dont le nom eſt tiré des parties qui en ſont affectées, ou eſt dérivé de quelques circonſtances particulieres. Ainſi on appeloit *maladie des ardens* une eſpece d'éréſipelle très-maligne & très-douloureuſe, qui a été très-commune au douzieme ſiecle, & qui paroît oubliée aujourd'hui. C'eſt à l'occaſion de cette maladie, qui fut épidémique à Paris en 1130,

ſous le regne de Louis VII dit le Jeune, que fut fondée l'Egliſe de Sainte-Geneviève des Ardens dans la Cité de Paris.

Le *mal de cœur* eſt la dénomination vulgaire de certains maux d'eſtomac qui s'annoncent par des nauſées & produiſent le vomiſſement; le *mal caduc*, *mal Saint-Jean* ou *mal de Saint*, eſt *l'épilepſie*; le *mal d'enfant*, les douleurs que les femmes reſſentent pour accoucher. Nous avons parlé du *mal de gorge*; le *mal Saint-Main* eſt la gale ou gratelle aux mains; le *mal de mere*, la paſſion hyſtérique particuliere aux femmes; le *mal de Naples*, une maladie honteuſe qui a paſſé d'Amérique en Europe, & qu'on prétend avoir été apportée de Naples en France par les troupes de l'armée de Charles VIII; la *maladie de Paris*, une diarrhée féreuſe, qui prend aux nouveaux arrivés dans Paris, qui ne ſont point accoutumés à boire de l'eau de la Seine; la *male-mort*, une eſpece de maladie de la peau & des chairs qui paroiſſent comme mortes, deviennent inſenſibles, ſe détruiſent quelquefois, & tombent comme dans la gangrene ſeche; la *maladie du pays*, un déſir immodéré de revoir ſa patrie, qui fait tomber le malade dans la mélancolie & le maraſme;

la ſource de cette maladie eſt principalement dans l'imagination, & c'eſt elle qu'il faut traiter : on n'en procure guere la guériſon qu'en renvoyant les malades dans leur pays, ou au moins en les entretenant dans l'eſpérance qu'ils y retourneront. La *maladie de Siam* eſt une maladie contagieuſe, qui n'a été connue en France que ſur la fin du dix-ſeptieme ſiecle ; elle y fut apportée par un vaiſſeau nommé l'*Oriflamme*, qui revenoit de Siam ; heureuſement elle n'a pas fait de grands progrès en Europe, mais elle eſt très-commune en Amérique. La *maladie noire* eſt diſtinguée par Hippocrate en deux eſpeces ; la premiere eſt accompagnée de ſymptômes effrayans ; le malade vomit, avec douleurs, des humeurs noires & de la plus mauvaiſe qualité ; le friſſon & la fievre s'y joignent, & il ſe trouve bientôt dans le plus grand danger : la ſeconde eſpece, qu'Hipprocrate appelle *maladie ſeche*, eſt également mortelle ; le malade éprouve moins de vomiſſemens, mais plus d'angoiſſes & de tourmens, & ne peut ni reſter ſans manger, ni rien conſerver de la nourriture qu'il prend.

La *maladie pédiculaire* eſt affreuſe, dégoûtante au dernier degré, & mortelle

de la façon la plus triste ; elle vient de la corruption du sang, & non de la malpropreté, quoique les insectes qu'elle produit s'attachent ordinairement aux personnes mal-propres. Il y a deux grands & terribles exemples de Souverains qui en sont morts ; celui d'Hérode, Roi de Judée, sous le regne duquel mourut Jésus-Christ ; & celui du dernier Roi d'Espagne, de la Maison d'Autriche, qui n'est mort que la derniere année du dix-septieme siecle. C'est un secret de la Nature, qu'il faut respecter en frémissant, que celui de la génération de ces insectes, dont les œufs ne paroissent point être portés du dehors, mais qui semblent sortir du corps humain vivant.

Celse remarque que la *péripneumonie* ou *pulmonie*, & la *phtisie*, maladies de la poitrine, sont des maladies bien plus dangereuses que douloureuses, sur-tout quand elles se prolongent ; c'est ce qui fait que les pulmoniques se croient communément moins mal qu'ils ne sont.

La *peste* est la plus maligne & la plus dangereuse des maladies épidémiques ; elle est le plus souvent mortelle. Les symptômes, toujours effrayans, varient suivant les saisons, les temps, les pays, & les personnes. Le principal, & celui qui est constant dans

tous les cas, eſt un gros charbon de l'eſpece la plus alarmante; il paroît dans différentes parties du corps, & eſt quelquefois accompagné d'autres bubons. Comme elle conſiſte dans l'effet violent & ſubit de quelques corpuſcules âcres, venimeux & deſtructeurs, qui, infectant en même temps les fibres & les humeurs du corps humain, rongent tout à la fois les ſolides & les liquides, les pourriſſent & les anéantiſſent; quelquefois elle tue tout d'un coup, en arrêtant la circulation du ſang & l'action des organes; d'autres fois elle leur fait éprouver de longues ſouffrances, mais commence toujours par un abattement univerſel de toute la perſonne. S'il arrive qu'on ſe releve de ce premier accident, on peut travailler à la guériſon, en jetant le venin au dehors: pour cet effet, il faut ouvrir les tumeurs & les faire ſuppurer abondamment. On emploie un grand nombre d'autres remedes, dont nous parlerons en traitant de l'art de guérir. En rendant compte des Livres qui traitent de l'*higiene*, je dirai un mot de la maniere dont la peſte ſe communique par l'air, ou par les meubles & les vêtemens faits d'étoffe de laine, & des précautions qu'il faut prendre pour empêcher cette communi-

cation, en ſuppoſant que l'on connoiſſe ſon véritable véhicule. Indépendamment de la peſte proprement dite, il y a encore des fievres peſtilentielles, qui, quoique moins cruelles, ſont pourtant très dangereuſes; elles ſont toujours malignes & inflammatoires. Le délire en fait partie, & les malades ne s'en tirent guere que par quelques bubons ou charbons qu'il faut faire aboutir, & par le pus deſquels l'humeur morbifique & peſtilentielle peut s'échapper.

Nous trouvons la deſcription des trois plus furieuſes peſtes qui aient ravagé l'Univers; 1°. dans Thucydide, qui nous repréſente celle qui, de ſon temps, ravagea d'abord toute l'Aſie, & puis la Grece & Athenes même; elle venoit d'Ethiopie : 2°. dans l'Ouvrage de Procope de Céſarée, qui vivoit & écrivoit ſous le Bas-Empire; elle venoit auſſi d'Ethiopie, paſſa en Egypte, en Paleſtine, en Syrie, & dépeupla preſque tous ces pays, & Conſtantinople même. La peinture que Procope fait de ſes ſymptômes & de ſes ravages, fait trembler. 3° Guy de Chauliac, grand Anatomiſte & Chirurgien du quinzieme ſiecle, a décrit celle de ſon temps, dont il ſuivit les progrès à Avignon en

1486. Cette maladie emporta, dit-il, la quatrieme partie du genre humain; elle commença aux Indes, ravagea l'Asie pendant trois ans, & l'Europe & le Nord pendant autant de temps.

On appelle *pétéchies* & *fievres pétéchiales*, une maladie dans laquelle la peau paroît couverte de taches rouges, semblables à des morsures de puces. Les autres symptômes de ces fievres pernicieuses & épidémiques sont d'ailleurs très fâcheux; elles sont souvent mortelles. *La fievre scarlatine*, *la rougeole*, *& le pourpre*, sont du genre des fievres *pétéchiales*. Dans la scarlatine, la peau toute entiere est rouge comme de l'écarlate; dans la rougeole elle ne l'est que par taches, mais plus grandes & plus larges que les pétéchies ordinaires; la rougeole a un cours régulier qui ordinairement n'est pas bien long. Le premier jour de la maladie est toujours fâcheux; la fievre est violente, la chaleur considérable, la tête pesante, la poitrine opprimée; on sent des douleurs dans le dos & dans les reins. Mais dès que la rougeole s'est bien établie au dehors, il n'y a d'autre attention à avoir que de l'empêcher de rentrer; elle se dissipe d'elle-même; lorsque la mala-

die eſt paſſée ; il faut avoir ſoin de ménager les yeux & la poitrine, parce que l'humeur âcre qui a occaſionné la rougeole a sûrement fatigué le poumon, & peut le diſpoſer à l'inflammation. Il y a une eſpece de rougeole que l'on appelle *boutonnée*, parce qu'au milieu des taches il s'éleve des boutons, mais ils ne ſuppurent point, & cette rougeole n'eſt pas plus dangereuſe que la plate ; mais le *pourpre* eſt le plus dangereux de toutes les maladies pétéchiales. Les taches ou piqûres ſont tantôt rouges, tantôt violettes, citronnées, livides, ou noires. La fievre que l'on appelle *pourprée*, eſt de la plus grande violence, & la peau du malade exhale une mauvaiſe odeur. Il y a un *pourpre blanc*, dont tous les boutons ſont pâles ou jaunâtres, il n'en eſt que plus dangereux. Cette maladie annonce une putridité dans le ſang, qui eſt preſque toujours mortelle ; c'eſt ſur-tout lorſque le pourpre ſe joint à la petite vérole, qu'on ne peut guere en réchapper ; dans ce cas-là (& ſouvent même dans d'autres), le pourpre ne ſe déclare pas tout d'un coup, il a de la peine à percer, & n'éclate quelquefois qu'après la mort du malade.

La *plique*, maladie particuliere aux Po-

lonois, & dont j'ai déjà dit un mot, a son siége dans les cheveux, quoiqu'elle vienne d'une mauvaise disposition du sang, occasionnée, à ce que l'on prétend, par les eaux croupissantes, que l'on n'est que trop souvent obligé de boire en Pologne. Elle commence par la fievre & de grands maux de tête; mais quand une fois le sang a pénétré dans l'intérieur des cheveux, s'est glissé dans les tubes ou petits canaux qui les composent, & les a enflés au point qu'ils se mêlent les uns avec les autres & ne peuvent plus être peignés ni démêlés, alors la fievre cesse, & le malade, à quelques pesanteurs de tête près, peut mener son train de vie ordinaire; mais, s'il veut guérir, il faut qu'il purifie son sang & le rende plus fluide, alors les cheveux se desséchent & tombent d'eux-mêmes. Si l'on vouloit les couper dans l'état de plique, on verroit découler de chacun d'eux quelques gouttes de sang noir, & l'on prétend que le malade courroit risque de la vie. Au reste, les Polonois éprouvent que cette maladie est plus malpropre que dangereuse.

On sait l'époque où la plique a commencé d'être connue en Pologne. Ce fut

au treizieme siecle, lorsque les Tartares entrerent dans ce pays & pénetrerent même plus avant. Ils massacrerent beaucoup d'habitans, & jeterent leurs cadavres dans les eaux de certaines rivieres qu'ils empoisonnerent ainsi. Effectivement on ne connoît la plique que dans les Pays où ces rivieres coulent, & les Provinces voisines n'y sont point sujettes.

Le *plomb* est une maladie qui surprend ceux qui font le malheureux métier d'ouvrir les fosses des latrines, & les puits fermés depuis long-temps; ces lieux renferment des vapeurs malignes, qui font tomber ces pauvres ouvriers dans l'asphixie, dont j'ai parlé dans un des articles précédens. On a souvent de la peine à les rappeler, pour ainsi dire, à la vie.

Le *polype* est une excroissance charnue, molle, rouge ou livide, qui prend naissance au fond des narines, & se divise en plusieurs branches. C'est une maladie fort désagréable, & même dangereuse, parce qu'elle peut interrompre la respiration, & empêcher les évacuations du nez de se faire avec facilité; d'ailleurs elle entraîne ordinairement après elle une maladie très-dégoûtante, que l'on appelle *punaisie*,

& ceux qui l'ont, *punais*. On extirpe quelquefois le polype au nez par une opération chirurgicale.

Il y a une maladie du cœur qui porte le même nom, & qui eſt bien plus dangereuſe, d'autant plus qu'elle eſt difficile à connoître. Le *polype au cœur* eſt une excroiſſance fongueuſe qui s'annonce par des palpitations, des défaillances, un embarras que l'on ſent dans ce viſcere, & que l'on peut même reconnoître dans le pouls. Lorſque ces excroiſſances augmentent, elles arrêtent le mouvement du cœur, la circulation du ſang, & l'on périt immanquablement, quelquefois en un clin-d'œil. On ne peut jamais s'aſſurer que cette maladie exiſte dans le corps d'un homme tant qu'il eſt en vie, parce que les ſymptômes en ſont équivoques.

Le *rhumatiſme* ſe manifeſte par des douleurs dans les muſcles avec difficulté de ſe mouvoir, & quelquefois de la fievre. On le diſtingue en univerſel & en particulier; le premier eſt très-incommode & même dangereux; l'autre eſt local, n'affecte qu'une partie du corps, & ſe diſſipe plus aiſément. On diſtingue auſſi les rhumatiſmes ſuivant leurs cauſes & les maladies dont ils ſont la ſuite; ainſi il y

a des rhumatiſmes goutteux, ſcorbutiques, &c. Le rhumatiſme a beaucoup de reſſemblance avec la goutte; cependant il y a cette différence entre ces deux maladies, que l'une attaque les articulations, & que l'autre court ou coule le long des muſcles : c'eſt ce qui fait qu'on lui a donné le nom de rhumatiſme, qui veut dire *je coule*; le mot de *rhume* a la même étymologie. J'ai dit plus haut que les mots rhume & fluxion étoient ſynonymes. Le rhumatiſme & le rhume ſont également cauſés par le défaut de tranſpiration.

Le *ſcorbut* eſt une maladie à préſent très-commune, & qui n'eſt mortelle qu'à ſon dernier degré. Les meilleurs Etymologiſtes diſent que ſon nom vient de l'ancienne Langue du Nord, & veut dire *bouche rompue*, parce qu'un des principaux ſymptômes du ſcorbut eſt de faire tomber les dents & de mettre les gencives & toute la bouche en mauvais état. Ceux qui veulent faire venir ce nom du Grec, ne font pas attention que les Anciens ne connoiſſoient pas le ſcorbut, & qu'ils aſſignoient d'autres cauſes à la plupart des affections que nous appelons à préſent ſcorbutiques; Hippocrate les attri-

buoit à la rate. L'Historien le plus estimé de la Saxe & de la Misnie, Guillaume Fabrice, dit expressément que le scorbut étoit nouveau & inoui en 1486, mais qu'alors il fit de grands ravages, & devint également contagieux & dangereux en Saxe, principalement sur les côtes de la mer du Nord, & que les Mariniers de ces contrées l'appelerent *scharboek*, c'est à-dire inflammation. On ne la connut vers le Midi, que lorsque les Portugais, sous la conduite de Vasco de Gama, doublerent l'Afrique & allerent à la découverte des Indes Orientales. On distingue à présent le scorbut de terre & celui de mer. Le scorbut de terrre est principalement commun dans les pays septentrionaux. Il se déclare avec moins de violence, mais il est plus difficile à guérir, parce qu'il est communément héréditaire, & né avec les personnes qui habitent les pays bas & marécageux, sur-tout lorsque ces marais sont remplis d'eau salée. Celui de mer éclate tout d'un coup par des symptômes plus fâcheux; mais aussi il est rare qu'il ne se guérisse pas, lorsque les malades, qui en sont attaqués, sont à terre & à portée de se procurer des alimens plus doux que les viandes salées dont

ils se nourrissent à la mer. Cependant, quand ils y retournent, ces maux recommencent, & ces rechutes ne peuvent manquer d'affoiblir la machine. Il est certain que le scorbut de terre & le scorbut de mer ne sont que la même maladie. Si les traitemens doivent s'administrer un peu différemment, au fond les remedes sont les mêmes. Le scorbut est par-tout une mauvaise disposition du sang qui se coagule, se sépare d'avec la lymphe, & acquiert un degré d'âcreté qui, augmentant de jour en jour, dégénere enfin en corruption putride; mais il est toujours sans fievre, aussi bien qu'une autre maladie dont le siége est aussi dans la lymphe, mais dont la cause & les symptômes sont très-différens. Il faut bien distinguer les époques dans le scorbut. Dans la premiere, les Médecins ne reconnoissent que des *dispositions scorbutiques*; le malade ressent des douleurs vagues & obscures, qui reviennent par intervalle & affectent successivement les membres; le sommeil, est inquiet & interrompu, & les démangeaisons annoncent de l'âcreté dans le sang. L'on appelle le second état *affections scorbutiques*; alors les gencives deviennent rouges, sanguinolentes & ulcé-

rées, les dents s'ébranlent, se gâtent & se détruisent, la luette & les amygdales sont enflées; enfin tout le dedans de la bouche se déchire & s'ulcere à mesure que la maladie se déclare & se confirme. Les ulceres scorbutiques saignent toujours, & le sang qui en sort est noir & corrompu, mais il conserve sa couleur rouge, au lieu que dans l'autre maladie les ulceres sont chargés de croûtes, & jettent enfin du pus. La peau du scorbutique se bouffit & devient œdémateuse; ensuite on y remarque des taches rouges, violettes & noirâtres. La maladie augmentant, la respiration devient difficile, l'haleine très-puante, le malade a de la peine à avaler; enfin, dans le dernier état, la fievre prend, les défaillances deviennent fréquentes, & des hémorragies de mauvaise qualité terminent quelquefois la vie. Mais communément on languit long-temps de ce mal, qui n'est que trop commun; il y a même des Médecins qui s'obstinent à le chercher & à le présumer dans des malades qui n'en sont pas vraiment attaqués. Quoique le nom du scorbut ne fût point connu au treizieme siecle, il paroît cependant que S. Louis & son armée en furent atta-

qués pendant les Croiſades ; car on lit, dans les Mémoires de Joinville, des détails ſur la maladie dont ils furent affligés, auxquels il eſt impoſſible de ſe tromper. Le Roi fut malade, dit cet Hiſtorien ſincere, ainſi que la plus grande partie de ſon armée. » Les dents lui lâchoient, ſa peau » étoit couverte de taches, il avoit le flux » de ventre dyſſenterique très-fort, & » étoit ſi maigre, que les os de l'épine » du dos ſembloient pointus, & ſi foible, » qu'il falloit qu'un de ſes Officiers le » portât à toutes ſes néceſſités «. Joinville lui-même en fut attaqué. » Nous vint, » dit il, la maladie de l'oſt, qui étoit » telle que la chair de nos jambes ſéchoit, » & étoit tavelée de noir & de terre, & » à nous, qui avions telle maladie, ve- » noit chair pourrie aux gencives, & nul » n'échappoit. Le ſigne de la mort étoit » tel, que là où le nez ſaignoit, il falloit » mourir «.

Un peu plus bas, le même Hiſtorien rapporte, que » tant de chair morte venoit » aux gencives à notre gent, que il falloit » que Barbiers ôtaſſent la chair morte » pour qu'ils puſſent mâcher & avaler, » aval.... Grand pitié étoit d'ouïr les

» gens breaire, à qui l'on coupoit la chair » morte, & breoient comme femmes en » travail d'enfant «.

Le *skirrie* ou *ſquirre* eſt une tumeur dure que les Médecins appellent *indolente*, parce qu'elle n'eſt point douloureuſe, & qu'elle ſe forme lentement, tant dans les parties intérieures qu'extérieures du corps ; elle ſe réſout difficilement ; elle n'eſt ſujette, ni à la ſuppuration, ni à la gangrene ; elle eſt par conſéquent plus généralement incommode que dangereuſe : ce n'eſt qu'avec beaucoup d'attention & de ménagemens qu'on doit chercher à la diſſiper, car il eſt très-délicat de l'extirper ; cependant, lorſqu'elle s'engendre dans les viſceres, tels que le foie, la rate, & ſur tout dans la matrice, elle peut cauſer la mort, & dans l'œſophage elle peut arrêter la reſpiration. Le ſquirre, comme preſque toutes les tumeurs, eſt cauſé par un engorgement dans les glandes ; mais ce qui caractériſe celle-là, c'eſt qu'elle ne dégénere point en abcès. Les *loupes* & les *goîtres* ſont du genre des ſquirres externes ; ils renferment quelquefois une matiere ſemblable au ſuif, qui eſt la liqueur des glandes deſſéchée.

Le *ſpaſme* eſt une convulſion ou du

moins une contraction des muſcles, & plus ſouvent un accident ou un ſymptôme de maladie, qu'une maladie même; cependant, lorſque le ſpaſme eſt univerſel, ou qu'il attaque à la fois toutes les parties nerveuſes, muſculeuſes ou membraneuſes, il doit être regardé comme une vraie maladie. Le ſpaſme partiel ne s'appelle qu'*affection ſpaſmodique* de telle ou telle partie. Le plus terrible des ſpaſmes eſt le *tetanos*, dans lequel le corps entier reſte droit & roide, ſans pouvoir ſe courber ni faire aucun mouvement, ſoit à droite ou à gauche. On l'appelle *improſthotone*, lorſque le corps ſe courbe en avant, en ſorte que le menton touche la poitrine, & *opiſthotone*, quand la tête ſe courbe en arriere & s'unit aux épaules. L'on juge bien que cette derniere convulſion eſt des plus fâcheuſes.

La *ſuette* ou *ſueur Angloiſe* étoit connue dans le quinzieme ſiecle; mais ce n'étoit pas depuis long-temps, car l'époque de cette maladie eſt certaine; elle eſt de l'an 1483. Elle ſe fit alors ſentir en Angleterre, &, pendant deux ans y fit de grands ravages, étant également maligne, épidémique & contagieuſe. Elle ſe déclaroit tout d'un coup au milieu de

la nuit, & tourmentoit à l'imprévu ceux qui s'étoient portés le mieux la veille, sur tout les jeunes gens qui étoient d'un tempérament sanguin, & ceux qui se nourrissoient de mets succulens. De grands maux de tête, des douleurs dans le cou & entre les deux épaules, une fievre ardente annonçoient l'inflammation du sang la plus forte & la plus décidée. Au bout de quelques heures, il survenoit des sueurs abondantes, & même des hémorragies qui emportoient les malades quelquefois dans l'espace d'une seule journée. Cependant ceux qui pouvoient résister à cette premiere secousse, & donner le temps d'opérer aux saignées & aux remedes rafraîchissans, réchappoient; le symptôme qui duroit le plus long-temps étoit les sueurs, qui finissoient quelquefois par opérer des crises favorables. Peu de temps après sa premiere apparition, cette maladie passa d'Angleterre en Irlande. Nos Auteurs du seizieme siecle disent que pendant l'espace de 66 ans jusqu'en 1550, elle reparut à six reprises différentes, d'environ deux ans chacune : il ne paroît pas que depuis on ait entendu parler de cette épidémie, pas même en Angleterre; mais de nos jours, il y a environ 40 ans,

on a donné le nom de *ſuette* à une maladie qui a commencé en Picardie, a fait quelques ravages dans cette Province, & eſt enſuite paſſée juſqu'à Paris. Elle a déjà paru deux ou trois fois depuis ce temps-là avec des ſymptômes bien moins violens que ceux de la *ſuette Angloiſe*; cependant les ſueurs critiques la caractériſent toujours.

Tout le monde ne ſait peut-être pas que la *petite vérole* eſt auſſi une maladie aſſez nouvelle; du moins il ne paroît pas qu'elle ait été connue d'Hippocrate, ni des autres anciens Médecins Grecs & Latins, ſes diſciples. Les maladies cutanées, les fievres rouges & boutonnées, dont ces anciens Auteurs parlent, ne ſont point du tout notre petite vérole; car il n'eſt dit nulle part que les boutons de ces éruptions ſuppuraſſent. Ce n'eſt que dans les Auteurs Arabes que l'on trouve quelque choſe d'analogue à cette maladie; auſſi tous les fameux Médecins conviennent-ils qu'elle a commencé par l'Arabie, l'Egypte ou l'Ethiopie : le ſentiment qui la fait venir de l'Arabie, eſt le plus raiſonnable; on prétend que ce fut au ſixieme ſiecle, dans le même temps que Mahomet vint au monde, que la petite vérole ſe fit con-

noître. Quoiqu'en disent certains Livres, elle ne parut pas encore alors en Europe; d'autres maladies, telles que les *ardens*, ravageoient la France. Mais la petite vérole ne passa de l'Arabie à Constantinople qu'au septieme ou huitieme siecle; au neuvieme les Arabes, qui avoient conquis l'Espagne, y porterent ce mal contagieux; & Rhasès, un de leurs plus fameux Docteurs, fit un petit Traité exprès sur cette matiere. Avicenne, autre excellent Médecin Arabe du dixieme siecle, écrivit sur le même sujet, conformément aux principes de son prédécesseur : ce n'est qu'à la fin du dixieme siecle, que nous voyons mourir de la petite vérole un Seigneur Européen, Baudouin le jeune, Comte de Flandres. Les Croisades, qui durerent pendant les onzieme & douzieme siecles, rendirent encore la petite vérole plus commune en Europe; car les Européens allerent la puiser, pour ainsi dire, à sa source. Dans les treizieme & quatorzieme siecles, toute l'Europe la connut, & tous les Auteurs Médecins en ont parlé. On a commencé alors à lui donner le nom de *variole*, à cause de la variété de ses taches, & des marques qu'elle laisse après elle sur

le visage. Les François furent ceux qui lui donnerent ce nom plus tard ; on l'appela long-temps en France *picotte* ; je crois même qu'il y a encore des Provinces où le peuple la nomme ainsi ; mais enfin on s'est accoutumé à franciser le nom de variole par celui de vérole. Quant à l'épithete distinctive de *petite*, elle est encore plus moderne, & ne peut dater que du quinzieme siecle : car ce fut alors que se manifesta en Europe une autre maladie honteuse dans sa cause, très-fâcheuse dans ses symptômes, & qui a été mortelle tant que l'on n'a pas connu les moyens sûrs & faciles pour la guérir : j'en ai dit plus haut un mot, sous le nom de mal de Naples : on l'appela d'abord en France *gorre* ; ensuite, comme on trouva dans les boutons qu'elle faisoit naître sur le corps humain & qui suppuroient, de la ressemblance avec ceux de la picotte, on lui donna le même nom. Enfin, pour les distinguer, on appela bientôt la nouvelle venue, *grosse*, & celle des Arabes a pris le nom de *petite*. Si nous avons à reprocher à l'Amérique de nous avoir communiqué l'une de ces deux maladies, de notre côté nous leur avons porté l'autre ; car la petite vérole n'étoit pas connue dans le Nouveau Monde,

Monde, avant que les Efpagnols & les autres Européens s'y fuffent établis; elle y a fait d'abord de grands ravages, comme l'autre en a produit dans nos climats; mais enfin on eft parvenu à connoître les meilleurs procédés pour traiter l'une & l'autre; & à préfent non feulement le plus grand nombre des malades en réchappe, mais même les deux maladies femblent s'être affoiblies, &, à force d'être bien traitées, on pourroit dire qu'elles font devenues plus traitables Tout le monde connoît les principaux fymptômes & les progrès ordinaires de la petite vérole, qui eft également périodique, épidémique, & contagieufe; elle dure douze à quinze jours dans trois états, dont celui de l'éruption eft le plus dangereux; alors les boutons fe forment, s'élevent fur la peau, & paroiffent rouges & enflammés. Pendant le cours de la feconde époque, ils mûriffent, aboutiffent, & fuppurent les uns après les autres; la matiere qui en fort eft communément blanche, plus ou moins féreufe ou verdâtre. Le troifieme & dernier temps de la petite vérole eft rarement dangereux; la maladie eft alors, pour ainfi dire, finie, & l'on peut ne s'occuper que des fuites. Le grand danger eft

dans les jours d'éruption ; c'eſt alors qu'il faut favoriſer la ſortie des boutons, prendre bien garde qu'ils ne rentrent, & aider à leur parfaite maturiſation ; d'ailleurs c'eſt à cette époque que l'on connoît la nature de la maladie par celle des boutons, & que le Médecin découvre s'il y a complication de maux. Depuis long temps on diſtingue la petite vérole en diſcrete, & en confluente, ou, pour mieux dire, confuſe. Dans la premiere, les boutons ſont ſéparés. Dans la ſeconde, ils ſe joignent, ſe mêlent enſemble, & ſont quelquefois les uns ſur les autres. Cette derniere petite vérole eſt beaucoup plus dangereuſe que la premiere, & ſuppoſe une abondance d'humeurs très-conſidérable. On diſtingue auſſi la petite vérole en ſimple & en maligne. Dans la premiere, les accidens ceſſent auſſi-tôt après l'éruption. Dans la ſeconde, au contraire, ils durent beaucoup plus longtemps, ce qui annonce complication de maux. Il y a une maladie que l'on appelle *vérolette* ou *petite vérole volante*, qui paroît d'abord différer peu de la *petite vérole diſcrete ;* mais les boutons ſont beaucoup plus rares, & les trois temps d'éruption, de ſuppuration, & de deſſéche-

ment, ſont infiniment plus courts : c'eſt ordinairement l'affaire de cinq ou ſix jours en tout. Une derniere eſpece de petite vérole s'appelle la *cryſtalline ;* elle eſt ſouvent très-dangereuſe, étant accompagnée de malignité; les boutons ne ſont remplis que d'une humeur ſéreuſe, mais toutes les parties voiſines ſont gonflées, & ce que les Médecins appellent *œdémateuſes.* On ne penſoit pas, au ſeizieme ſiecle, qu'on pût avoir deux fois la petite vérole véritable & complette; mais il faut en appeler à l'expérience. Les marques qui reſtent des boutons de la petite vérole ſont une des ſuites de cette maladie, à laquelle les Dames font le plus d'attention ; elle laiſſe toujours quelques-unes de ces impreſſions, quand la matiere eſt de mauvaiſe qualité, parce que lorſque les boutons s'applatiſſent, la matiere, qui y a réſidé, cauſe pendant quelque temps une tache rouge ; lorſqu'elle eſt diſſipée, on s'apperçoit que la peau eſt creuſée du centre de la tache rouge ; enfin elle laiſſe une cicatrice. L'on ne ſera pas étonné de ce que, ne parlant que d'après les Auteurs du ſeizieme ſiecle, je ne dis pas ici un mot de l'inoculation, qui peut-être étoit dès lors pratiquée en Aſie & à la

Chine, mais qui étoit entiérement inconnue en Europe.

Il y a plusieurs especes de *vers* qui s'engendrent dans le corps humain, & y causent des maladies ; les enfans surtout y sont fort sujets. Les plus communs de ces vers s'appellent *lumbrics* ou *strongles* ; ils sont gros comme un tuyau de plume, & longs tout au plus d'un demi-pied ; c'est l'espece la plus commune : ils s'engendrent ordinairement dans les intestins ; on les rend quelquefois par la bouche ou par le nez, mais plus communément par les selles. La seconde espece sont les *ascarides*, qui sont rouges, ronds & courts ; ils se forment dans les gros intestins, s'attachent au fondement, y causent de grandes douleurs, & se rendent toujours par les selles ; leur nom est pris de la vivacité de leurs mouvemens. Les vers que l'on nomme *cucurbitins*, parce qu'ils ressemblent à la graine de courges ou de citrouilles, viennent dans les intestins par petits paquets. Suivant un ancien systême, c'est de ces vers réunis que se forme le ver solitaire, le plus dangereux de ceux qu'on trouve dans le corps de l'homme; les Médecins l'appellent *tœnia*, d'un mot Grec latinisé, qui veut dire

ruban ; il eſt blanc, plat, & quelquefois d'une longueur conſidérable ; de ſorte que prenant ſa naiſſance dans les inteſtins, il remonte juſqu'à l'eſtomac, qu'il tourmente horriblement. La préſence de ce ver eſt très-difficile à connoître, & il eſt encore plus difficile de le chaſſer. Au reſte, il s'engendre des vers dans les différentes parties du corps, même dans les vaiſſeaux ſanguins. On cite des exemples de gens qui ont ſué des vers ; il eſt vrai que ces accidens ſont rares, & que ceux qui en ont été frappés ſont morts preſque auſſitôt.

Telles ſont les remarques les plus curieuſes que les Livres, traduits ou écrits en François au ſeizieme ſiecle, m'ont fournis, concernant les maladies dont la connoiſſance forme ce qu'on appelle la *Pathologie ;* il y en a un certain nombre d'autres nommées *chirurgicales*, parce que leurs cures dépendent de l'art & des opérations manuelles du Chirurgien ; je rendrai compte de celles-là, lorſque je parlerai des Ouvrages de Chirurgie écrits en François avant & pendant le cours du ſeizieme ſiecle.

Entre la *Pathologie*, qui nous apprend à connoître & à diſtinguer toutes les

maladies qui affligent le corps humain, & la *Thérapeutique* ou *Médecine curative & pratique*, qui nous apprend l'art de les guérir, on place une autre partie de la Médecine, que l'on appelle l'*Hygiene*, dans laquelle est comprise la *Diététique*. L'Hygiene est l'art de conserver la santé; ainsi elle doit précéder celui de la rétablir; comme la Physiologie, qui fait connoître le corps humain en santé, précede la Pathologie, qui nous le montre dans l'état de maladie. Les Auteurs du seizieme siecle, à l'imitation des Médecins encore plus anciens, tels qu'Hippocrate, Galien, & l'Ecole de Salerne, donnoient à l'Hygiene six objets principaux; savoir, 1°. l'air & ses influences sur le corps humain; 2°. les alimens & les boissons; 3°. la faim & la réplétion, ou, pour mieux dire, la digestion; 4°. le mouvement & le repos; 5°. le sommeil & la veille; 6°. les passions. Dans le seizieme siecle, on avoit déjà ajouté à l'Hygiene un septieme objet, les remedes de précaution; & un huitieme, l'art de rajeunir les vieillards & de prolonger la vie pendant plusieurs siecles. Je vais parcourir en aussi peu de mots qu'il me sera possible, les principales observations qui ont été faites sur tous ces articles, tant

HYGIENE.

par les Anciens, qui avoient déjà été traduits il y a deux cents ans, que par les Médecins François du ſeizieme ſiecle ; mais diſons d'abord un mot de ces Auteurs mêmes.

Hippocrate eſt le premier. On lui attribue des Livres de Diététique, que quelques Auteurs croient cependant n'être que l'Ouvrage de ſon gendre nommé *Polybe*, & que d'autres attribuent à un certain *Hérodicus* : mais qu'ils ſoient d'Hippocrate même ou de ſes diſciples, il eſt ſûr qu'ils ſont conformes aux principes de ce Prince de la Médecine. C'eſt lui qui a diviſé l'Hygiene, comme nous venons de le dire il n'y a qu'un moment ; & quoique ſes Livres n'aient point été traduits en François, du moins au ſeizieme ſiecle, c'eſt d'après les principes d'Hippocrate, que tous les Médecins, dont j'ai les Ouvrages ſous les yeux, ont parlé, & ils le citent à tout moment. *Celſe*, le premier des Médecins Latins qui vivoit ſous Tibere, a écrit dans ſa Langue ſur le même ſujet ; il n'a point été traduit non plus avant 1600, mais il a ſouvent été cité. *Dioſcoride*, Médecin qui écrivit en Grec, mais exerçoit ſa profeſſion à la ſuite des armées Romaines, ſous l'Em-

pire de Néron, eſt abſolument dans le même cas. *Galien*, qui vivoit ſous Marc Aurelle, eſt ſans contredit le plus illuſtre & le meilleur des Commentateurs d'Hippocrate : nous avons une bonne partie de ſes Livres, traduite en François dès le ſeizieme ſiecle, même ce qu'il a écrit ſur les alimens ; il a d'ailleurs été trop ſouvent cité par les Modernes, pour que l'on ait beſoin de recourir à ſon Texte, afin de ſavoir ce qu'il a penſé ſur l'art de conſerver la ſanté.

Parmi les Médecins Arabes, *Rhaſès* & le grand *Avicenne* ont écrit ſur le régime & les alimens. Leurs Ouvrages ne ſont pas traduits ; mais nous ſavons tout ce qu'ils ont penſé ſur cette matiere, parce que nos Médecins, qui les avoient bien étudiés, nous en ont inſtruits.

Ce fut au douzieme ſiecle que parut le fameux Livre de *l'Ecole de Salerne*, écrit en vers latins, mais dont nous avions déjà pluſieurs traductions françoiſes au ſeizieme ſiecle. Ce Livre contient aſſurément ce que l'on a écrit de meilleur ſur l'Hygiene ; & c'eſt de lui que je compte tirer les remarques les plus intéreſſantes de cet article. Ceux qui m'en fourniront enſuite quelques-unes, ſont les Ouvrages

du Cordelier *Roger Bacon*, Anglois, auquel on a attribué tant de découvertes importantes, entre autres, celle de la poudre à canon ; il vivoit au treizieme ſiecle ; ceux d'*Arnaud de Villeneuve*, le plus ſavant homme de la fin du même ſiecle ; de *Cardan*, dont j'ai parlé avec tant d'éloge dans mes précédens Volumes ; de *Platine*, Italien, & de *Bruyerin Champier*, François, qui ont écrit ſur les alimens ; de *Mercurialis*, Médecin de l'Empereur Maximilien II ; de *Charles Etienne*, Auteur de la Maiſon Ruſtique, dont j'ai donné l'extrait ; & enfin de l'illuſtre *Chancelier Bacon*, qui a tant contribué à répandre la lumiere ſur toutes les Sciences, & à les éclairer du flambeau de la méthode ; le Livre des *Erreurs populaires*, par *Laurent Joubert*, me fournira pluſieurs anecdotes piquantes. Tels ſont les Ouvrages dont je vais tâcher de tirer parti, non ſeulement pour donner de bons principes ſur la maniere dont on doit ſe conduire pour ſe bien porter dans tous les temps & dans tous les pays ; mais je m'en ſervirai encore pour apprendre à mes Lecteurs de quelle maniere on vivoit il y a pluſieurs ſiecles, & quels étoient alors les uſages, les coutumes, & la façon de penſer ſur

ces objets importans, ſur-tout en France.

De tout ce qui eſt extérieur à nous-mêmes, ce qui doit le plus influer ſur notre ſanté, c'eſt l'air que nous reſpirons; il faut qu'il ſoit pur, ſerein, & tempéré. S'il étoit trop vif, trop léger, trop ſubtil, nous ne pourrions le ſupporter: d'un autre côté, s'il eſt trop groſſier, chargé de vapeurs aqueuſes & malignes, il nous occaſionne des maladies. Les vents nous apportent avec rapidité des exhalaiſons utiles ou nuiſibles, & ils chaſſent avec la même violence celles qui pourroient nous être favorables ou contraires. Le vent du Nord nous apporte des particules froides; celui du Sud, au contraire, eſt chaud; le vent d'Eſt eſt ordinairement ſec, & celui d'Oueſt humide. Les vents intermédiaires participent de ces différentes qualités. Tels ſont les caracteres généraux des vents; au reſte, il faut conſidérer, pour bien déterminer ces effets, quelle eſt la poſition du pays que l'on habite. Hippocrate, qui vivoit en Grece, n'en jugeoit pas comme on doit le faire en France; &, encore aujourd'hui, ceux qui habitent l'Italie & l'Angleterre ne doivent pas être, à cet égard, d'accord avec nous. La variation des vents eſt en

général très utile à la ſanté, parce qu'elle purifie l'air ; mais lorſqu'il change trop bruſquement, ou qu'il reſte trop long-temps le même, il peut cauſer des maladies. En général, le meilleur air eſt celui qui eſt médiocrement chaud & ſec. Hippocrate remarque qu'en hiver & au printemps on mange plus & on digere mieux qu'en été & en automne. Ce Prince de la Médecine vouloit que l'on changeât d'alimens, comme l'on change de vêtemens, ſuivant les ſaiſons : on peut manger en hiver des alimens plus ſucculens, & prendre en été une nourriture plus légere. Au reſte, pour bien déterminer les précautions convenables contre le mauvais air & le mauvais temps, il faut conſidérer le tempérament, l'âge & l'état des perſonnes : ces mêmes conſidérations doivent avoir lieu pour tous les objets de l'Hygiene & de la Diététique. La France (ſur-tout Paris) eſt ſituée dans le climat le plus doux, & au centre de la zone tempérée ; cependant il s'en faut bien qu'on jouiſſe, aux environs de notre Capitale, d'un printemps perpétuel ; les variations de l'air y ſont trop fréquentes & trop ſubites. Il ſemble que l'on devroit y éprouver ſucceſſivement les

quatre saisons avec une régularité d'après laquelle on pourroit arranger son régime ; mais c'est ce qui n'arrive point. Les époques des saisons n'y sont rien moins que fixes, & on y éprouve quelquefois dans un même jour plusieurs températures tout-à-fait différentes. C'est ce passage subit du froid au chaud, qui rend les maladies si fréquentes dans l'intérieur de la France, vers l'équinoxe du printemps. La transpiration insensible, arrêtée subitement, est la source de tous ces maux. Il s'ensuit qu'il faut prendre garde de ne pas quitter, dès que le printemps se fait sentir, les habits que l'on a portés dans les derniers jours de l'hiver, & de ne pas se presser de prendre, à des époques fixes, les habits légers que l'on porte en été. Les vieux Almanachs François, imprimés vers la fin du quinzieme siecle, & qui sont toujours accompagnés d'observations économiques & salutaires, recommandent de ne point se promener la tête découverte au soleil du mois de Mars, d'autant plus qu'il dissout les humeurs, & occasionne des fontes d'eau, qui peuvent avoir des suites. De même en été, on doit redouter le serein du soir ; c'est une vapeur qui s'éleve de la terre au soleil couchant, &

qui bouche les pores. En général, les maladies ordinaires en été ſont les fievres putrides & les peſtilentielles ; d'où vient que nos anciens Médecins conſeilloient de ſe frotter, dans cette ſaiſon, les mains avec du vinaigre, d'en reſpirer beaucoup, & d'en répandre même dans les appartemens. Ces mêmes Médecins n'approuvoient pas qu'on fît uſage des boiſſons rafraîchiſſantes, pendant l'été, entre les repas; ſur-tout ils recommandent, quand on ſue, de ne pas ſe laiſſer ſaiſir par une boiſſon trop rafraîchie; il eſt certain que ce contraſte donne des pleuréſies. L'uſage de mettre le vin & les liqueurs à la glace, n'étoit pas connu au ſeizieme ſiecle; mais on connoiſſoit d'autres moyens de rafraîchir les boiſſons. L'uſage des éventails étoit commun alors; mais il étoit déjà blâmé ; car il arrête la tranſpiration à la tête & au viſage où elle eſt le plus néceſſaire, & rend la tête peſante. L'automne a une partie des dangers de l'été; ceux de l'hiver ſont aſſez connus; mais il y a un temps dangereux qui eſt particulier aux Provinces du milieu de la France, c'eſt ce que nous appelons les *faux dégels*, lorſqu'après de fortes gelées, il s'éleve un vent du midi chaud

qui rouvre les pores qui avoient été fermés par la gelée, & que le retour du vent du nord les resserre de nouveau tout-à-coup. On ne court guere ces dangers dans les pays vraiment froids, parce que les gelées y sont constantes & durent plusieurs mois. Le feu de bois sec est le plus sain de tous; les Anciens n'en connoissoient pas d'autres : nos Médecins du seizieme siecle avoient éprouvé les inconvéniens de la tourbe, & les dangers du charbon; mais on ne connoissoit point encore en France les poêles, dont à peine commençoit-on alors à faire quelque usage dans le Nord. On a remarqué de tout temps que les habits les plus lourds n'étoient pas les plus chauds. Les Anciens ne faisoient point des fourrures le même usage que nous, quoiqu'ils se vêtissent de peaux de bêtes. S'ils y laissoient le poil, c'est parce qu'ils ignoroient l'art de passer ces peaux, & s'ils portoient des peaux non préparées, ils ne se serroient point le corps avec; il est vrai que les pays des Grecs & des Romains n'étoient pas froids. Nos ancêtres, originaires du Nord ont usé de fourrures pour se défendre des injures de l'air, & depuis le commencement de la Monarchie, les François en ont porté

de plus ou moins précieuses, comme ornemens, parures, & pour distinguer les différentes classes des Citoyens. Mais on a reconnu de tout temps que la fourrure étoit plus utile au corps humain en le défendant de l'air extérieur & le garantissant du froid, qu'en le serrant pour augmenter sa chaleur interne ; aussi l'usage de porter le poil des fourrures en dedans est-il assez moderne, & bien des gens croient qu'il est plus mal entendu que celui de le porter en dehors.

Quand on a été long-temps à cheval par le froid, & qu'on arrive transi dans une maison échauffée, il ne faut pas s'approcher tout d'un coup du feu, mais se réchauffer insensiblement, comme il ne faut pas s'arrêter ni se coucher tout de suite, mais se promener quelque temps pour rappeler le sang aux extrémités & entretenir la circulation. Si par malheur on a quelque membre gelé, il faut bien se garder de l'exposer au feu, mais le frotter avec de la neige, ou avec de la cendre & du sel. C'est une erreur de croire que l'usage des liqueurs fortes réchauffe beaucoup en hiver. On doit leur préférer les boissons délayantes, comme le vin

trempé, ou le bon vin pur, mais en assez petite quantité.

Les petites habitations fort élevées sont trop exposées au grand froid, au grand chaud, & à tous les vents; dans celles qui sont situées tout au fond des vallons & dans les plaines ouvertes & arrosées, on est exposé aux exhalaisons humides, & à l'air marécageux. La situation plus désirable des habitations est à mi-côte; car on peut y être à l'abri de certains vents, recevoir d'ailleurs les influences favorables du soleil, & jouir d'une vue agréable & étendue. Nos peres ne sentoient pas assez le mérite de la vue dans un château; ils bâtissoient volontiers les leurs dans des fonds, parce qu'ils y trouvoient plus facilement des eaux, des terres fertiles, & des pâturages.

Les appartemens les plus sains, sont ceux qui sont élevés & percés de maniere qu'on peut ouvrir les fenêtres d'un côté ou de l'autre à volonté; mais il ne faut pas les laisser ouvertes de tous les côtés à la fois, l'air traversant fait vent, & est toujours trop vif.

Il y a long-temps que l'on a remarqué que le feu sert à purifier l'air; mais il s'en faut bien qu'au seizieme siecle on eût

eût poussé les recherches aussi loin à cet égard que nous l'avons fait depuis. Les Anciens faisoient un grand cas de la fumée des parfums chauds qui leur venoient de l'Arabie; cependant les gommes & les résines brûlées jettent toujours des fumées qui épaississent l'atmosphere qui nous environne, &, entrant dans nos poumons, les surchargent & les empâtent, pour ainsi dire. Le meilleur, le plus léger & le plus sain de tous les parfums chauds, est le vinaigre brûlé sur une pelle rouge. Les pots-pourris, composés de parfums froids, ne sont pas sains; à la longue, ils font mal aux nerfs, & on en a découvert la cause de nos jours.

Il seroit à souhaiter que l'on pût placer hors des villes, les tueries, les boucheries, les tanneries, même les grands hôpitaux & les cimetieres; enfin, tous les métiers & tous les lieux qui peuvent procurer de fâcheuses exhalaisons.

La meilleure preuve qu'un pays est sain & que l'air y est pur, c'est lorsque la plupart des habitans y vivent long-temps. On reconnoît quand une maison est mal-saine, lorsque l'humidité gâte les plafonds & les boiseries, que le pain s'y

moiſit, que le fer & l'acier s'y rouillent, & que les meubles s'y pourriſſent.

L'air des grandes villes étant toujours chargé d'exhalaiſons qui ſortent des corps animaux, eſt bien moins favorable à l'éducation phyſique des enfans, que l'air de la campagne.

Laurent Joubert, Auteur des *Erreurs Populaires*, & ſes Continuateurs, Médecins comme lui, ont agité pluſieurs queſtions concernant l'Hygiene, entre leſquelles je choiſirai les plus curieuſes. En examinant s'il eſt bon d'uſer de fourrures pendant l'hiver, il nous apprend que le cruel Empereur Néron fut le premier qui porta à Rome des robes fourrées. Il ajoute qu'il eſt dangereux d'en porter en temps de peſte, parce que le mauvais air s'y introduit aiſément.

Joubert parle de l'uſage de faire baſſiner ſon lit; il paroît que cet uſage commençoit déjà de ſon temps. Il l'approuve en ce qu'il réchauffe les pieds, qu'il eſt important de tenir chauds la nuit; d'ailleurs il nous apprend qu'alors les bonnes gens croyoient que de baſſiner ſon lit donnoit la gale. Il penſe que c'eſt bien fait de s'hiverner, c'eſt à-dire de ſoutenir

les premiers froids avec une ſorte de modération, pour préparer le corps à tous ceux qu'il doit éprouver pendant l'hiver. Il eſt impoſſible de fixer en général quelle eſt la quantité de vêtemens que les hommes doivent porter; c'eſt aux Médecins à examiner le tempérament de ceux qui les conſultent, & ils doivent doſer les vêtemens comme les autres remedes. Joubert penſe que la lune (d'ailleurs bien moins utile que le ſoleil) peut cependant cauſer de grands maux, puiſqu'elle occaſionne des rhumes & des fluxions : on prétendoit, de ſon temps, qu'elle étoit plus dangereuſe quand elle étoit nouvelle que quand elle étoit pleine; que le ſerein ou les exhalaiſons du ſoir étoient dangereux, ſur-tout ſur les bords des grandes rivieres, & dans les endroits marécageux; ainſi que le ſerein étoit mauvais à Paris, à Rouen, à Orléans, & à Lyon, lorſqu'on ſe promenoit ſur les bords de la Seine, de la Loire, & du Rhône; mais qu'aucun ſerein n'étoit plus dangereux que celui de Hongrie le long du Danube; qu'il cauſoit des migraines cruelles & même des fievres; qu'en général, le ſerein faiſoit vieillir & griſonner : les cheveux de l'homme, diſoit on, comme tout le reſte de la Nature, ne blanchiſſent que par le froid; ainſi

les cheveux grisonnent dans la vieilleſſe, parce que le corps de l'homme ſe refroidit.

On diſoit, du temps de Joubert, que les meilleurs mois de l'année, pour rire & pour boire, étoient ceux où il n'y a point d'*R*, c'eſt-à-dire, Mai, Juin, Juillet & Août. Il examine cette opinion & l'approuve, parce que les mois les plus chauds ſont ceux pendant leſquels la Nature eſt dans toute ſa force. Il penſe cependant qu'il y a du danger à ſe livrer au plaiſir pendant la canicule. Un autre Proverbe de ſon temps, diſoit : *Tiens-toi le bas, le haut, le milieu chaud ; de tout le reſte ne te chault* ; c'eſt-à dire qu'il faut tenir la tête & les pieds chauds, & ſe garantir la poitrine, ſans s'embarraſſer du reſte. Joubert eſt fort de cet avis ; mais il obſerve que l'uſage en France n'eſt point de ſe couvrir la tête dans les maiſons, ni même dans les rues ; que cependant il faut prendre cette précaution, du moins à la campagne, contre le ſoleil, la pluie, & la fraîcheur de la nuit. Quant au milieu, c'eſt-à-dire à la poitrine & à l'eſtomac, le bon moyen de les tenir chauds ne conſiſte pas ſeulement à les couvrir à l'extérieur, mais à y faire entrer les alimens les plus propres à leur procurer la douce chaleur dont ils ont beſoin.

Les usages ayant bien changé depuis deux cents ans, il y a quelques opinions vulgaires que Joubert examineroit aujourd'hui, & dont il n'a pas parlé ; mais, *d'autres temps, d'autres soins*. Suivons les objets de l'Hygiene. Avant que de s'occuper des alimens, il faut examiner l'*eau*, qui non seulement sert par elle-même à désaltérer & entretenir la circulation des humeurs dans le corps humain, mais même à nous nourrir, puisqu'on peut vivre un temps assez considérable en ne buvant que de l'eau, & beaucoup plus long-temps même en ne prenant que des alimens liquides dont l'eau est le véhicule. L'eau est également nécessaire à la subsistance de tous les animaux, à la préparation de tous les alimens, à l'agriculture, au jardinage, à un grand nombre d'Arts, enfin à tous les besoins & à tous les agrémens de notre vie. Hippocrate dit que la bonne eau doit s'échauffer promptement & se refroidir de même ; Celse, que rien n'est si salutaire que de se laver le matin la tête avec de l'eau pure & fraîche. La bonne eau doit être légere, transparente, sans couleur, sans odeur, sans saveur. C'est d'après les Anciens que nos Médecins modernes reconnoissent que l'eau est le premier de

tous les dissolvans, puisqu'elle fond les sels qui, sans elle, ne pourroient se répandre & circuler dans tous les fluides du corps, & que si elle n'est pas la panacée ou le remede universel, du moins n'y a-t-il pas de remede sans elle. L'eau est rarement de cette pureté, si l'on ne prend aucune précaution pour la purifier ; cependant il s'en trouve de telle dans des ruisseaux ou des rivieres qui coulent sur un fond de sable très-net, toutes les autres eaux sont imprégnées de substances qui les rendent plus ou moins dangereuses. Les eaux de pluie sont chargées des exhalaisons qui se sont élevées de la terre pour composer les nuages. Si l'on ramasse les eaux de pluie dans les citernes, il faut du moins tenir celles-ci bien propres, & avoir soin de placer au fond une couche de sable, dans laquelle l'eau de pluie puisse déposer son sédiment. L'eau de neige & de glace fondue est souvent pernicieuse ; elle occasionne des rhumes, des fluxions, & ces vilains goîtres, dont les habitans de certains pays de montagnes sont incommodés. L'eau des puits contracte la mauvaise qualité des terres à travers desquelles elle passe : tout le monde sait quel est le danger & le dégoût des eaux

ſaumâtres & croupiſſantes; heureuſement que toutes ces mauvaiſes qualités ne ſont déſagréables & dangereuſes que quand elles ſont portées au dernier degré, & que le corps n'y eſt pas accoutumé; d'ailleurs on y remédie, & les moyens d'y parvenir ſont connus depuis longtemps. Lorſque l'eau eſt trouble, on la clarifie en la faiſant paſſer à travers un ſable pur & net, que l'on met au fond des fontaines domeſtiques qui la renferment. Lorſqu'elle eſt corrompue, on la purifie en y jetant des meches ſoufrées & allumées, ou en la faiſant bouillir avec des ſubſtances aromatiques végétales, comme l'abſynthe & les baies de genievre. Lorſque l'eau ſe trouve chargée de parties de chaux, ce qui arrive lorſqu'elle a traverſé des terres calcaires, ce que l'on reconnoît, parce qu'au lieu de cuire les légumes elle les durcit, on la corrige en la faiſant bouillir & la laiſſant refroidir : l'uſage de purifier l'eau avec des boules de mercure n'étoit pas connu des Anciens, ni même au ſeizieme ſiecle.

Le Chapitre des fontaines domeſtiques n'eſt pas moins intéreſſant : on eſt convenu de tout temps que celles de terre étoient les meilleures, celles de bois étant

ſujettes à ſe pourrir, & celles de métal pouvant faire contracter à l'eau de mauvaiſes qualités. Les fontaines de plomb & de cuivre étamé ſont les plus mal-ſaines; elles n'étoient pas connues des Anciens, & étoient bien moins communes il y a deux cents ans qu'elles ne l'ont été depuis; heureuſement elles ſont à préſent preſque entiérement abandonnées.

L'eau excite & entretient l'appétit, tandis que les autres boiſſons l'éteignent ou l'engourdiſſent. Hippocrate étoit grand partiſan des bains d'eau froide; il convenoit cependant qu'il ne falloit pas les prendre après les repas, parce qu'alors ils troubloient la digeſtion : il étoit au contraire fort oppoſé aux bains d'eau ſalée; cependant les habitans des bords de la mer s'en trouvent bien, & les prennent fréquemment. Ce n'eſt que comme remede qu'Hippocrate conſeilloit les bains d'eau chaude; en effet, ils ſont utiles pour un grand nombre d'incommodités; les Romains s'accoutumerent à les prendre habituellement, & preſque journellement. Les grands Médecins penſent cependant encore que rarement cette habitude eſt bonne à contracter.

Joubert s'eſt amuſé à examiner pour-

quoi l'on disoit que les altérés crachoient du coton, c'est qu'ils rendent une pituite épaisse, seche, blanche, & glutineuse : du reste, il convient avec tous les Médecins, que la soif est plus difficile à supporter que la faim. L'Ecole de Salerne dit que, sur-tout lorsqu'on ne boit que de l'eau, il ne faut pas en trop boire au milieu du repas, parce que l'eau pure refroidit l'estomac. D'ailleurs cette fameuse Ecole conseille le bon *vin*, & elle enseigne le moyen de le distinguer du mauvais : elle dit, en trois vers Latins, qu'on reconnoît le bon vin à l'œil, à l'odeur, & à la couleur, & qu'il doit avoir cinq bonnes qualités, être vieux, chaud, frais, brillant, & pétillant. Les Médecins de Salerne ajoutent, d'après Hippocrate, que les vins blancs se digerent aisément & engraissent, parce qu'ils font un chyle plus sain & meilleur, & que les vins rouges, au contraire, passent difficilement, resserrent, grossissent la voix, & enrouent ; mais il faut comprendre que les Médecins Grecs & Italiens parlent du vin qui étoit connu dans leurs pays, où tous les vins rouges sont épais, ce que nous appelons de gros vins, & au contraire, les vins blancs plus légers, mais souvent doux & liquoreux.

Nos vins de France ont des qualités ſupérieures. Le vin de Bourgogne, dont la plus grande partie eſt rouge, a toutes les qualités que l'Ecole de Salerne exige des bons vins, il eſt très-ſain & très fortifiant, & il eſt très vrai que ceux qui n'y ſont pas accoutumés peuvent s'en ſervir comme de remede; mais il ne faut pas en abuſer, car il échauffe, & même à la longue, il affoiblit la tête. Les vins blancs ſecs, & qui ne fermentent plus, ſont diurétiques; ceux encore un peu bourrus ſont laxatifs. Hippocrate convient que le vin appaiſe la faim auſſi bien que la ſoif; il approuvoit qu'on en fît de temps en temps quelque léger excès; mais il n'eſt jamais allé juſqu'à conſeiller de s'enivrer, comme certains ivrognes ont voulu le faire croire: car c'eſt toujours comme confortatif que les Médecins ont conſeillé le vin. C'eſt à ce titre que les plus grands Philoſophes, Platon & Socrate, ont fait ſon éloge, & que Caton a dit que pendant ſix cents ans les Romains n'avoient preſque uſé d'autres remedes, quand ils étoient malades, que du vin & de la ſoupe aux choux. Mais les Auteurs graves & raiſonnables ſe ſont toujours élevés contre l'excès de cette boiſſon; les bons Médecins

ont conſeillé de ne boire le vin que coupé & mêlé avec de l'eau. Hippocrate fait une longue liſte des maladies que l'excès du vin peut entraîner, ſur-tout quand c'eſt le ſoir que l'on en boit.

Nous nous eſtimerions bien heureux aujourd'hui, ſi nous n'avions à craindre que l'excès du bon vin & du vin naturel, ou ſi ceux qui le vendent en France, voulant épargner le jus du raiſin, ſe contentoient de le couper avec de l'eau, ſoit en le faiſant, ſoit en le débitant; mais le vin frelaté & chargé de mauvaiſes drogues, eſt certainement aujourd'hui en France, & ſur-tout à Paris, la ſource d'une infinité de maladies. L'énormité des droits d'aides & impoſitions miſes ſur le vin, eſt cauſe que le frelatage eſt bien plus commun aujourd'hui qu'il n'étoit au ſeizieme ſiecle; & c'eſt malheureuſement aux dépens de la ſanté du peuple, & quelquefois même des gens d'un rang plus relevé.

La *biere* n'étoit peut-être pas connue du temps d'Hippocrate, ni de celui des Romains, du moins peut-on en douter; mais les Médecins de Salerne en parlent comme d'une boiſſon déjà très-uſitée de leur temps. Ils recommandent qu'elle ſoit claire, bien cuvée, faite avec de bon

grain, ni trop vieille, ni trop récente. Ils comptent, qu'avec ces attentions elle peut faire une excellente boiſſon, qui doit nourrir & engraiſſer, autrement elle peſe ſur l'eſtomac, & cauſe des incommodités. Si l'orge ou le houblon ſont gâtés, ſi on les a mêlés avec de mauvais grain, ou ſi on l'a faite avec de mauvaiſe eau, elle rend malade. En général pourtant la biere épaiſſit le ſang; mais la petite biere, bien faite, eſt peut-être la meilleure & la plus ſaine de toutes les boiſſons.

Le *cidre* étoit déjà connu à Salerne dès le treizieme ſiecle. Les Princes Normands, qui avoient conquis le Royaume de Naples, y avoient porté l'uſage de faire fermenter le jus des pommes & des poires. Les Docteurs Salernitains diſent que le cidre nourrit, engraiſſe, & eſt très-ſain; celui de pommes eſt plus fort, plus généreux, & plus agréable; le poiré eſt plus léger, plus piquant, & un peu âpre. Cette liqueur eſt en général pectorale & rafraîchiſſante; on la conſeille aux ſcorbutiques & aux mélancoliques. Il faut bien prendre garde de boire le cidre trop nouveau, car alors il cauſe la dyſſenterie. Il enivre moins aiſément que le vin, mais l'ivreſſe en eſt forte & dangereuſe pour la ſanté.

L'uſage du *thé*, celui du *café*, & celui du *chocolat*, n'étoit connu ni des Anciens, ni même des Médecins du ſeizieme ſiecle. Ils étoient diſpenſés de mettre ceux dont ils vouloient conſerver la ſanté en garde contre l'uſage immodéré de ces boiſſons. Le chocolat eſt la plus ſaine des trois. Le thé peut ſeulement être utile aux tempéramens pituiteux, & le café aux mélancoliques.

Au ſeizieme ſiecle on faiſoit encore un grand uſage des vins aromatiques, que l'on connoiſſoit plus communément ſous le nom général d'*hippocras*. Ils tenoient lieu de nos ratafias & de nos liqueurs ſpiritueuſes, qui n'étoient point connus alors, parce que l'eau-de-vie étoit très-rare & n'étoit adminiſtrée que comme remede. Mais on faiſoit de ces vins hippocratiques de différentes eſpeces, & on leur avoit donné le nom qu'ils portoient, parce qu'on les regardoit comme très-ſains, reſtaurans, confortatifs, aidans à la digeſtion, & rempliſſant toutes les indications d'après leſquelles Hippocrate fait connoître le bon vin. L'hippocras ordinaire ſe diſtinguoit en blanc & rouge, ſelon la couleur du vin qui en faiſoit la baſe, & qu'on mixionnoit avec du ſucre,

de la cannelle, du gingembre, & quelquefois du clou de girofle, & de la muſcade. On battoit ces drogues enſemble; on éclairciſſoit la liqueur avec des amandes douces, qui précipitoient le ſédiment au fond, enſuite on la faiſoit paſſer par un linge fin Quand l'hippocras ſe faiſoit avec du miel au lieu de ſucre, il s'appeloit *clairette*, & celui là ſe faiſoit avec du vin blanc. Pour lui donner le goût de muſcat, on y mettoit de la fleur de ſureau, & de l'anis pour y donner le goût de Malvoiſie.

On faiſoit auſſi des vins de fruits fermentés, qui ne ſont plus de mode aujourd'hui, & qui cependant avoient leur agrément, & même leur utilité. Le *vin de grenades* étoit à la mode, & paſſoit pour bon à l'eſtomac. Ce fruit n'étant pas commun dans nos Provinces Septentrionales, à ſon défaut on faiſoit du vin de coings, qui ſervoit également de remede dans certaines occaſions, & de liqueur agréable dans toutes.

La *tiſane* étoit fort recommandée par Galien, comme étant ſaine & rafraîchiſſante : on en buvoit encore au ſeizieme ſiecle uniquement par plaiſir, elle différoit de celle que nous connoiſſons

aujourd'hui, en ce que le fond étoit de l'eau d'orge, bouillie avec quelques pruneaux, avec de la régliſſe, mais point de chiendent.

L'*hydromel* étoit connu des Anciens, & a toujours été d'uſage chez les peuples, ſoit barbares, ſoit policés, qui ont connu le miel & n'ont point eu chez eux de vignes ni de raiſins; cette liqueur ſe fait par-tout en faiſant fermenter du miel, en plus ou moins grande quantité, avec de l'eau chaude. Les Scythes & les Sarmates s'enivroient avec cette liqueur, & les Polonois, les Ruſſes & les Moſcovites en faiſoient autant au ſeizieme ſiecle. On prétend que l'on a trouvé cette liqueur forte uſitée au Mexique lors de ſa conquête par les Eſpagnols, qui eſt du commencement du ſeizieme ſiecle: dans ce temps on faiſoit auſſi uſage en Europe, comme d'une liqueur agréable, de l'*oxymel*, qui eſt du miel battu avec du vinaigre.

On faiſoit de l'hippocras ſans vin; celui qui n'avoit pour baſe que l'eau bouillie avec des épices, s'appeloit *du bouchet.* Quand on y mêloit du miel, on l'appeloit *Malvoiſie d'épices*, effectivement il avoit aſſez le goût de ce vin

liquoreux. On ne faisoit en France d'autres vins factices ou liqueurs de grains & de fruits fermentés, que ceux dont je viens de parler; mais on connoissoit aux Indes le vin de *riz*; en Afrique celui de *palmier*; en Tartarie une boisson enivrante faite avec du lait aigri & fermenté, & en Amérique plusieurs pareilles liqueurs tirées des productions du pays : peut-être seroient-elles mal-saines pour nous; mais le corps des habitans de ces pays y étoit habitué : de même les nôtres se sont accoutumés à nombre de boissons, soit échauffantes, soit rafraîchissantes, qu'on ne connoissoit pas il y a deux cents ans; les sirops, les essences, les glaces, l'orgeat même, & la limonnade ne sont point cités par les Médecins de ce temps-là, & ces Docteurs ont été dispensés d'en dire leur avis, qui ne peut pas être favorable à ces nouvelles inventions, sur-tout si l'on doit prendre au pied de la lettre cet axiome : *A mesure que le goût en tout genre gagne, que l'on raffine & que l'on perfectionne les Arts, & particuliérement ceux de la cuisine & de l'office, la bourse & la santé courent de nouveaux risques; nouvelles occasions de dépenses; nouvelles sources d'incommodités.* Passons aux alimens solides, &

voyons

voyons ce que les Anciens & les Médecins de nos ancêtres pensoient de la maniere la plus salutaire dont on devoit se nourrir pour se bien porter.

Les alimens sont utiles ou nuisibles, relativement à la qualité des sucs qu'ils fournissent, & ces sucs sont plus ou moins profitables, suivant les différens tempéramens, les différens âges des hommes, & les différens climats sous lesquels ils vivent. On peut diviser les alimens en sept classes; savoir:

1°. Les alimens acides, qui sont pour la plupart des fruits, des légumes, des grains ou autres substances crues, cuites, ou fermentées. Les sucs de cette espece moderent la trop grande chaleur, mais ils épaississent le sang & les humeurs; d'ailleurs ils peuvent affoiblir l'action du cœur, par conséquent la chaleur vitale, dessécher le corps, & occasionner des diarrhées & des flux fâcheux.

2°. Les alimens qui tendent à l'effervescence, corrigent le mauvais effet des acides; mais, d'un autre côté, ils peuvent causer la putréfaction, introduire beaucoup de parties échauffantes dans les humeurs, & leur excès peut produire des fievres putrides.

3°. Les alimens aromatiques, ou par

eux-mêmes, ou parce qu'en les accommodant on les charge d'épices, font bons en ce qu'ils augmentent la tranſpiration inſenſible, & préviennent la langueur des fonctions naturelles & animales; mais, d'un autre côté, ils irritent les ſolides, & leur excès conſume l'humidité des fibres, épuiſe les humeurs, exténue, & conduit à la phtiſie.

4°. Les alimens viſqueux, ſoit qu'ils appartiennent au regne végétal ou au regne animal, entretiennent la flexibilité des fibres, & détruiſent l'acrimonie des humeurs; mais d'ailleurs ils peuvent former des obſtructions dans les vaiſſeaux capillaires, épaiſſir les humeurs, & rendre plus difficile leur circulation dans le corps humain.

5°. Les alimens aqueux détrempent & délayent les humeurs, & facilitent les ſecrétions; mais d'ailleurs ils relâchent trop les fibres, & affoibliſſent le genre nerveux.

6°. Les alimens gras & huileux facilitent le jeu des fibres, & entretiennent l'harmonie entre les ſolides & les liquides; mais d'ailleurs leur excès trouble la digeſtion, fait perdre l'appétit, cauſe des maux d'eſtomac & des vomiſſemens.

7°. Les alimens ſalins, tels que les viandes & le poiſſon ſalés, atténuent les viſcoſités, en dégagent les fibres, & rendent le ſang plus fluide; mais d'ailleurs leur excès produit de l'acrimonie dans les humeurs, ronge les ſolides, & produit le ſcorbut.

Que faut-il conclure de toutes ces bonnes & mauvaiſes qualités des alimens? Deux choſes; l'une, qu'il eſt bon & ſalutaire de les mêler enſemble, parce que l'un tempere les mauvaiſes qualités de l'autre, & qu'ils s'aident mutuellement à produire les bons effets dont ils ſont capables. Hippocrate penſoit cependant qu'il falloit ne manger que d'une ſeule eſpece d'alimens à ſon repas; on y eſt bien forcé quelquefois; mais en général il vaut mieux mêler les différentes eſpeces d'alimens enſemble, ſur-tout quand on eſt dans la force de l'âge & qu'on ſe porte bien. Il eſt de la ſageſſe du Médecin ou de l'homme même qui connoît ſon tempérament, de s'attacher plus ou moins, ſuivant les circonſtances où il ſe trouve, aux différens alimens qui peuvent prévenir ou ſoulager les infirmités auxquelles il eſt ſujet. C'eſt-là le véritable art de la Diététique, & il faut en connoître & en ſuivre

les regles, tant dans le traitement des maladies, que lorſque l'on n'a heureuſement d'autre ſoin que celui de les prévenir.

Il eſt dangereux de prendre plus d'alimens que le corps n'en peut digérer, même étant aidé de l'exercice; mais il eſt encore plus pernicieux de manger moins que la nature & la conſtitution du corps ne l'exigent. Hippocrate prononce préciſément qu'il y a plus de danger à pouſſer trop loin l'abſtinence que la gourmandiſe. Ainſi il y a non ſeulement du ridicule, mais même des inconvéniens à apporter une exactitude ſcrupuleuſe aux heures de ſes repas, & trop de préciſion dans la quantité d'alimens dont on veut ſe nourrir. Nous avons pourtant un bel exemple de l'avantage de cette préciſion; il eſt du ſeizieme ſiecle. Louis Cornaro, noble Vénitien, étoit tombé, à l'âge de quarante ans, dans un dépériſſement total; il prit alors le parti de ſe conduire avec une ſobriété extrême, & rétablit ſi bien ſon eſtomac, qu'il vécut plus que centenaire. A cent ans il étoit encore gai, & compoſoit des Comédies qu'il faiſoit jouer devant lui à ſa maiſon de campagne près de Padoue. Il a mis les regles & les raiſons

de ſon régime par écrit, & en a formé un petit Livre en Italien, qui n'a été traduit & imprimé en François qu'au dix-ſeptieme ſiecle. Le Jéſuite Leſſius, Flamand, l'a mis en Latin, & l'a enrichi d'un Commentaire dans lequel il enchérit ſur les principes de l'Auteur. Enfin, un grand & illuſtre Médecin du dix ſeptieme ſiecle, *Sanctorius*, eſt parti de l'exemple de Cornaro, pour calculer combien il eſt néceſſaire à l'homme de prendre de nourriture pour être ſuffiſamment ſuſtenté : pour cet effet, il calcule combien il s'en perd par la tranſpiration plus ou moins forte, ſuivant le tempérament & l'exercice, & d'après cela il donne des regles pour remplacer exactement cette perte. Cornaro ne prenoit par jour que douze onces peſant de nourriture ſolide de différentes eſpeces, pain, viande, poiſſon, & quelques jaunes d'œufs, & quatorze onces de liquides; il eſt vrai qu'il évitoit tout exercice fatigant. Pendant qu'il fut à ce régime, il eſſuya des chagrins & eut des accidens fâcheux : il les ſupporta ou s'en guérit avec facilité; mais dès qu'il voulut changer ſa maniere de vivre, il tomba ſérieuſement malade. Encore une fois, cet exemple n'eſt pas bon à ſuivre à la lettre; il vaut bien

mieux manger lorſqu'on en a beſoin, & manger ſuivant ſon appétit; mais il faut bien prendre garde de ſe tromper aux faux beſoins & au faux appétit; un peu d'attention les fait diſtinguer. Nos plus grands Médecins donnent pour regle, à ceux qui veulent s'aſſurer s'ils n'ont point trop bû & trop mangé, d'examiner ſi en ſortant de table ils ne reſſentent, ni foibleſſes, ni peſanteur, ni douleur dans l'eſtomac. Cette regle eſt ſûre pour la ſurcharge d'alimens, mais elle ne l'eſt pas pour le mauvais effet des alimens qui ont des qualités nuiſibles; elles ne ſe font ſouvent ſentir qu'aſſez long-temps après le repas : une regle plus généralement applicable, c'eſt de juger de la façon dont on a digéré, par celle dont on dort. Si on s'éveille le matin la tête libre & nette, le corps allégé & rafraîchi, on peut être aſſuré du ſuccès complet de ſa digeſtion.

Qui mange plus qu'il ne doit, loin de ſe nourrir, s'affoiblit, & loin d'engraiſſer maigrit. Hippocrate dit que plus on nourrit un corps mal-ſain, plus on en augmente les humeurs; que la digeſtion ſe fait difficilement en été & en automne, aiſément en hiver, & un peu moins bien au printemps. Celſe prononce qu'on ne peut

ſe livrer ſans danger à aucun travail, lorſque l'eſtomac eſt trop plein.

Les alimens liquides, du moins ceux que l'on mange à la cuiller, doivent être préférés aux ſolides, dans le cas où les forces du corps ont beſoin d'être réparées; ils conviennent mieux à l'état de foibleſſe, & ſe mêlent plus aiſément avec la maſſe du ſang, que ceux plus difficiles à mâcher; c'eſt ce qui fait qu'on ordonne le bouillon ou la ſoupe ſeulement aux malades & aux convaleſcens, & qu'on fait prendre tous les reſtaurans & les confortatifs dans des liquides. Les enfans doivent manger ſouvent & moins à chaque repas que les grandes perſonnes, leur eſtomac & tout leur corps ayant moins de capacité. Dans la force de l'âge on peut faire hardiment pluſieurs repas par jour, & il y a moins de danger à les faire forts; mais quand on eſt vieux il faut manger moins & plus rarement; c'eſt cependant une mauvaiſe maxime de ne faire abſolument qu'un ſeul repas par jour. Il faut toujours prendre quelque choſe pluſieurs fois dans la journée, ſinon pour faire fortement travailler l'eſtomac, au moins pour tenir en haleine les organes de la digeſtion. En général il vaut mieux dîner davantage & ſouper

moins : mais ſur cela on ne peut preſcrire une regle qui convienne à toutes les perſonnes & à tous les pays. Le ſouper léger donne la poſſibilité de déjeûner le lendemain ; mais ce demi-repas doit être encore plus modéré : au reſte, quand on a pris l'habitude de placer ſes repas à de certaines heures, il eſt dangereux de s'en écarter, ſur-tout dans un âge avancé.

On trouve dans la ſuite des Erreurs populaires de Laurent Joubert, une grande quantité de queſtions relatives aux repas : par exemple, on demande s'il eſt vrai que l'appétit vient en mangeant. Le Médecin convient qu'on le fait effectivement venir quelquefois en mangeant des ragoûts piquans ou des mets excellens, mais que cette maniere d'exciter ſon appétit eſt très-dangereuſe. Il examine l'opinion vulgaire, qui dit que manger debout fait grandir ; il ne croit pas que cet axiome populaire ſoit bien fondé, encore moins que la faim faſſe alonger les dents, comme diſent les bonnes femmes : mais il croit bien que l'on s'enrhume en jeûnant, parce que l'eſtomac vide attire, ſelon lui, les humeurs viſqueuſes, & les fait tomber de la tête dans la poitrine. A propos de l'heure des repas, il cite un

proverbe uſité de ſon temps, qui nous apprend quelle étoit l'heure à laquelle on dînoit & on ſoupoit il y a deux cents ans; le voici : *Lever à cinq, dîner à neuf, ſouper à cinq, coucher à neuf, fait vivre l'homme dix fois neuf.*

A cauſe que l'on appelle le repas du ſoir ſouper, doit-on manger de la ſoupe à ce repas-là ? Laurent Joubert & ſon Continuateur ne le penſent point du tout. On demande qui engraiſſe & nourrit le plus du rôti ou du bouilli ? Si l'on conſidere la viande ſeule, c'eſt le rôti, parce qu'il conſerve des parties ſubſtantielles que la viande bouillie laiſſe dans le bouillon. Si l'on ne mange pas le bouilli ſec, mais qu'on y laiſſe au moins une partie de ſon bouillon, alors il ſuſtente davantage & nourrit mieux.

Le gras nourrit-il plus que le maigre? Eſt-il meilleur & plus ſain? La réponſe eſt que cela dépend des tempéramens & des habitudes. On voit que ceux qui font maigre toute leur vie ſe portent auſſi bien que ceux qui font gras; mais l'alternative du régime maigre & du régime gras n'eſt pas ſaine, ſur-tout pour les eſtomacs délicats qui ſont obligés à prendre une plus grande doſe de nourriture en maigre

qu'en gras, pour faire entrer la même quantité de ſubſtance dans leur corps. Au reſte, ce qu'il y a de plus mauvais dans le régime maigre, ce ſont les aſſaiſonnemens, car d'ailleurs les végétaux, les poiſſons, & le laitage ſont des alimens aſſez ſains & aſſez légers. Mais ce n'eſt qu'avec modération qu'on doit manger beaucoup de beurre, de ſel, d'épices, & même d'œufs.

En traitant des différentes parties ou regnes dans leſquels on diviſe l'Hiſtoire Naturelle, j'ai expliqué qu'elles étoient la nature & la qualité de la plupart des végétaux & de la chair des animaux. J'ai dit que le froment étoit le meilleur de tous les grains pour faire du pain, mais il faut que ce pain ſoit bien fait. L'École de Salerne n'a pas dédaigné de nous apprendre quelles qualités devoit avoir le bon pain; elle eſt d'avis qu'on y mette un peu de ſel; elle recommande que la mie ſoit légere & ait des yeux, & ne veut pas que l'on mange trop de croûte parce qu'elle échauffe; il faut, dit-elle, ôter le ſon, parce que le pain où on le laiſſe eſt trop laxatif; le pain chaud & trop frais peſe ſur l'eſtomac: ſur toutes choſes, il faut éviter le pain fait de grains ou de

farine gâtés. L'excès de pain eſt le plus dangereux de tous, & ſon indigeſtion eſt la plus mauvaiſe. Dans le ſeizieme ſiecle on faiſoit beaucoup de vrai pain d'épices, dont la baſe étoit toujours du ſeigle & du miel ; on y joignoit d'ailleurs différens aromates, & on lui donnoit différens goûts ; c'étoit le *bonbon* à la mode alors. La bouillie, qui ſe fait avec de la fleur de farine & du lait, étoit également connue & commune dans ce temps-là ; on en donnoit aux petits enfans : mais les Médecins blâmoient déjà cet uſage ; ils défendoient ſur-tout qu'on en donnât aux malades, de peur que le lait ne s'aigrît dans leur eſtomac, & ils préféroient la panade ou le pain gratté dans l'eau, qui eſt beaucoup plus ſaine, ſubſtantielle, & adouciſſante. Les Médecins n'ont jamais été partiſans de la pâtiſſerie, & c'eſt en la blâmant que nos Docteurs du ſeizieme ſiecle nous ont appris quelles étoient les pâtiſſeries uſitées alors en France ; en voici une petite liſte faite d'après eux. Les gâteaux feuilletés, les biſcuits, les tartes, les poupelins, les échaudés, les gauffres, & le petit métier, les oublies, les petits choux de Paris, les beugnets, les crêpes, tous ces noms ſont encore connus : ceux

que nous ne connoiſſons plus ſont les caſſe-muſeaux, les brides à veau, les gobets, les craquelins, &c. Il paroît que l'on ne ſervoit jamais ces pâtiſſeries ſans les couvrir d'eau roſe; qu'on y faiſoit entrer ſouvent de vraies épices, entre autres, du poivre; que la plus ancienne de toutes ces pâtiſſeries eſt la tarte, puiſque le Tréſor de ſanté, ancien Livre du ſeizieme ſiecle, dit que le Médecin Galien en défendoit préciſément l'uſage à ſes malades. J'ai parlé ailleurs des qualités des différens grains autres que le froment, mais dont on peut cependant faire du pain en cas de beſoin. Le riz eſt le meilleur, & il y a plus de deux cents ans que l'on penſe qu'il faudroit encourager dans le Royaume le commerce de cette denrée, qui peut ſervir beaucoup dans le cas de diſette de bled; mais il ne faut pas en établir la culture en France, parce que les rizieres corrompent l'air. Les Médecins de nos ancêtres ont diſcuté auſſi quelles étoient les bonnes & les mauvaiſes qualités des légumes. L'Ecole de Salerne décide que les pois ſon venteux, les féves lourdes, & qu'elles ſont contraires ſur-tout aux goutteux; qu'en général le ſuc des racines légumineuſes eſt bon, mais la racine même com-

munément mauvaiſe; que le jus de choux eſt laxatif & même légérement purgatif; le choux rouge, un remede & un préſervatif contre les maux de poitrine, l'aſthme, & la pulmonie. C'eſt ſur les qualités de l'oignon qu'il eſt vrai de dire qu'Hippocrate dit oui & que Galien dit non; Hippocrate en fait l'éloge, & Galien le déprime. En général, on convient qu'il échauffe, & que la laitue rafraîchit; cette derniere eſt très-bonne & très-ſaine en ſalade. En général, les ſalades, qui ne ſont que des plantes légumineuſes que l'on mange crues avec de l'huile & du vinaigre, ſont très-ſaines, pourvu que les herbes, qui en ſont la matiere, ſoient bien choiſies, & que l'aſſaiſonnement en ſoit ſimple; cependant leur crudité doit les interdire aux eſtomacs froids & délicats. Après la ſalade de laitues, les meilleures ſont celles de chicorées, de pourpier, & de mâche; le céleri eſt trop chaud. L'Ecole de Salerne & les autres Médecins font un grand éloge des épinards qu'on mange toujours cuits; ils ſont légers, rafraîchiſſans, mais nourriſſent peu; on les permet aux convaleſcens.

La chair des animaux eſt en général convenable à l'homme naturellement carnivore; mais il faut qu'elle ſoit ſaine &

bien conditionnée, ſans quoi elle fait beaucoup de mal. Il faut bien prendre garde que la chair que l'on mange, ou dont on fait du bouillon, ſoit gâtée, car elle porteroit avec elle, dans le corps humain, le commencement de corruption qu'elle auroit déjà éprouvée. Il ne faut pas non plus que les animaux, à qui cette chair a appartenu, ſoient morts de maladie peſtilentielle. Du temps que la maladie de ladrerie étoit plus commune qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, on prétendoit qu'on la gagnoit en mangeant de la chair des cochons qui en étoient attaqués. En général, le grand uſage de la viande ſalée donne le ſcorbut; il faut s'informer ſurtout ſi le ſel, avec lequel ces viandes ont été préparées, eſt bon, & ſi ce n'eſt pas quelque mauvais ſalpêtre mal-ſain & dangereux. On doit avoir auſſi attention, pour les viandes fumées, qu'elles n'aient pas été expoſées à la fumée de mauvaiſes drogues : on a des exemples de gens qui ont été empoiſonnés pour avoir mangé des viandes qui avoient reçu la fumée de mauvais bois peints en vert. Il arrive quelquefois que les Payſans, n'oſant chaſſer le gibier avec grand bruit, l'empoiſonnent; quand on mange la chair du gibier mort ainſi, on peut ſe faire mal.

Parmi les quadrupedes, la meilleure chair eſt celle du bœuf, & le meilleur bœuf de l'Europe eſt celui de Hongrie ; toute l'Allemagne & une partie de l'Italie s'en nourriſſent. Le veau eſt auſſi un manger très ſain & très rafraîchiſſant ; il nourrit beaucoup, quoique ce ne ſoit pas une viande faite. Il faut que le veau ait cinq à ſix ſemaines pour être mangé ; étant plus jeune, la chair en eſt gluante & n'eſt pas aſſez ferme.

Le mouton eſt la viande dont on mange le plus généralement dans toutes les parties du Monde, parce qu'on en nourrit beaucoup dans tous les pays. C'eſt une viande faite ; elle eſt chaude. L'agneau eſt inférieur au mouton, comme le veau l'eſt au bœuf. Il paroît que les Anciens mangeoient du bouc & de la chevre ; pour nous, nous mangeons tout au plus du chevreau ; les anciens Médecins faiſoient un grand éloge de cette derniere nourriture, peut-être n'eſt ce qu'en comparaiſon de la chair de vieux bouc & de vielle chevre.

Le cochon s'éleve & ſe nourrit ſi aiſément, & ſe multiplie avec tant de facilité, que ſa chair ſalée ou fraîche eſt d'un grand uſage, ainſi que ſa graiſſe,

qu'on appelle *lard*. Ses viſceres, ſon ſang même ſe mangent : enfin on dit proverbialement, que tout eſt bon du cochon mort, & qu'il ne vaut rien vivant. Sa chair fournit un aliment ſain, nourriſſant, & qui entretient la liberté du ventre; mais ce n'eſt qu'à ceux qui ſont forts & qui font de l'exercice qu'elle eſt convenable; les perſonnes délicates & ſédentaires peuvent en être incommodées, ſur-tout quand elle eſt ſalée : on en doit dire autant du lard; il ſeroit en général dangereux d'en manger trop ſans le mêler avec d'autres alimens. Le cochon de lait eſt très-indigeſte. On connoiſſoit, il y a deux cents ans, les jambons que l'on préparoit, après les avoir bien ſalés, avec de la lie de vin & de la graine de genievre; on les faiſoit fumer, & on en faiſoit des pâtés. Dès ce temps-là, les ſauciſſons de Bologne étoient en réputation, auſſi bien que les petites ſauciſſes de Milan, les andouilles de Troies, & une autre eſpece d'andouilles à l'ail qui venoit de Gaſcogne : mais les Médecins s'élevoient beaucoup contre ces ragoûts. Les Romains nourriſſoient leurs Athletes avec du cochon, & Galien prétend qu'un Athlete ne ſeroit pas vigoureux s'il n'en mangeoit beaucoup.

Les

Les autres animaux domeſtiques ne ſe mangent point ordinairement, du moins en France, hors un cas de grande néceſſité. Cependant les Médecins ont examiné juſqu'à quel point ils ſont ſains ou mal-ſains. La chair du cheval eſt très-glaireuſe, difficile à cuire; il n'y a que les Tartares dans le monde qui en mangent volontiers. Pour les chats, Joubert prétend qu'en Provence on les aime beaucoup, & qu'on les mange; la meilleure maniere de les accommoder eſt, dit il, à l'étuvée, c'eſt-à-dire en civet. La chair de vieux chiens eſt très-mauvaiſe; mais le Médecin que je viens de citer, dit qu'il a connu des gens qui aimoient beaucoup celle des jeunes chiens, & qui la trouvoient pareille à celle des chevreaux. J'ai auſſi connu, dit-il, des Seigneurs en Normandie qui faiſoient grand cas des rats, & qui avoient trouvé la ſauce propre pour les accommoder. La chair d'ânon a eu de tout temps des partiſans; la Reine de Navarre, ſœur de François I, l'aimoit beaucoup.

Les animaux ſauvages ont la chair plus ſeche & plus chaude que les animaux domeſtiques; le fumet, dans le gibier, en eſt la preuve. Les Anciens faiſoient grand

cas de la chair de ſanglier, & on en ſervoit ſur les bonnes tables, plutôt que du cochon; Hippocrate la recommande. Il eſt certain qu'elle ſe digere plus aiſément, parce que cet animal court les bois & fait de l'exercice, & qu'il ſe nourrit mieux, ſur-tout dans le temps des fruits. Les marcaſſins ſont fort ſupérieurs aux cochons de lait, & plus ſains. Les Anciens mangeoient beaucoup de cerf, de la biche, & du daim; pour nous, nous ne mangeons guere que du chevreuil. La chair en eſt nourriſſante, & tient un peu de celle du bœuf. Il paroît que l'on mangeoit, il y a deux cents ans, du loup cervier.

Le lievre & ſur-tout le levreau ſont eſtimés depuis long-temps; il y a d'anciens Médecins qui en ont fait les plus grands éloges : cependant Galien conſeille aux mélancoliques d'être en garde contre cette nourriture. On a remarqué que le lievre étoit meilleur en hiver qu'en été. Le lapin eſt dans le même cas; c'eſt une nourriture très-ſaine, & qui convient à toute ſorte de tempéramens; il n'y a point de viandes qu'il ſoit plus aiſé de ſe procurer, quand on n'eſt pas difficile ſur le fumet & le bon goût. Albert le Grand recommande la chair d'écureuil, qu'il dit être

très-ſaine ; & le fameux Rhasès, Arabe, qui a fait un Traité exprès ſur les qualités des alimens, dit que les renards ſont très bons à manger en automne, ſur-tout les renardeaux. Quant à la volaille, il y a peu de différence à faire entre les qualités de ſa chair : en général, elle eſt facile à digérer, rafraîchiſſante, & produit un bon ſuc, mais elle eſt trop légere pour ceux qui ont beſoin d'alimens ſolides. L'oie, & le dindon qui n'étoit pas encore fort commun au ſeizieme ſiecle, nourriſſent plus que la poule & même le chapon, mais le bouillon en eſt fort inférieur. La chair du pigeon échauffe & reſſerre ; celle du canard & de tous les oiſeaux de riviere eſt chargée d'humeurs groſſieres, ſe digere mal, & donne même quelquefois la fievre ; Arnaud de Villeneuve la croyoit abſolument pernicieuſe ; Avicene cependant la recommandoit. Les Anciens & nos peres mangeoient beaucoup de paons : il eſt ſûr que la chair en eſt très-ſaine ; pour nous, elle nous paroît dure, & nous ne mangeons guere que les paonneaux. Les meilleurs conſommés & les meilleures gelées de viande ſe font depuis long-temps avec de la chair de chapon, & encore mieux de vieux coq.

On y ajoute ce que l'on juge à propos pour rendre le bouillon ou la gelée d'un goût agréable, rafraîchiſſante ou échauffante, ſuivant l'ordonnance du Médecin.

Depuis long-temps la chair de la perdrix paſſe pour une des meilleures nourritures ; elle fortifie & ſuſtente beaucoup. Le meilleur morceau eſt l'aile ; les œufs en ſont excellens ; les jeunes perdrix ſont les plus délicates & les meilleures à manger ; les vieilles ſont le meilleur bouillon : il n'a jamais le défaut d'être trop gras ; cependant il nourrit plus que celui de toute autre volaille. Quand la caille n'eſt ni trop graſſe ni trop maigre, ſa chair a les mêmes qualités que celle de la perdrix. Le faiſan étoit au moins auſſi eſtimé des Anciens qu'il l'eſt de nous aujourd'hui ; j'en ai déjà parlé dans un de mes précédens Volumes. Lorſqu'il eſt attendu & gardé, c'eſt un manger excellent ; mais cette chair eſt un peu lourde pour des malades & des convaleſcens.

La chair des poiſſons d'eau douce fournit en général une nourriture légere & ſaine ; mais on doit préférer les poiſſons de riviere à ceux d'étang, parce que ces derniers ſentent preſque toujours la vaſe ; preſque tous les poiſſons ſont contraires

aux tempéramens flegmatiques. Si les plus gras ſont les meilleurs au goût, ce ne ſont pas du moins les meilleurs pour la ſanté; ils donnent des humeurs groſſieres & viſqueuſes. L'anguille eſt ſur-tout dans ce cas-là; l'Ecole de Salerne conſeille de boire du bon vin en en mangeant. Les laitances ſont une nourriture légere & ſaine; on la permet quelquefois aux convaleſcens. Les œufs de carpe ne ſont pas ſi ſains, & ceux de brochet ſont dangereux, car c'eſt un violent purgatif. L'eſturgeon, le ſaumon, & le thon nourriſſent beaucoup & fortifient, mais ils ſont difficiles à digérer. La chair de l'écreviſſe l'eſt auſſi; mais le bouillon que l'on en tire eſt excellent, il purifie le ſang. La morue eſt un peu trop lourde, & le merlan trop léger; le hareng eſt une excellente nourriture, & ne fait mal que quand il eſt trop ſalé; la perche paſſe pour le plus ſain de tous les poiſſons. En général, les coquillages ſont indigeſtes, & les huîtres ſont peut-être les plus ſains de tous; l'eau ſalée dont elles ſont remplies quand elles ſont fraîches, ſert à les faire digérer. La moule nourrit peu, & on en fait des ſoupes & des bouillons qui paſſent pour très-ſains. Il arrive quelquefois que les moules

causent des maladies & des ébullitions considérables, mais qui durent peu; elles sont occasionnées par de petits insectes qui se fourrent dans les coquilles des moules. Les grenouilles sont très rafraîchissantes; leur bouillon & leur fraie sont un grand remede dans de certaines maladies. Le bouillon de tortue passe aussi pour purifier le sang; mais la chair en est seche & coriace, & veut être long temps bouillie.

Il y a beaucoup à dire sur le lait, le beurre, le fromage, & les œufs. En général, le lait est une excellente nourriture, & même un grand remede dans certaines occasions; mais il ne convient pas à tous les âges & à tous les tempéramens. Il ne vaut rien à ceux qui ont l'estomac chargé d'aigreurs, car elles le font cailler; mais après que ces aigreurs sont dissipées par les remedes convenables, le lait peut faire beaucoup de bien: de même il ne faut pas en prendre pendant que l'on a la fievre, ou que l'on rend la bile toute pure ou même du sang; mais lorsque ces accidens sont cessés, il fait beaucoup de bien, engraisse les gens maigres, prévient & même guérit la consomption lorsqu'elle n'est pas au dernier degré. Il faut conclure de là, que bien des gens se trompent lorsqu'ils croient

que le lait leur eſt contraire, parce qu'ils n'en ont jamais pris que lorſque leurs viſceres étoient mal diſpoſés pour le digérer ; mais cela n'empêche pas qu'à la ſuite d'une grande maladie, après s'être bien purgé, ils ne puiſſent en prendre avec l'aſſurance qu'il leur ſera beaucoup de bien, car il n'eſt preſque contraire à aucun eſtomac. On le prend quelquefois pour toute nourriture, & il eſt ſpécifique pour le rétabliſſement des poitrines & des eſtomacs délabrés. Pour le faire plus aiſément digérer, il faut d'abord y mettre un peu de ſucre, & quelquefois le couper avec de l'eau d'orge. Quand on le prend réguliérement, il ne faut boire que de l'eau pendant qu'on eſt à ce régime, & éviter de le mêler avec des alimens & des boiſſons acides. Il n'eſt pas communément ſi bon aux vieillards qu'aux jeunes gens, & il ne peut pas rendre aux premiers comme aux ſeconds leur vigueur, & il ne les fortifie pas aſſez. Le lait dont on fait le plus grand uſage, eſt celui de vache. Il n'arrive que trop à Paris que l'on le mêle avec de la farine, ce qui lui ôte beaucoup de ſes vertus & le rend plus peſant ſur l'eſtomac. Joubert a pris la peine d'examiner ſi c'étoit avec quelque fondement que l'on fai-

ſoit plus de cas du lait des vaches noires, que de celui des vaches rouges; il faut ranger ce préjugé avec celui qui feroit croire que les nourrices brunes valent mieux que les blondes. Dioſcoride faiſoit bien plus de cas du lait de chevre que de celui de vache; il conſeilloit de le prendre avec du ſel, & diſoit qu'ainſi il pouvoit diſſiper les obſtructions au foie : à préſent nous le prenons avec du ſucre; il eſt très-bon pour les étiques; mais nous regardons le lait d'âneſſe comme lui étant encore ſupérieur dans ce cas-là. La crême eſt la partie la plus délicieuſe du lait, mais la plus graſſe & la plus lourde.

Galien recommande le petit lait; il dit qu'il rafraîchit le ſang, déſopile le foie & la rate, &c. &c. il faut le prendre le matin à jeun. On fait encore, avec raiſon, grand uſage de cette boiſſon rafraîchiſſante.

Joubert examine le proverbe qui dit que le beurre, le matin, eſt de l'or, au dîner de l'argent, & au ſouper du plomb. Il croit qu'en général le beurre eſt bon quand il eſt frais & point trop ſalé : il paroît que de ſon temps on faiſoit des petits pains de beurre frais pétris avec du ſucre, de l'eau roſe, & du ſafran, quel-

quefois auſſi avec du vin blanc. Il dit que la meilleure ſaiſon pour faire de bon beurre, eſt le mois de Mai, & que celui qui eſt fait dans ce temps-là peut ſe conſerver toute l'année ſans avoir beſoin d'être ſalé & ſans ſe corrompre. En général, le beurre eſt adouciſſant, laxatif, & convient à certains tempéramens, mais il eſt contraire aux perſonnes repletes & aux bilieux; il ſert, auſſi bien que l'huile, d'antidote aux poiſons corroſifs. Dès le ſeizieme ſiecle on faiſoit cas des fromages de Gruyeres en Suiſſe, faits avec du lait de vache; de ceux de Toſcane, que l'on appelle *marzolins*, qui ſont faits de lait de brebis, & de ceux de Pont-Audemer en Normandie, qu'on appelle *angelots*, qui ſont de lait de chevre. On en faiſoit dans la Suiſſe Allemande qui étoient tout verts, parce qu'on y faiſoit entrer des herbes fortes; on l'appelle *chapſigre* : il engage à boire. On apportoit auſſi de Provence à Paris des fromages verts, dont on faiſoit grand cas; leur verdeur venoit de ce qu'on y mêloit du ſuc de crotte de chevre. En général, le fromage eſt une nourriture dont il faut uſer très-ſobrement. L'Ecole de Salerne dit qu'il faut en être avare.

Galien, Rhaſès, & Arnaud de Ville-

neuve font le plus grand cas du vinaigre ; c'eſt effectivement un excellent préſervatif contre toute corruption ; mais d'ailleurs il picotte la poitrine & tiraille les nerfs ; ſon uſage fréquent fait maigrir & rend malade. La moutarde étoit connue même des anciens ; Dioſcoride dit qu'elle eſt très-chaude, mais bonne à l'eſtomac. L'Ecole de Salerne dit de même qu'elle fait pleurer, & que cette eſpece d'évacuation purge la tête ; d'ailleurs c'eſt un anti-venimeux. On fait dériver le mot de *moutarde* de *moult-ardente*, parce que cette drogue eſt très-chaude. Dès le quinzieme ſiecle, la moutarde de Dijon étoit en réputation. Le ſafran, plante apéritive & confortative, mais très-échauffante, entroit, il y a deux cents ans, dans tous les ragoûts ; les Médecins convenoient qu'il étoit dangereux, car ſon odeur ſeule cauſe des maux de tête, & quelquefois trouble l'eſprit ; en en mangeant beaucoup il deviendroit poiſon. On ſait que toutes les épices ſont chaudes mais brûlantes, bonnes pour l'eſtomac, mais dangereuſes pour la poitrine ; la plus excellente de toutes & la plus chaude eſt la cannelle, connue de toute ancienneté ſous le nom de *cinnamome*, & comme épice, & comme par-

fum. Au quinzieme & au ſeizieme ſiecle on faiſoit le plus grand cas de l'eau roſe. Il n'y avoit preſque aucun ragoût ſur lequel on n'en répandît ; on faiſoit cette eau au bain-marie, dans un vaiſſeau qu'on laiſſoit pluſieurs jours mitonner ſur le feu, au milieu duquel on mettoit des roſes rouges, une certaine quantité d'eau, du ſucre, des cloux de girofle, & même un petit nouet de muſc. Cette liqueur eſt aujourd'hui bien paſſée de mode. Il faut obſerver que les roſes rouges ſont les ſeules qui aient une odeur agréable, & qui ſoient confortatives ; les roſes pâles ou blanches ſont rafraîchiſſantes & même purgatives. Du temps de Joubert, une façon de prendre médecine & de ſe purger, étoit de manger des roſes pâles en ſalades ; à préſent on en fait un ſirop laxatif.

Le ſucre commençoit à être commun au ſeizieme ſiecle, & on avoit déjà abandonné pour lui le miel, qui étoit ſi eſtimé des Anciens. On a trouvé, avec raiſon, que le miel étoit trop laxatif, & ſouvent fade ou amer, au lieu que le goût du ſucre, bien fait & bien raffiné, eſt toujours égal.

Nos ancêtres faiſoient bien plus de cas de la ſoupe que nous n'en faiſons aujourd'hui ; c'étoit leur principale nourri-

ture ; & chez les bons Bourgeois, elle a toujours été aussi saine que simple ; mais de tout temps aussi, dans les grandes maisons, les soupes grasses & maigres ont été composées d'une grande quantité d'herbes & de légumes différens, & de jus de différentes viandes & poissons : alors le potage, au lieu d'être plus ou moins sain, est plus ou moins dangereux, relativement à ce qui y entre. Nous avons parlé, il n'y a qu'un moment, des alimens tirés du regne animal, des épices, & même de quelques légumes. Dans un autre de mes Volumes, en traitant des plantes, j'ai dit quelles étoient leurs principales qualités ; j'ai également parlé des fruits. Les Médecins recommandent en général à leurs malades d'être en garde contre le désir bien naturel d'en manger beaucoup de crus, surtout s'ils ne sont pas bien mûrs. Les fruits d'été, tels que les cerises, les fraises & les groseilles, sont les plus sains ; les prunes, les abricots, & sur-tout certaines especes de pêches sont plus suspects. Les amandes & les noix, même en cerneaux, les châtaignes & les marrons, sont pesans. L'Ecole de Salerne dit en un vers Latin, qu'une premiere noix est bonne, la seconde nuisible, la troisieme mortelle. Cette maxime

eſt d'une rigidité outrée. Les pommes qui ne ſont ni aigres ni âpres, ſont un excelent fruit, mais encore valent-elles toujours mieux cuites que crues. Il y a des poires excellentes, elles ſont en petit nombre, mais rarement à leur point de maturité. L'Ecole de Salerne conſeille de boire du vin après avoir mangé des poires, parce qu'elles ſont froides. Les neffles reſſerrent, les mûres relâchent ; le coing eſt excellent pour l'eſtomac, mais aſtringent. Les truffes & toutes les eſpeces de champignons ſont quelquefois agréables, mais très-ſouvent dangereuſes. On connoiſſoit déjà au ſeizieme ſiecle les compotes, les marmelades, les gelées, les ſirops, & les pâtes de confitures ; mais on n'étoit pas, ſur ce qui regarde l'office, à beaucoup près auſſi ſavans que nous le ſommes aujourd'hui. La confiture la plus à la mode étoit le cotignac ; il reſſerre ordinairement, mais on trouvoit moyen de le rendre laxatif, en le faiſant au miel. On confiſoit les écorces d'oranges, les côtes de melon, les noix ; on connoiſſoit la pâte d'abricot, comme on la fait encore en Auvergne, la pâte de pomme, les poires qu'on appelle *tapées*, la gelée de groſeilles rouges, & celle de framboiſes ;

on confiſoit la chicorée, le céleri, les carottes, pluſieurs fleurs, ſur-tout la violette & les roſes. Les Médecins ordonnoient ſouvent les confitures comme remedes, & c'étoit la nature des fruits confits qui les décidoit ſur les cas dans leſquels ils devoient les ordonner.

J'ai dit, au commencement de cet article, que le troiſieme objet de l'Hygiene étoit, ſuivant Hippocate, Galien, & ſes autres Diſciples, les ſecrétions & les évacuations qui réſultent de la parfaite digeſtion ; le quatrieme, le mouvement, c'eſt-à-dire l'exercice ; le cinquieme, le ſommeil & la veille, le tout ſuivant les tempéramens & les pays ; je vais ſur ces trois objets réunir les maximes des plus grands Maîtres que j'ai déjà cités, & qui étoient connues aux François du ſeizieme ſiecle, & rapporter leurs remarques & leurs obſervations les plus intéreſſantes.

La digeſtion commence dans la bouche par la maſtication ; donc il eſt très-néceſſaire de mâcher & de broyer les alimens. Mais lorſque, par la foibleſſe ou le défaut des dents, on ne peut pas bien mâcher, il faut ſe borner aux alimens qui ſont déjà à moitié triturés avant que d'entrer dans l'eſtomac ; il ne faut pas les avaler

tout de ſuite, mais les retourner quelque temps dans ſa bouche; car il ne ſuffit pas qu'ils ſoient coupés & hachés par les dents, il faut encore qu'ils ſoient imbibés par la ſalive qui aide infiniment à la digeſtion.

L'automne eſt reconnue généralement, ſur-tout en France, pour le temps propre au repos; c'eſt dans cette ſaiſon qu'on a placé les vacances des Tribunaux, & que les Gens d'affaires vont à la campagne. Mais il faut qu'ils prennent bien garde à n'y pas faire un exercice trop violent, ſur-tout quand ils en ont été privés pendant tout le reſte de l'année; il faut qu'ils ſe ménagent ſur la chaſſe & ſur les longues promenades. Les ſoirées ſont ordinairement fraîches & humides; on doit craindre de s'expoſer à l'air de cette température, ſur-tout quand on a eu chaud. Au reſte, il ſeroit à ſouhaiter qu'on fît toute l'année quelque exercice modéré. Il faut du moins en faire dans la ſaiſon où on le peut, mais la proportionner à ſon âge, à ſes forces, & au temps qu'il fait. Les Gens de Lettres & les Gens d'affaires ne doivent pas ignorer que lorſqu'ils ſe ſont fatigués à étudier & à réfléchir, le moyen de réparer leurs forces n'eſt pas de

manger beaucoup ; au contraire, il faut qu'ils ne prennent alors que des alimens légers & rafraîchissans, car après ces sortes d'épuisemens, l'estomac est moins en état de digérer.

Un fameux Philosophe, disciple de Platon & de Pythagore, nommé *Porphyre*, écrivit, au milieu du troisieme siecle, un grand Livre contre l'usage de la chair des animaux, & voulut persuader qu'elle étoit contraire à la santé. Parmi une infinité de raisons évidemment mauvaises qu'il en donnoit, il y en avoit quelques-unes de spécieuses. Il insistoit surtout sur la putridité que le suc des viandes occasionnoit dans notre estomac. Ses Ouvrages n'ont point été traduits au seizieme siecle : les bons Médecins de ce temps-là qui en parlent, le blâment & le réfutent ; & leur pratique constante y a été bien contraire. Persuadés que l'homme est naturellement carnivore, & que nos organes sont disposés pour digérer la chair ; ils se moquoient de Porphyre & des Pythagoriciens ; ils faisoient prendre aux malades du bouillon, aux convalescens & aux personnes foibles des alimens légers, accommodés au gras, ou au moins du lait, qui est une substance animale. Mais presque

presque de nos jours on a voulu remettre à la mode le régime Pythagoricien : je laisse aux Maîtres de l'Art, actuellement vivans, à décider, d'après l'expérience, si ce régime est bien entendu, & d'après quelles regles les principes renouvelés de Pythagore doivent être modifiés.

Hippocrate a bien remarqué que l'excès du sommeil & de la veille étoit également pernicieux à la santé, & que, selon le cours de la Nature, nous devons veiller le jour & dormir la nuit: c'est ainsi qu'en usent communément les animaux, preuve que c'est le vœu de la Nature. Dans les saisons où les nuits sont longues, cela est impraticable ; d'ailleurs le trop de sommeil appesantit la tête, & rend comme stupide ; c'est une observation de Galien. L'Ecole de Salerne fixe à six heures la durée du sommeil dans la force de l'âge ; elle permet sept heures aux vieillards, & trouve que huit est toujours trop. Cette même Ecole est contraire à l'habitude de la méridienne, elle pense qu'elle est mauvaise à prendre ; cependant, lorsqu'on l'a contractée, il est difficile de s'en détacher. Les mêmes Auteurs prétendent aussi que rien n'affoiblit plus la vue que de dormir peu, & de veiller

long-temps pendant la nuit. Hippocrate pense qu'on peut juger de l'état de la santé d'un homme, par la nature des songes qu'il fait pendant la nuit; mais il faut qu'il ne se remplisse pas trop la tête de chimeres pendant le jour, car, dans ce cas, les rêves s'en sentiroient. Il faut bien se garder de coucher en plein air, sur-tout dans les climats sous lesquels nous vivons; mais il est à souhaiter de coucher dans un appartement aéré sans être froid; il faut se couvrir assez pendant le sommeil, pour aider à la transpiration, mais non se procurer une sueur forcée; les personnes repletes, mélancoliques, & pituiteuses, doivent craindre de se coucher sur le dos, & d'avoir les pieds plus hauts que la tête: les lits trop durs ont leurs inconvéniens, les lits trop mous en ont aussi; les meilleurs sont ceux auxquels on est accoutumé; il en est de même du bruit, on ne se plaint jamais que de celui auquel on n'est pas habitué. On s'accoutume même aux punaises & aux puces, cependant il faut, tantqu'on peut, se défaire surtout des premieres. Les odeurs fortes sont les plus sûrs remedes; mais elles incommodent les hommes avant de tuer les insectes. Le danger de coucher plusieurs dans un

même lit eſt démontré ; les Hôpitaux en fourniſſent de cruels exemples. Rien de ſi vrai ni de ſi étendu dans ſon application que cette maxime : *Il faut ſavoir avec qui l'on couche.*

Les anciens Médecins, & même les meilleurs Modernes, n'ont pas dédaigné de s'occuper des ſecrétions, & même des excrémens ; Hippocrate dit que pour ſe conſerver en bonne ſanté, il faut aller à la garde-robe une fois chaque jour.

Ceux qui font habituellement de violens exercices vont rarement à la garde-robe ; la ſueur & l'urine diminuent à proportion des excrémens. Il eſt très-intéreſſant de ne point ſe retenir lorſqu'on a des beſoins naturels, & même celui de lâcher des vents. L'Ecole de Salerne & ſes Commentateurs n'ont pas dédaigné d'en faire ſentir les conſéquences.

Les maux qu'occaſionne la plénitude des humeurs, ne peuvent ſe guérir ou ſe prévenir que par les évacuations, ou naturelles, ou artificielles, & celles-ci ſe procurent par les émétiques, autrement vomitifs, ou les purgatifs. Ces derniers valent mieux en hiver, & les vomitifs en été ; les perſonnes flegmatiques doivent préférer les vomitifs, & les bilieux les purgatifs.

L'exercice eſt encore un moyen de ſe procurer des évacuations favorables.

Un des meilleurs & des plus ſages aphoriſmes d'Hippocrate nous apprend que le corps de l'homme ne reſte en ſanté, qu'autant qu'il ſe livre alternativement à l'exercice & au repos. Le corps humain ne réſiſteroit pas à une fatigue continuelle ; une inaction perpétuelle l'engourdiroit, & enfin le rendroit incapable de toute action. La promenade modérée, à pied & à cheval, eſt le plus ſain de tous les exercices ; elle n'eſt jamais meilleure qu'avant le dîner. Les gens ſains & robuſtes peuvent faire impunément plus d'exercices que les autres, les varier, & en prendre à toutes ſortes d'heures. Les gens délicats doivent y apporter plus de réſerve & de régularité. Les anciens Romains jouoient (par régime & pour leur ſanté) à la balle ou au ballon ; le Médecin Mercurialis, qui a fait un grand Traité de la Gymnaſtique, recommande ces jeux comme étant très-propres à former le corps ; & Martial dit qu'ils conviennent également aux enfans & aux vieillards ; bien entendu qu'on n'exigera pas de ces derniers de faire de ſi grands coups. Il y a une grande différence entre les jeux

de paume, de ballon, & de volant, & celui de boule; dans celui-ci il faut se baisser, & le corps est toujours dans une attitude gênée; dans les autres, au contraire, on est droit, & les membres se déploient dans toute leur étendue. L'exercice modéré fait engraisser les gens trop maigres, & diminue l'embonpoint de ceux qui sont trop gras.

Les Anciens faisoient un grand usage du bain, peut-être trop. Les Orientaux, riches & aisés, & sur-tout les femmes dans l'Orient, sont encore dans la même habitude. Il y a des tempéramens auxquels les bains fréquens sont salutaires & même nécessaires; mais en général il ne faut se baigner que de temps en temps. Les bains, ni trop chauds, ni trop froids, mais tempérés, pris assez de temps après les repas pour que la digestion soit faite, rafraîchissent & délassent; mais trop froids ils pourroient causer de grandes maladies, & trop chauds & trop fréquens, ils relâchent les nerfs & affoiblissent le corps. Les Anciens ne manquoient pas de se faire donner dans le bain des frictions, & de se faire tirer les membres pour les rendre plus souples; les Orientaux sont dans le même usage; mais, au seizieme siecle,

les Européens l'avoient totalement abandonné ; on fait bien de le reprendre : les Anglois nous ont donné l'exemple de se faire frotter tous les matins, même sans se baigner. Ceux qui ont la tête foible, & qui sont sujets aux étourdissemens & aux fontes d'humeurs, doivent se laver la tête avec de l'eau froide, & s'en gargariser tous les matins. Xénophon, dans ses Economiques, fait dire à Socrate, que l'air de la campagne, & les exercices que l'on peut y prendre, sont également utiles, & que rien n'est si sain que de planter des arbres, les émonder soi-même, cultiver & arroser des fleurs. Rhasès, qui est peut-être le plus grand des Médecins Arabes, dit que lorsqu'on s'apperçoit que la bonne chere & l'oisiveté ont causé des amas d'humeurs incommodes, & qui peuvent devenir dangereux, il faut ou faire de l'exercice, ou se purger. Son disciple & son compatriote Avicenne ajoute que, quand on a long-temps jeûné, ou qu'on a été long temps sans rien faire, il faut reprendre l'usage de la nourriture & celui de l'exercice petit à petit & par degrés.

Lorsqu'on veut transpirer fortement, il faut se tenir tranquille dans un lit

chaud, ſans ſe remuer ni s'agiter. L'exercice modéré facilite la tranſpiration légere, & cette petite ſueur douce & bénigne nettoie les muſcles & aſſure leur flexibilité. Si l'on eſt trop foible ou trop gras pour marcher long-temps à pied, il faut monter à cheval, & ſi on ne le peut pas, prendre du moins tout l'exercice qu'il eſt poſſible de faire en voiture. La tranſpiration & les bonnes digeſtions ſont les fruits de cet exercice, avec lequel il ne faut pas confondre certaines attitudes ou certains mouvemens qui doivent faire plus de mal que de bien : ainſi on peut être fort incommodé de ſe tenir long-temps debout ſans marcher, ou d'être long-temps courbé à une table pour écrire, ſur-tout quand on a la taille élevée & que la table eſt baſſe. Courir n'eſt pas ſe promener, auſſi les courſes à pied ſont dangereuſes; il y a de même du danger à galoper & à trotter long-temps à cheval. La danſe eſt en elle-même un exercice fort ſain; mais il y a des inconvéniens à ſauter & à pirouetter trop long-temps. Il ſe trouvoit déjà au ſeizieme ſiecle des Médecins qui penſoient qu'il y avoit quelque riſque pour les muſcles de la poitrine à jouer de la baſſe de viole, du

violon, & même de la harpe; mais on n'en a jamais imaginé dans l'ufage du clavecin. Rien de fi dangereux que d'arrêter une fueur commencée. Il y a des perfonnes qui fon fujettes à des fueurs périodiques & fymptômatiques dans quelques parties du corps, comme les pieds, les aiffelles, la tête. Il faut bien fe garder de faire des remedes pour arrêter ces fueurs. Il y a auffi des dévoiemens accidentels qu'il eft dangereux de guérir.

Il ne faut point trop cracher ni prodiguer fa falive, parce qu'elle eft néceffaire pour la digeftion.

Il y a un grand nombre de foins que la propreté feule engageroit à prendre, & qui d'ailleurs font néceffaires pour la fanté, comme de fe curer les oreilles, d'avoir foin de fes dents, & de fe laver exactement quelques parties du corps. L'Ecole de Salerne recommande, auffi-tôt qu'on eft levé, de faire quelques tours dans fa chambre, de refpirer l'air fi ce n'eft pas au cœur de l'hiver; de fe laver enfuite les yeux, les mains, & la bouche, de fe frotter les dents, & de fe peigner les cheveux. Il eft auffi utile que convenable de changer fouvent de chemife, fur-tout quand on a fué. Si l'on ne fe baigne pas tout le corps, au

moins faut-il se baigner les pieds. Les bains de pieds soulagent la tête ; on s'en étoit apperçu, même avant qu'on connût la circulation du sang & des humeurs. Les Anciens faisoient un grand usage des parfums, & les Médecins Grecs, Romains, & Orientaux les recommandent : cependant rarement nous trouvons-nous bien des odeurs ; c'est que les parfums, dont nous usons à présent, sont beaucoup plus secs & plus spiritueux. Ils ne sont point originaires de notre pays, & nous ne tirons presque que les sels & les esprits des drogues qui croissent naturellement dans l'Asie & y conservent toutes leurs parties balsamiques. On ne met des poudres & des pommades sur sa peau, que par un désir d'être plus propre ou de paroître plus beau ; mais ce désir mal-entendu peut causer de grands maux. Où la propreté est le plus nécessaire, & où l'on court le moins de risque de s'en occuper, c'est en ce qui concerne la cuisine & la table. Les soins des habillemens intéressent encore souvent la santé. Il y a des inconvéniens à porter des chaussures trop larges, elles peuvent procurer des entorses & des foulures ; il y en a d'autres à les porter trop étroites ou d'un cuir trop dur, & sur-tout

à trop ſerrer ſes jarretieres & ſes ceintures ; il y a un égal danger d'avoir ſes talons trop hauts, ou de les avoir trop bas. Ce dernier cependant n'exiſte qu'autant que le pied a été long-temps accoutumé à porter ſur des talons hauts ; car d'ailleurs il eſt dans l'ordre de la Nature d'être chauſſé ſuivant la forme ordinaire du pied. Dès le ſeizieme ſiecle on commençoit à crier contre l'uſage des corps durs ou de baleine ; cependant on a été encore environ 150 ans à renoncer d'en faire porter aux femmes & aux enfans. dans le même ſiecle on ne portoit point de perruques, mais des calottes, & celles-ci ont ſouvent des inconvéniens : depuis on a porté des calottes ſous les perruques, & l'inconvénient a ſubſiſté ; à préſent on porte ou ſes cheveux ou des perruques ſimples, & il n'y a plus de riſque.

Ce n'eſt qu'à commencer au ſeizieme ſiecle que les honnêtes femmes en France ont découvert leur poitrine. Il y a à cet uſage, conſidéré du côté de l'aiſance, moins d'inconvéniens pour elles, qu'il n'y en auroit pour les hommes, vu la conformation de leur ſein ; d'ailleurs l'habitude leve bien des difficultés. Les hommes doivent s'envelopper le cou, mais il eſt dangereux de le trop ſerrer. Les camiſoles de fla-

nelle ſont un remede contre les rhumatiſmes ; par cette raiſon on peut en uſer quelquefois ; mais l'habitude en eſt mauvaiſe, car elles procurent une tranſpiration forcée, qui ne vaut rien ſur-tout pour les vieillards. Hippocrate remarque qu'un homme vieux & foible ſupporte mieux les travaux auxquels il eſt accoutumé, qu'un plus jeune & plus fort ne ſe tireroit de ceux auxquels il ne s'eſt jamais livré.

Je prie mes Lecteurs de ſe rappeler que le ſixieme objet de l'Hygiene, ſelon Hippocrate, eſt l'effet que produiſent ſur la ſanté du corps les paſſions & les affections de l'ame & de l'eſprit : certainement elles peuvent déranger les opérations de nos organes matériels. Une violente colere ſerre le cœur, contracte les poumons, fait prendre au ſang un cours rapide, mais inégal. La crainte & le chagrin, s'ils durent quelque temps, produiſent cette bile noire, que les Anciens regardoient comme très-fâcheuſe. La honte, la joie, la peur, dès qu'elles ſont ſubites, contrarient la Nature & la détournent de ſes fonctions ordinaires. Un ancien Médecin Grec, nommé *Diocles de Cariſthe*, diſciple d'Hippocrate, qui a écrit dans ſa Langue naturelle, mais a été tra-

duit en François dès le seizieme siecle, dit que lorsqu'on a le malheur d'éprouver ces funestes effets des passions, il faut se purger, & la médecine qu'il indique est de la moutarde bouillie dans du miel & de l'eau; après quoi il faut, ajoute-t il, se gargariser avec une décoction d'hysope & de raisins. Des Médecins plus modernes & plus Philosophes, disent que les maladies occasionnées par les passions, doivent se guérir en cherchant à exciter des passions contraires. Il vaut encore mieux, si on le peut, les surmonter toutes, & se tenir dans cet état de quiétude & d'indifférence, qui fait vivre long-temps tranquille & heureux. Il est certain que le chagrin & la joie troublent la digestion, & il est prouvé par nombre d'exemples, que les surprises & les nouvelles inattendues, bonnes ou mauvaises, ont causé la mort à plusieurs personnes sur le champ. Les Dames peuvent se trouver dans des situations particulieres à leur sexe, qui rendent les surprises plus dangereuses pour elles. Contraindre une passion qui nous a déjà vivement affectés, vaincre une antipathie réelle & reconnue, rompre une habitude prise depuis long-temps, sont autant de dangers que courent les person-

nes qui ont malheureuſement les fibres trop délicates. Les convulſions ſont le ſymptôme le plus fâcheux, mais le plus ordinaire de l'effet que font ſur le corps humain les affections vives & les ſurpriſes. Avant que de paſſer aux deux derniers objets de l'Hygiene, je ne peux m'empêcher de rapporter trois ou quatre maximes tirées des Œuvres de Celſe, qui n'ont point été traduites au ſeizieme ſiecle, mais qui ſont ſouvent citées avec éloge par les Auteurs de ce temps-là, comme par ceux de celui-ci.

L'hiver eſt la ſaiſon à craindre pour les vieillards, & l'été pour les jeunes gens, parce que l'un eſt la ſaiſon des catarres, & l'autre celle des inflammations.

L'âge moyen de la vie eſt celui pendant lequel on peut ſe flatter avec le plus de raiſon de ſe bien porter ; car alors on eſt quitte des dangers de la jeuneſſe, & on n'éprouve point encore les incommodités de la vieilleſſe.

Le corps le mieux conſtitué (ſelon Celſe) doit être carré, ni trop maigre, ni trop gras : les corps maigres ſont foibles, les gras ſont peſans.

Il eſt dangereux de bruſquer un chan-

gement considérable dans sa maniere de vivre.

La médecine préservative a pour septieme objet de son attention les remedes de précaution. Il y a des circonstances où ils sont vraiment indiqués, où le Médecin doit les conseiller, & où le malade doit les faire ; mais rarement doit-on prendre sur soi de juger de cette convenance. Nous allons indiquer quelles sont les conséquences de la conduite imprudente de ceux qui font des remedes sans nécessité & sans conseil. Les saignées de précaution sont un des abus les plus communs qu'on fait des remedes anticipés. La saignée consiste à ouvrir une des veines des plus apparentes & des plus aisées à reconnoître, & à laisser couler le sang qu'elle contient, jusques à un certain point, après quoi l'on rapproche les deux parties de la veine avec une compresse ; communément elle se referme promptement & très-aisément. Avant même que d'avoir adopté le systême de la circulation du sang, on avoit reconnu par expérience la grande utilité de la saignée ; on l'employoit, comme nous faisons encore aujourd'hui, pour diminuer la masse du

ſang quand il eſt trop abondant, ce que les Médecins appellent *pléthore ſanguine*; mais les malades qui ne s'y connoiſſent pas, peuvent bien ſe tromper ſur cette pléthore. On s'imagine quelquefois avoir trop de ſang, ou le ſang trop épais, parce qu'on ſent que la circulation eſt lente ou embarraſſée : mais cet embarras peut être occaſionné par des humeurs viſqueuſes, qui engorgent les petits vaiſſeaux : dans ce cas, le régime & les remedes rafraîchiſſans, qui diviſent le ſang & les humeurs, les rendent plus fluides, favoriſent les ſecrétions, & ſont plus utiles que la ſaignée. Mais celle-ci paroît-être un remede plus tôt trouvé que tout autre; l'effet en eſt plus prompt, cela eſt vrai, mais auſſi il arrive ſouvent que, faute de préparation, la ſaignée fait plus de mal que de bien, & dérange la marche de la Nature au lieu de la favoriſer. C'eſt une aſſez mauvaiſe habitude que de ſe faire ſaigner périodiquement à certaines époques; cependant cet uſage étoit généralement reçu au ſeizieme ſiecle. Nous avons vu encore de nos jours, qu'en Allemagne tout le monde ſe faiſoit ſaigner au mois de Mai. Il y a des Ordres Religieux dans leſquels c'eſt une regle & une diſcipline du Cloître,

de ſe faire ſaigner tous les ans & quelquefois deux fois l'an. C'eſt une fête pour le Couvent lorſque cette époque arrive. On convient du jour où l'on ſaignera la moitié de la Communauté ; cette moitié ſaignée, eſt diſpenſée pendant trois jours de toute aſſiſtance aux Offices, & on lui donne double pitance. Les trois jours étant expirés, elle reprend ſes fonctions ; le tour de l'autre moitié des Religieux arrive, leurs trois jours ſe paſſent auſſi gaiement, & cette fête monacale s'appelle la *minution.*

Les Médecins de l'Ecole de Salerne étoient perſuadés qu'on ne devoit ſaigner perſonne avant ſa dix-ſeptieme année ; il eſt vrai qu'il ne faut pas ſaigner légérement les enfans, mais on ne ſe fait point à préſent de ſcrupule de leur tirer du ſang, lorſque le genre de leur maladie l'exige. Les Grecs appeloient la ſaignée *phlébotomie*, & de tout temps les Médecins ont conſeillé de phlébotomiſer, pour diminuer la quantité du ſang ; mais quand il n'y a ſurabondance ou pléthore que des humeurs & ſur-tout de la bile, la ſaignée eſt dangereuſe. L'Ecole de Salerne conſeille aux Chirurgiens de faire la plaie de la ſaignée large, mais peu profonde,
de

de peur de piquer & de déchirer le nerf, le tendon, & sur-tout l'artere qui sont sous la veine; dans les deux premiers cas on feroit grand mal, & il y auroit un vrai danger dans la coupure de l'artere. Il ne faut point saigner (hors les cas de maladies graves, & où la saignée est indispensable); 1°. quand il gele fortement; 2°. dans les chaleurs excessives; 3°. ceux qui sortent du bain; 4°. ceux qui sortent de table, dont on a lieu de croire que la digestion n'est pas faite; 5°. les jeunes mariés sortant du lit de leurs femmes; 6°. dans le premier accablement d'un violent chagrin; enfin les vieillards débiles, & les femmes dans les états critiques, lorsque les purgations sont abondantes. La veine que l'on ouvre le plus ordinairement dans la saignée, est celle du bras au pli du coude. Quand il est nécessaire de dégager la tête, on saigne à la veine du pied, quelquefois aux veines de la gorge, &, ce qui est très-rare, à l'artere temporale. Dans ce dernier cas, la saignée s'appelle *artériotomie*, & non *phlébotomie*. L'Ecole de Salerne parle d'une saignée à la *veine salvatelle*, qui est située sur le dos de la main entre les deux derniers doigts. Les anciens Médecins avoient confiance dans

cette ſaignée, & croyoient qu'elle ſoulageoit le foie, la rate, & les reins : à préſent on eſt revenu de cette fauſſe opinion, on ne ſaigne plus à la ſalvatelle ; mais au contraire on juge les ſaignées du pied bien plus utiles qu'on ne le croyoit il y a deux cents ans. De même on penſe qu'il eſt fort égal de ſe faire ſaigner du bras droit ou du bras gauche, au lieu que du temps de l'Ecole de Salerne on attachoit à cette différence une grande importance.

Les médecines de précaution ſont auſſi dangereuſes que les ſaignées : car ce qu'on appelle *purgation* étant l'effet d'une indigeſtion, qui, à la vérité, eſt quelquefois utile & favorable, il eſt également néceſſaire de s'y préparer, de la prendre à propos, de la choiſir, de la doſer, & de la compoſer ſuivant l'Art de la Médecine & de la Pharmacie. Il ne faut jamais ſe purger ſans l'avis d'un Médecin habile, & craindre ſur-tout de recevoir des remedes de la main d'un charlatan. Il faut que le Médecin décide s'il convient de préférer le vomitif au purgatif, ou celui-ci au premier. En général le vomitif étant plus violent, ne doit ſe donner qu'aux perſonnes fortes, & dans le cas où il eſt néceſſaire de frapper de grands coups. Ce que je viens

de dire eſt conforme à la méthode moderne & reçue depuis deux cents ans : mais les Anciens faiſoient grand cas des vomitifs, qu'ils appeloient du nom général d'*émétique*. L'Ecole de Salerne n'héſite pas à conſeiller de ſe faire vomir au moins une fois le mois. Les eaux minérales priſes ſans préparation, ſont auſſi dangereuſes, (quoiqu'elles aient été indiquées par de bons Médecins), dans des circonſtances qui peuvent changer d'un moment à l'autre, & rendre nuiſible ce qui auroit été ſalutaire.

Les lavemens de précaution pris en ſanté, peuvent être auſſi nuiſibles, ſur-tout s'ils ſont compoſés; mais s'ils ſont ſimples, c'eſt toujours mal fait d'en contracter une habitude journaliere, parce qu'enſuite on ne peut plus s'en paſſer, &c. &c.

Il y a des gens qui ont pour maxime, dès qu'ils ſe ſentent incommodés, de boire beaucoup d'eau chaude, & de ſe faire ſuer; les autres de ſe réduire à une diete longue & auſtere : ſans doute que l'expérience leur a fait ſentir l'utilité de cette conduite pour leur tempérament. Mais ce qui leur a réuſſi quand ils étoient jeunes & menoient un certain train de vie, peut ne leur pas être également utile

quand ils ſont plus vieux & vivent différemment. En général, tâchons de ne point contracter d'habitudes abſolues pour toute notre vie. Il y a des hommes & des femmes qui ont la folie de vouloir engraiſſer, & d'autres la fureur de maigrir. Les moyens qu'ils prennent pour cela ſont preſque toujours inutiles, & la plupart du temps dangereux. Il faut laiſſer à la Nature diſpoſer de notre taille & de notre teint.

Le dernier objet de l'Hygiene eſt fondé ſur deux ou trois chimeres : 1°. l'art de prolonger la vie bien par delà les bornes ordinaires : 2°. celui de rajeunir les vieillards & de leur rendre leur premiere vigueur : 3°. la véritable panacée ou remede univerſel, & préſervatif général pour tous les maux qui peuvent affliger l'humanité. Je vais faire en abrégé l'Hiſtoire des vaines recherches qu'on avoit déjà entrepriſes ſur ces objets il y a deux cents ans. Ce que je vais dire ſeroit plus curieux qu'utile, s'il n'y avoit pas une véritable utilité à ſe déſabuſer de certains préjugés auxquels un amour de la vie mal entendu ne nous porte que trop à nous livrer.

Nous ne pouvons pas révoquer en doute, qu'avant le déluge les hommes n'aient vécu beaucoup plus long-temps

qu'aujourd'hui. Adam mourut âgé de 930 ans. De ce premier homme jufqu'à Noé, on compte neuf générations de Patriarches, dont fix ont vu plus de neuf fiecles. Mathufalem, qui a eu la vie la plus longue, n'eft mort qu'à l'âge de 969 ans. Depuis Noé jufqu'à Abraham il paroît que la vie des hommes devint plus courte ; elle fe borna à cinq, à quatre, & à trois fiecles. Abraham mourut à 175 ans ; il avoit eu fon fils Ifaac à près de 100 ans, Sara en avoit près de 90, & on trouvoit déjà cet âge avancé. Enfin, Jofeph ne vécut que 110 ans. Dans tout le refte des Livres de l'Ancien Teftament, nous ne voyons perfonne qui ait vécu plus long-temps que Job ; il termina fa carriere à l'âge de deux cents dix-fept ans. Les Auteurs graves & fages, qui conviennent que les Patriarches ont vécu auffi long-temps que je viens de le dire, attribuent cette longue vie, auffi bien que la haute taille des premiers hommes, à la jeuneffe du monde ; ils croient que la Nature alors étoit plus forte & plus active. Mais il y a des gens qui ont ofé nier la haute taille & la longue vie des Patriarches. Ils ont prétendu que les années des Chaldéens & des anciens Hébreux,

n'étant composées que de mois lunaires, étoient plus courtes que les nôtres, & que par conséquent il falloit rabattre quelques années de chacun de leurs siecles: jusque-là ils ont pu avoir raison ; mais ils ont été jusqu'à soutenir que chacune des années patriarchales n'étoit que d'un mois ; à ce compte, Adam même eût vécu moins que certains vieillards de notre temps, ce qui est absurde. Croyons plutôt que nos premiers peres vivoient plus long-temps que nous, parce qu'ils étoient plus sobres & avoient une conduite mieux réglée que la nôtre; d'ailleurs ils étoient mieux constitués : tâchons d'imiter leur conduite, de ménager notre tempérament, & peut-être ne nous sera-t-il pas impossible de voir plus d'un siecle, puisqu'il y a eu dans tous les temps des exemples de vieillards plus que centenaires. Hippocrate a vécu 104 ans, & Galien, à ce qu'on dit, 140. On ajoute qu'il ne ressentit dans toute sa vie aucune infirmité. Il ne mangoit rien que de cuit, & ne prit jamais plus d'alimens & de boisson que la Nature ne lui en demanda. Asclépiade, aussi fameux Médecin que Galien, mais dont les Œuvres ne nous sont point restées, vécut encore plus long-temps que Galien, car

il ne mourut qu'à 150 ans ; ce fut d'une chute, & avant que d'avoir jamais eu aucune maladie réelle. Il disoit hautement, qu'il consentoit de passer aux yeux de la postérité pour un ignorant, s'il éprouvoit jamais la moindre indisposition.

Nous ne savons pas bien quel régime suivoit le fameux *Jean Destemps*, mais tous les Chroniqueurs & les Historiens du treizieme siecle sont d'accord que cet homme, qui vivoit encore de leur temps, avoit 400 ans d'âge. Il avoit, dit-on, servi dans l'armée de Charlemagne, & suivi cet Empereur dans toutes ses courses militaires ; or Charlemagne est mort en 814. J'ai déjà parlé dans un de mes Volumes précédens, de ce Jean Destemps ; ce que je peux dire aujourd'hui, c'est que je possede une très-ancienne Chronique manuscrite qui paroît être du treizieme siecle, & dont l'écriture est très-difficile à déchiffrer ; à la tête de laquelle il y a une note qui l'attribue à Jean Destemps ; elle contient l'Histoire des neuvieme, dixieme, onzieme, & douzieme siecles.

Ce fut à peu près dans le treizieme siecle, ou au suivant, que, sur le rapport de quelques Voyageurs, on parla d'un pays dans lequel on ne mouroit point,

ou du moins on parvenoit à une extrême vieillesse. Les uns placerent ce pays dans les Indes, d'autres dans la Tartarie, enfin quelques autres dans le Nord. Les Voyageurs, Marc Paul & Mandeville, en parlerent, mais sur des rapports très-incertains. Des bruits aussi destitués de fondement coururent sur la fontaine de Jouvence, c'est à-dire sur une source qui rajeunissoit les vieillards & leur faisoit prendre une nouvelle vie. Des Auteurs, moitié Historiens, moitié Romanciers, ont écrit qu'Alexandre en avoit eu connoissance, & l'avoit fait chercher inutilement dans les Indes Orientales. Au quinzieme siecle, on prétendoit que c'étoit dans les Indes Occidentales ou Amérique qu'elle devoit se trouver, car on publia en Espagne que Christophe Colomb en étoit possesseur; mais tous ces propos, qui n'étoient fondés sur aucuns faits réels, tomberent d'eux-mêmes. Enfin les Physiciens, les Médecins, & les Chimistes chercherent à réaliser cette chimere, & à trouver des méthodes conformes aux principes de leur Art, qui prolongeassent la vie, rendissent la jeunesse, guérissent & préservassent de toutes les maladies. Le Moine Roger Bacon adressa au Pape Clément IV un grand Ouvrage, qui avoit

précisément cet objet. Après avoir bien déclamé contre le peu de soin que les hommes prennent pour conserver leur vie & leur santé, il déclare qu'il croit avoir trouvé la véritable recette pour vivre toujours, ou du moins pendant plusieurs siecles, & que ce secret est contenu dans les écrits d'un certain Picard, nommé *Maharnecourt*, que l'on appeloit *le Maître des expériences.* Il vivoit peu de temps avant Roger Bacon. Les écrits de ce savant Picard sont très rares, cependant je crois en posséder un Manuscrit. Quoi qu'il en soit, Roger Bacon nous a transmis le secret en question. D'abord, en termes mystérieux & allégoriques, qu'il explique en suite jusqu'à un certain point, il conseille de prendre de l'or, de le rendre potable, & de le mêler avec les substances suivantes; des perles que l'on dissout au moyen des acides, du romarin, du spermaceti ou blanc de baleine, un os que l'on trouve dans l'estomac des cerfs, du côté du cœur, de la chair de vipere, & de l'aloès. En composant de toutes ces choses un opiat, & en en prenant tous les jours une dose, Bacon ne doutoit pas qu'on ne dût vivre plusieurs siecles, puisque l'effet de cette drogue étoit, selon

lui, de prévenir la corruption dans tous les organes, & d'éloigner les infirmités de la vieilleſſe. Cependant l'Auteur de ce beau ſecret mourut lui-même à l'âge de 78 ans, l'an 1294. Il eſt vrai qu'il éprouva des chagrins & des tourmens capables de faire perdre aux antidotes toutes leurs vertus. Clément IV avoit protégé ce Moine, qui étoit vraiment la lumiere de ſon ſiecle, & l'eût été d'un autre encore plus éclairé. Mais un Cardinal, ignorant ſans doute, & intrigant, s'étoit déclaré ſon ennemi, & ce Cardinal devint Pape ſous le nom de Nicolas III. Dès-lors il perſécuta le protégé de ſon prédéceſſeur, & le tint long-temps en priſon à Paris où il mourut.

Arnaud de Villeneuve étoit à peu près contemporain de Roger Bacon; c'étoit également un grand homme, & l'on eſt redevable à l'un comme à l'autre de pluſieurs grandes découvertes. Il dit dans ſes Œuvres, qu'il s'eſt ſérieuſement appliqué à trouver le ſecret de rajeunir les hommes. Il cite pluſieurs exemples d'animaux, tels que le cerf, l'aigle, l'épervier, & le ſerpent qui rajeuniſſent. Nous n'en avons point d'autres preuves par rapport au cerf, ſi ce n'eſt qu'il vit pluſieurs ſiecles, & que ſon

bois tombe tous les ans. Quant au rajeunissement des aigles, David en parle dans ses Pseaumes, & le fameux Naturaliste Aldrovande a cru que cela leur arrivoit. On trouve dans le Livre de Job, que l'épervier rajeunit, & que quand il est vieux il lui pousse de nouvelles plumes, qui lui rendent sa premiere vigueur. On dit la même chose du corbeau; mais ce n'est qu'un soupçon fondé sur sa longue vie. Le cheval vit aussi très-long temps, sauf accident. Nous en avons un exemple, environ au dixieme siecle, sur la fin de la seconde Race de nos Rois. Un Duc de Gascogne vint alors faire hommage à Raoul, qui avoit usurpé la Couronne de France sur Charles-le-Simple; il étoit monté sur un cheval âgé de plus de cent ans, & qui cependant étoit encore très-vigoureux. Arnaud de Villeneuve avoit entendu parler de certains singes, que l'on trouve dans le Mont Caucase, qui ne vivent que de poivre, ne meurent jamais que par accident, & font rajeunir les lions qui les mangent. On trouve, ajoute-t-il d'après Pausanias, dans la Grece, une fontaine nommé *Calatus*, dans laquelle Junon venoit autrefois se baigner, pour rajeunir & paroître toujours

belle & fraîche à ſon mari Jupiter. Elle eſt ſituée près de Nauplium, aujourd'hui Napoli de Romanie. Arnaud de Villeneuve ſavoit d'ailleurs qu'il y avoit bien des exemples de perſonnes des deux ſexes, qui, à un certain âge, avoient recouvré toutes leurs dents, repris leur embonpoint, & dont les cheveux blancs étoient redevenus noirs; il ſe propoſa donc de rendre ces prodiges plus communs, & il découvrit enfin le ſecret de les opérer; il eſt conſigné dans ſes Œuvres, dont il y a nombre de manuſcrits, & des éditions en latin des quinzieme & ſeizieme ſiecles. Voici ce merveilleux ſecret. Il faut, tous les ſept ans, ranimer ſes forces & renouveler ſon tempérament; 1°. en ſe purgeant avec de la caſſe, eſpece de médicament pour lequel Arnaud avoit la plus grande eſtime; 2°. mettre ſur ſon cœur, pendant la nuit, un emplâtre composé d'aloès, de ſafran, de roſes rouges, & d'ambre incorporés dans de la cire & de l'huile roſat; 3°. ne manger, pendant trois ſemaines ou un mois, d'autres viandes que celle de poules, nourries, ſuivant la méthode d'Arnaud, d'une pâte de froment pétrie avec du bouillon de vipere & le ſuc de différentes herbes aromati-

ques. Le potage de celui qui se mettra à ce régime sera fait avec ces poules & du pain très blanc & frais. Sa boisson sera du vin blanc, & le reste de son repas consistera en quelques œufs frais. Les jours prescrits pour le régime étant finis, on se baignera trois fois, de deux jours l'un alternativement, dans de l'eau tiede mêlée de plantes aromatiques. Ensuite on prendra des bols de thériaque, & d'une certaine confection dans laquelle il entre beaucoup d'aromates, des bois de senteur, & jusqu'à des perles & des pierres précieuses. L'on voit que ce traitement doit durer plusieurs mois, & le Médecin conseille de choisir, pour s'y livrer, la plus belle saison de l'année; heureusement qu'il ne doit recommencer qu'une fois en sept ans, sans quoi on courroit risque, pour prolonger sa vie, d'en employer bien ennuyeusement & bien tristement une bonne partie. Si l'on trouve ridicules les procédés proposés par deux aussi grands hommes que ceux que je viens de nommer, que pensera-t-on des idées d'un autre qui leur est inférieur?

Marsile Ficin, Chanoine de Florence, mort à la fin du quinzieme siecle, fameux par un grand Commentaire sur Pla-

ton, propoſe de conſulter au moins tout les ſept ans quelque habile Aſtrologue, qui puiſſe vous répondre que vous ne mourrez pas pendant ce temps là, ou quelque Sorcier, qui joignant les remedes aux enchantemens, poſſede le même ſecret dont ſe ſervit Médée pour rajeunir Eſon, pere de Jaſon. Mais veut-on un remede dans lequel le ſortilege & le diable n'entrent pour rien? Ficin conſeille aux vieillards de faire uſage de l'or, de l'encens, & de la myrrhe. Ce remede, dit-il, ne peut manquer d'attirer ſur eux les bénédictions du Ciel, puiſque ce ſont ces trois choſes qui furent offertes en préſent à l'Enfant Jeſus par les Mages, dans l'étable de Bethléem. Gémiſſons ſur l'ignorance d'un ſiecle dans lequel des gens de mérite & d'eſprit débitoient ſérieuſement de pareilles folies.

Ce n'eſt que tout à la fin du ſeizieme ou même au dix-ſeptieme ſiecle, que le monde ſe trouva un peu plus éclairé. *Paracelſe*, qui n'étoit né qu'en 1493, & qui mourut en 1541, n'étant âgé que de quarante-huit ans, étoit naturellement moins ſage que les trois dont je viens de parler, mais il étoit plus inſtruit, puiſqu'il eſt le premier qui ait appliqué la

Chimie à la Médecine. Si l'on pouvoit eſpérer d'approcher du moins de ces merveilleux ſecrets, qui peuvent prolonger la vie, rajeunir les vieillards, & nous indiquer le remede & le préſervatif univerſels, ce ſeroit à l'aide des préparations chimiques. Paracelſe n'y parvint pourtant pas, & ceux qui ont perfectionné après lui la Chimie médicinale, non ſeulement n'y ſont point parvenus, mais ſont devenus aſſez ſages & aſſez éclairés pour n'y pas prétendre : il n'en eſt pas moins vrai que Paracelſe nous a mis ſur la voie d'une grande quantité d'excellens confortatifs & de remedes ſpécifiques, en compoſant d'après la méthode des Arabes (qui a été encore bien perfectionnée depuis eux & depuis lui), des eſprits, des eſſences, & des élixirs, qui ſont aujourd'hui reconnus pour être d'un prix infini. On peut dire de lui, qu'en courant après des chimeres, il a fait d'heureuſes & d'importantes découvertes. J'aurai occaſion d'en parler encore en traitant des Livres de Chimie.

Le fameux Chancelier d'Angleterre, *François Bacon*, Lord Verulam, appartient plus au dix-ſeptieme ſiecle qu'au ſeizieme, quoiqu'il ſoit né dans celui-ci, puiſque c'eſt pendant le cours du ſuivant

que ses Ouvrages ont été publiés. Un de ses Livres est intitulé, *Histoire de la vie & de la mort.* Il y cherche, en homme d'esprit & en Physicien habile, ce qui peut prolonger la vie. Il voudroit que l'on soutînt la force du tempérament par des opiats confortatifs, & que l'on tempérât l'excès de la chaleur que ces opiats peuvent occasionner en faisant usage du nitre; que l'on contre-balançât toujours les qualités d'un remede, par celles d'un autre qui lui est opposé; que l'on tînt toujours l'estomac (qu'il appelle le *pere de famille*, parce qu'il nourrit tous les autres membres) en bon état, mais que l'on rafraîchît la poitrine, & que l'on entretînt la fluidité du sang & des humeurs; que de temps en temps l'on changeât & l'on purifiât la masse du sang, par un régime & une suite de remedes qui rendissent aux solides leur premiere vigueur, & par conséquent tous les avantages de la jeunesse. Le projet étoit beau, le plan ingénieux & bien raisonné; cependant il ne fut point couronné par le succès. En prenant alternativement du safran & du nitre, Bacon n'en vécut pas plus long-temps, & la nouvelle de sa mort détruisit toutes les espérances que l'estime qu'on avoit pour

pour ſon mérite & ſes talens avoit fait naître dans l'eſprit de quelques perſonnes.

Nous verrons dans l'Hiſtoire des Ouvrages de Médecine du dix ſeptieme ſiecle, que poſtérieurement à la mort du Chancelier Bacon, on a encore fait deux grandes tentatives, pour procurer au genre humain l'eſpoir de rajeunir & de ſe procurer un ſpécifique univerſel. Ce fut en 1658 que l'on commença à s'occuper en Angleterre de la transfuſion du ſang, c'eſt à-dire de faire paſſer le ſang d'un animal jeune, frais, & bien portant, dans les veines d'un autre foible, vieux ou uſé. On prétendoit qu'on tranſmettroit ainſi au dernier toutes les forces du premier. Pendant vingt-cinq ou trente ans, les Médecins & Phyſiciens Anglois, François, & Italiens, firent une infinité d'expériences, dont les unes manquerent & les autres réuſſirent. Tant qu'elles ne porterent que ſur des bêtes, les Gouvernemens les tolérerent; mais quand on voulut les étendre ſur les hommes, quelques accidens inévitables furent cauſe qu'on défendit abſolument de s'occuper davantage d'un objet auſſi delicat.

Ce fut encore dans ce même ſiecle,

qu'un M. Comiers, Médecin, prétendit avoir trouvé la médecine univerſelle; il ne fit point de myſtere de ſa découverte, il publia ſes principes & ſon ſecret, & eut ſi peu de partiſans, qu'il eſt douteux que perſonne ait jamais voulu éprouver s'il avoit raiſon.

En rendant compte des Livres François écrits avant la fin du ſeizieme ſiecle, & qui traitent de l'art de guérir, ou de la Médecine curative, je crois devoir ſuivre la même méthode que j'ai obſervée en parlant du corps humain. J'ai commencé par l'Anatomie, parce que c'eſt la Science des parties viſibles & palpables, qui ſe démontrent pour ainſi dire au doigt & à l'œil, ſans que le Phyſicien, qui les examine, ſoit obligé de deviner, de préſumer, de conjecturer ſur ce qu'il ne voit pas. J'ai enſuite parlé de la Phyſiologie, autre Science plus profonde ſans doute, mais auſſi plus conjecturale, qui nous enſeigne, autant qu'il eſt poſſible, quel eſt l'uſage de toutes les parties que la ſimple Anatomie nous a fait connoître, comment elles rempliſſent leurs fonctions, & par quels accidens elles ſont dérangées de leur cours ordinaire. L'art de guérir peut ſe diviſer de même en deux parties prin-

cipales, dont l'une plus ſimple, moins difficile dans la pratique, marche toujours, pour ainſi dire, à pas certains, parce qu'elle n'applique ſes remedes qu'aux parties qu'elle a ſous les yeux, ou qu'elle eſt ſûre de découvrir par la diſſection; l'autre eſt obligée de deviner à pluſieurs repriſes, d'abord quelles ſont les vraies cauſes & la nature de la maladie, enſuite à quel point le mal eſt parvenu, & enfin quel ſera l'effet des remedes qu'elle doit y appliquer. La premiere de ces Sciences eſt la Chirurgie, fondée uniquement ſur la connoiſſance de la ſimple Anatomie, & qui demande, pour être exercée, plus de pratique & d'adreſſe que de ſcience. L'autre, la Thérapeutique ou Médecine curative proprement dite, qui ſuppoſe une étude ſérieuſe & réfléchie de la Phyſiologie & de la Pathologie, & exige une longue expérience & de grandes réflexions.

CHIRURGIE.

Je vais donc commencer par rendre compte des Livres de Chirurgie, écrits en François avant la fin du ſeizieme ſiecle. Après avoir dit deux mots de leurs Auteurs & des principes de leur Art, je tirerai de ces Ouvrages les traits que je croirai les plus capables d'intéreſſer & d'amuſer mes Lecteurs.

Tous les Auteurs d'après lesquels je vais parler dans cet article, sont les mêmes dont j'ai fait mention en parlant des Livres d'Anatomie ; je ne reviendrai même que sur une partie d'entre eux, car la plupart étoient Médecins, &, en traitant de l'Anatomie, n'ont fait aucune mention des opérations chirurgicales. Hippocrate, Galien, Paul Eginete, vivoient dans un temps où la Chirurgie étoit si bien confondue avec la Médecine, que l'on ne les séparoit en aucune façon. Ce qu'il y a de chirurgical dans leurs Ouvrages n'a point été traduit en particulier comme venant d'eux, mais ils sont, avec raison, souvent cités dans des Auteurs de Livres de Chirurgie plus modernes. Oribase, qui vivoit sous l'Empire de Julien au quatrieme siecle, a écrit un très-bon Livre sur les fractures & le moyen de les guérir ; c'est-là véritablement un Ouvrage de Chirurgie, mais il n'a point été traduit. Ainsi le premier Livre de Chirurgie François que nous connoissions, est celui de *Guy de Chauliac*, dont j'ai fait mention à l'occasion de l'Anatomie, & que j'ai dit qui avoit écrit en vieux François Provençal dès le quatorzieme siecle ; il avoit été ensuite traduit en Latin, & puis remis en

François moderne au commencement du ſeizieme ſiecle, par un Chirurgien nommé *Jean Raoul.* Il fut long-temps le ſeul qui pût ſervir de guide aux Chirurgiens ; auſſi l'Ouvrage de Chauliac fut-il généralement appelé du nom de Baptême de ſon premier Auteur, le *Guidon.* L'on en fit des extraits ſous le nom de *Fleurs de Guidon.* Tous les autres Livres de Chirurgie n'ont fait, pendant long-temps, que répéter la même doctrine que celui-ci avoit établie. Quoique nous ayons traduit en François les Ouvrages de *Salicet* & de *Lanfranc*, qui vivoient avant Chauliac, & que pendant le ſeizieme ſiecle il y ait eu d'autres Livres de Chirurgie, tels que ceux de *FALCON-DE-TAGAUT*, ce ne ſont que des Commentaires du Guidon. Les Ouvrages même de l'illuſtre *Ambroiſe Paré* ne contiennent que ſa doctrine un peu perfectionnée, & augmentée de quelques nouvelles obſervations, ſur-tout relativement aux plaies d'armes à feu ou arquebuſades, qui ne pouvoient pas être connues du premier Auteur. Par conſéquent en extrayant les Fleurs de Guidon, & ajoutant ſur chaque article intéreſſant ce que l'on ſavoit au ſeizieme ſiecle de plus qu'au quatorzieme, je ferai ſuffiſamment

connoître quel étoit l'état de la Chirurgie au temps dont j'écris l'Hiſtoire Littéraire. Au reſte, j'écarterai de l'extrait que je vais faire du Guidon des Chirurgiens, tout ce que le premier Auteur & ſes Traducteurs & Commentateurs y ont fait entrer d'Anatomie, de Phyſiologie, de Thérapeutique, & de Pharmacie, en convenant que le Chirurgien doit en ſavoir un peu ; du moins n'eſt-ce pas dans ce moment-ci que je dois répéter ce que Guy de Chauliac en apprend.

Si la Chirurgie étoit, comme autrefois, exercée par les mêmes hommes qui profeſſent la Médecine, ou que le Chirurgien ne pratiquât jamais ſon Art que ſous les yeux d'un habile Médecin qui le dirigeât & l'éclairât ſans ceſſe, il n'auroit beſoin que d'une ſcrupuleuſe attention à exécuter ſes ordres, & d'une main également sûre & adroite ; le nom même de Chirurgie le porte, car il ne veut dire en Grec qu'*opération manuelle*. Mais comme on ne trouve pas par-tout & à tout moment des Médecins ſavans & aſſez expérimentés, il faut néceſſairement que le Chirurgien prenne ſon parti, & joigne une certaine meſure d'étude de la Médecine, à l'art & au talent de

l'exécution ; c'est ce qui fait qu'on distingue la Chirurgie en théorique & pratique. La premiere fait connoître les maladies chirurgicales, c'est à dire qui doivent se terminer & se guérir par des opérations ; leurs symptômes, les pronostics que l'on peut former sur les suites qu'elles doivent avoir ; & enfin les remedes que l'on doit y apporter, indépendamment des opérations purement manuelles ; elle apprend à panser les plaies (soit qu'elles soient survenues par accident, soit qu'elles aient été faites par l'art même du Chirurgien), & à remédier aux accidens qui peuvent y survenir, avant que le Chirurgien ait eu le temps d'appeler le Médecin à son secours. De là il s'ensuit qu'il y a une espece de Pharmacie ou connoissance des remedes & des drogues, qu'il faut que le Chirurgien possede. Quant à la Chirurgie-Pratique, il est certain qu'elle s'acquiert beaucoup plus par l'exercice & par l'habitude que par l'étude. Le peu que nous venons de dire suffit pour faire entendre les remarques & anecdotes chirurgicales, que nous allons extraire du peu de Livres écrits en François sur la Chirurgie, qui existoient avant la fin du seizieme siecle.

REMARQUES curieuses & Anecdotes chirurgicales, tirées du Guidon des Chirurgiens, & des Auteurs qui ont écrit en François d'après ce fameux Ouvrage.

GUY DE CHAULIAC dit que la Chirurgie est une Science qui enseigne la maniere de traiter certaines maladies, en tranchant, extirpant, & consolidant. Il explique cette définition, & dit que le Chirurgien tranche en séparant ce qui est continu, comme la peau & les tégumens des veines, dans les saignées & les ouvertures d'abcès ; il extirpe ce qui est vicieux ou superflu dans les cas de pourriture & gangrene, où il faut couper des membres corrompus, enlever des loupes & des excroissances, &c. Il consolide ou réunit les parties dans les cas de fracture, luxaction, & dislocation ; & lorsqu'il travaille à fermer les plaies qu'il a faites lui-même, ou qu'il trouve faites par accident, il les nettoie & en favorise la cicatrice.

Pour remplir ces objets, qui sont ceux de la Chirurgie-Pratique, le Chirurgien se sert d'instrumens & de remedes. Les premiers sont ceux de fer, dont les uns sont propres pour percer & trancher ; tels sont les lancettes, les ciseaux, les rasoirs,

les ſcalpels ; d'autres à tirer dehors, tels que les tenailles, pincettes, cuillers, & crochets ; & enfin d'autres à réunir, comme les aiguilles à coudre. Les remedes ſont des onguens, des emplâtres, dont Guy de Chauliac dit que le Chirurgien doit toujours être muni auſſi bien que de ſes inſtrumens. D'ailleurs un bon Chirurgien, ajoute cet ancien Auteur, doit avoir quatre qualités ; il doit être ſavant, expert, ingénieux, & honnête homme. Sa ſcience doit conſiſter non ſeulement dans celle de l'Anatomie, mais il doit poſſéder même aſſez de Médecine, car ſans cela il ſeroit embarraſſé à prendre ſon parti dans une infinité d'occaſions. Il faut qu'il ſoit expert, c'eſt-à-dire expérimenté, car ſans l'expérience & l'habitude de faire des opérations manuelles, comment pourroit-il s'en acquitter ? Qu'il ſoit ingénieux, c'eſt-à-dire qu'il ait de l'eſprit, du jugement, & de la prévoyance pour ſe décider, ſans quoi la ſcience ne lui ſerviroit de rien : enfin, qu'il ſoit honnête homme, qu'il ait vraiment intention de guérir ſon malade, & non pas de faire traîner la maladie chirurgicale pour gagner plus d'argent.

Les Grecs appeloient *apoſtemes*, nos

vieux ancêtres *apostumes* (les Paysans & les bonnes femmes l'appellent encore ainsi), ce que nous nommons *abcès*. Guy de Chauliac en a fait la matiere d'un de ses principaux Chapitres. Ce sont des tumeurs contre nature qui se remplissent de pus, qu'il faut nécessairement ouvrir, ou qui s'ouvrent d'elles-mêmes. Il faut distinguer dans l'abcès deux temps, celui où le pus se forme, ce qui n'arrive jamais sans fievre & sans élancement dans la partie, & celui où l'abcès est en maturité. On hâte & on favorise cette époque avec des cataplasmes & des emplâtres, après quoi ce moment étant arrivé, ou bien l'abcès s'ouvre de lui-même, ou bien l'on aide à la Nature en donnant un coup de lancette ou de *bistouri*. Il est essentiel que la plaie soit suffisamment grande, pour laisser sortir toute l'humeur qu'elle contient, & sur-tout des corps étrangers, si par malheur il y en étoit entré quelques-uns ; l'instrument tranchant n'est pas toujours suffisant, & il faut employer les suppuratifs & les caustiques, pour augmenter la plaie & la traiter suffisamment. Sur la fin de la cure des abcès, il faut veiller à ce qu'ils ne dégénerent pas en ulcere, & s'assurer qu'ils sont bien

nettoyés avant que de les laisser fermer. Telles sont les regles générales par rapport à la cure des abcès. Elles sont prescrites par Hippocrate même, qui conseilloit d'ouvrir les abcès, les ouvroit lui-même, & aidoit à la Nature à les nettoyer & les fermer. Entre tous les abcès, un des plus dangereux est celui de la poitrine: on l'appelle en Grec *empyeme*; on est quelquefois obligé, pour le guérir, de faire une opération qui a l'air fort effrayant, & qui n'est pourtant, ni si douloureuse, ni si dangereuse qu'elle le paroît. On fait avec la lancette une ouverture entre deux côtes, pour donner issue à la matiere épanchée dans la poitrine. Les Anciens étoient grands partisans de cette opération. Hippocrate nous apprend qu'il la pratiquoit & laissoit couler le pus pendant plusieurs jours. Nos Chirurgiens, jusqu'au seizieme siecle, l'ont imité; mais à présent on l'évite autant qu'on peut. Les abcès du bas-ventre sont aussi fort délicats à ouvrir; il est cependant très-dangereux d'y laisser séjourner le pus. Ceux au cerveau sont encore de plus grande conséquence. Quand on a lieu de croire qu'ils ont leur siége sous les os du crâne, on emploie le trépan pour les mettre à découvert, après

quoi on fait sortir l'abcès; quand même il auroit altéré une partie du cerveau, on enleve toute cette partie corrompue, & il est prouvé qu'on ne meurt point, & qu'on ne devient point fou pour avoir perdu une partie du cerveau (1). Les abcès au foie exigent aussi quelquefois une opération sur le viscere même; heureusement elle n'est ni fort douloureuse, ni même infiniment dangereuse. Hippocrate se servoit du feu pour ouvrir les abcès du foie & du bas-ventre. Il y a des exemples bien singuliers de corps étrangers qui ont resté long-temps dans le corps de l'homme, sans qu'on se doutât qu'ils y fussent, & sans qu'ils y fissent aucun désordre apparent. Il faut quelquefois ouvrir des abcès dans les reins, par une opération que l'on appelle *néphrotomie*. Elle étoit connue des Anciens, & ils s'en servoient pour tirer les pierres des reins. Il paroît qu'Hippocrate la pratiquoit, & aujourd'hui on a de la peine à la hasarder. En général les abcès extérieurs & chirurgicaux ne sont dangereux & mortels que quand ils deviennent gangreneux. La cure de ceux

---

(1) Le trépan étoit déjà connu du temps d'Hippocrate.

qui viennent dans les parties tout-à-fait intérieures du corps, ſont plus du reſſort de la Médecine que de la Chirurgie. Il y a des tumeurs plus dangereuſes encore que les abcès ; tel eſt *le charbon* ou *anthrax*, qui, de tout temps, a été reconnu pour mortel quand il a été bien caractériſé. Non ſeulement il faut que le Chirurgien l'ouvre & donne jour à l'humeur, & qu'il applique ſur la plaie les onguens & remedes les plus convenables ; mais encore que le Médecin travaille au dedans, & adminiſtre les remedes internes les plus convenables. Le *phlegmon* eſt une ſeconde eſpece de tumeurs moins fâcheuſe que l'anthrax, mais pour laquelle il faut encore avoir recours aux Arts de la Médecine & de la Chirurgie.

Les *loupes* ſont des tumeurs rondes ou ovales qui viennent ſous la peau ſans douleur & ſans rougeur, mais qui groſſiſſent quelquefois conſidérablement, & qui, ſuivant les endroits où elles ſe placent, peuvent devenir très-nuiſibles. Quand on ne peut parvenir à les réſoudre, il faut les extirper, & cette opération eſt ordinairement très-délicate. Les *goîtres* & les *ſquirres* ſont des tumeurs du genre

de loupes. Voyez ce que j'en ai dit en parlant des maladies internes.

Amputation. Les amputations sont les plus grandes & les plus importantes opérations chirurgicales, quoiqu'elles ne soient pas toujours les plus difficiles ; il faut, autant qu'il est possible, faire les amputations des membres dans les articulations. Le fameux Ambroise Paré, le premier Chirurgien du seizieme siecle, a beaucoup écrit sur les amputations, les moyens de les faire avec moins de douleur, plus promptement, & en faisant peu souffrir le malade ; & enfin sur la façon d'empêcher les hémorragies, de panser les plaies, & de les cicatriser. Quoiqu'il ait fait sur ce sujet d'excellentes recherches, on a encore, depuis le temps où il vivoit, bien perfectionné cette matiere, & fait de nouvelles découvertes. Paré regardoit comme impraticable l'amputation de la cuisse à l'articulation ; mais depuis on a éprouvé qu'elle pouvoit se faire sans qu'il en coutât la vie au patient. On a aussi bien perfectionné les jambes de bois & autres membres artificiels, faits pour suppléer à ceux que l'on a été obligé d'amputer. On est effrayé de voir com-

bien la façon d'amputer les membres, du temps de Celse, de Galien, & de Chauliac, étoit cruelle & longue, en comparaison de ce qui se pratique aujourd'hui. Ambroise Paré est le premier qui a imaginé d'arrêter le sang en liant les arteres; auparavant on l'étanchoit, autant qu'on le pouvoit, avec de la charpie chargée de caustiques, ou avec du linge & des éponges imbibés de vinaigre. Depuis peu on y emploie l'agaric.

Chauliac nous apprend quels étoient les *onguens* dont les Chirurgiens se servoient de son temps; ils étoient au nombre de cinq: le *basilicum* composé de cire jaune, de suif, de poix, de résine, & d'huile commune, l'onguent d'or, l'onguent des Apôtres, l'onguent blanc de Rhasès, & l'onguent d'altéa ou de guimauve. Les Commentateurs du seizieme siecle nous apprennent qu'on y avoit ajouté le diapalme, propre à nettoyer & dessécher les ulceres; le *diachilum*, bon pour attirer les matieres des tumeurs; & enfin l'onguent de Vigo, & le cérat réfrigérant de Galien, dont je parlerai à la Pharmacie. Il nous apprend aussi quels étoient les cataplasmes dont usoient les Chirurgiens de son temps, tant pour arrêter les flux

de ſang, que pour conſolider les cicatrices & les fractures; on y faiſoit entrer dans ceux-ci de la fiente de vache & de cheval, & dans les cataplaſmes anodins & adouciſſans, de la fleur de ſureau, de la farine de lin, & de l'huile roſat. Le cataplaſme anodin, le meilleur & le plus en uſage aujourd'hui, eſt celui que l'on appelle *le cataplaſme des goutteux*; il ſe fait avec de la mie de pain blanc, du lait, & un ou deux jaunes d'œufs.

Chauliac nous dit encore quelles ſont les *poudres* que les Chirurgiens de ſon temps portoient toujours avec eux, & employoient dans leurs panſemens; c'étoit la poudre de bol d'Arménie, ou de terre abſorbante, dont ils ſe ſervoient pour étancher le ſang & arrêter les hémorragies; dans le cas de contuſion, de poudre de roſes rouges & de myrte; & de la poudre de précipité ou alun brûlé, pour ronger & conſumer les ſuperfluités des ulceres.

Les *éréſipeles*, qui ſont des maladies dont la cauſe eſt quelquefois interne, ſont ſouvent un accident aux bleſſures & aux contuſions; alors le Chirurgien doit les traiter. Chauliac propoſe d'y faire des *embrocations*, c'eſt-à-dire de les baſſiner

bassiner avec de l'*oxycrat*, qui n'est que de l'eau & du vinaigre, ou de l'*oxirhodin* composé d'huile rosat & de vinaigre.

Chauliac conseille encore, dans le cas où il faut nettoyer, fermer & consolider les plaies, le *baume* ou huile de *petits chiens*; il en donne la recette, qui consiste à faire bouillir deux petits chiens naissans dans quatre livres d'huile violat, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte, y joindre une once de térébenthine & une d'eau-de-vie. Un des Commentateurs du Guidon (Meissonier) parle à cette occasion d'un baume qu'il appelle *admirable*. Il a été indiqué par Fabrice d'Aquapendente, fameux Anatomiste de la fin du seizieme siecle. Les effets en sont, dit-il, si étonnans, qu'ils guérissent en peu de jours les plaies les plus invétérées : c'est par cette raison, ajoute-t-il, que l'usage de cet excellent remede a été interdit en Espagne, parce que l'on s'apperçut que les plaies étant si faciles à guérir, les Espagnols ne faisoient aucune difficulté de se battre, regardant les blessures comme des bagatelles.

Le Chirurgien, obligé par son Art à faire des *brûlures*, s'occupe aussi du soin de les guérir. Il est étonnant que l'on

ne se soit pas apperçu plus tôt que le meilleur remede aux brûlures étoit des anodins & des adoucissans, particuliérement l'huile de noix & l'huile de lin. C'est mal-à-propos qu'on y appliquoit autrefois, & même au seizieme siecle, des remedes d'un autre genre. Lorsque les brûlures sont considérables, qu'il y a perte de substance, & que les chairs sont consumées, on traite la brûlure comme une vraie plaie; mais il faut toujours observer que les cataplasmes, linimens, & onguens dont on se sert en pareille occasion, doivent être anodins, rafraîchissans, & adoucissans.

La *bronchotomie* est une opération chirurgicale très-effrayante; car il ne s'agit pas moins que de faire une ouverture dans la trachée-artere ou dans l'œsophage, pour y faire entrer l'air & mettre le malade en état de respirer, & de prendre de la nourriture lorsque le conduit de la respiration ou celui des alimens est embarrassé par quelque corps étranger, ou bouché par quelque accident que ce puisse être. C'est un remede extrême, que les Anciens employoient cependant plus souvent que nous. Quand on s'y trouve obligé, il faut l'exécuter promptement, car c'est toujours dans le cas d'un danger très-

pressant qu'on y a recours. Heureusement cette plaie se referme aisément. Quand l'ouverture est faite, on y introduit une canule à travers laquelle on peut verser ou seringuer du bouillon.

La *carie* est la plus dangereuse, & même la seule maladie qui attaque les os. Le séjour du pus mal conditionné peut l'occasionner : si elle est accidentelle & vient du dehors, elle peut se guérir aisément; mais si elle vient du dedans, elle est très-difficile à guérir. Hippocrate, Celse & Galien pratiquoient des opérations pour guérir la carie des os, soit en les brûlant & les cautérisant, ou enlevant avec des instrumens la partie de l'os cariée.

La *cataracte* est une maladie des yeux dans laquelle le cristallin s'épaissit, cesse d'être transparent, & intercepte absolument la vision. On cherchoit autrefois à la guérir par des médicamens que les Anciens appeloient *collyres* ; mais depuis long-temps, quand elle est obstinée, on a recours à une opération chirurgicale très-délicate, par laquelle on coupe le cristallin quand il est en maturité, c'est-à-dire devenu tout-à-fait opaque. Les Anciens, tels que Celse & Galien, & les Chirurgiens qui faisoient cette opéra-

tion au ſeizieme ſiecle, & même depuis ce temps-là juſqu'à nos jours, après avoir coupé le criſtallin, le rejetoient par-deſſous les paupieres derriere le globe de l'œil ; mais ſuivant la derniere méthode on l'enleve tout-à-fait, l'œil reſte net, & l'on recouvre la vue.

On eſt ſouvent obligé en Chirurgie de faire uſage des *cauſtiques.* Il y en a de trois eſpeces. Les moins violens ſont tirés des plantes, tels que la graine de moutarde, la renoncule, & l'euphorbe ; ou des animaux, comme les cantharides. La ſeconde eſpece eſt encore plus forte ; on y emploie la chaux vive & le ſavon mêlés enſemble, les cendres gravelées, & le beurre d'antimoine. Ceux de la troiſieme ſont l'alun de roche calciné, l'huile de vitriol, & enfin la pierre infernale, dont la compoſition n'étoit pas encore connue au ſeizieme ſiecle. Lorſqu'on applique tous ces cauſtiques pour brûler les chairs & y faire des ouvertures & plaies que l'on croit utiles, on les appelle *cautere potentiel* & *cautere actuel ;* pour déſigner le feu appliqué avec un fer rouge, dit mettre le *bouton de feu.* Depuis qu'on connoît la *pierre infernale*, il n'y a plus guere que les Maréchaux qui appliquent le cautere actuel aux che-

vaux. Hippocrate en faiſoit uſage pour arrêter les hémorragies, guérir les maux de tête, les hémorroïdes, & même pour les maladies des yeux. Il prétendoit tenir cet uſage de ſes ancêtres, Hercule & Eſculape, de qui il ſe vantoit de deſcendre. Les cauteres, comme toutes les brûlures, forment des eſcarres qui doivent tomber lors de la parfaite guériſon de la plaie.

On appelle en Chirurgie *contuſion*, toute eſpece de bleſſure qui n'eſt pas ouverte & ne fait pas plaie. Il y en a cependant quelquefois de fort fâcheuſes, douloureuſes, & même dangereuſes. Lorſqu'il y a meurtriſſure, il faut tâcher de diſſiper le ſang extravaſé par de ſimples topiques ; mais quelquefois les taches rouges, violettes & jaunes ne ſe diſſipent qu'au moyen de la ſuppuration ; cela arrive ſur-tout lorſque ſous la ſimple contuſion extérieure il y a une plaie cachée entre cuir & chair.

Depuis que l'Art de la Chirurgie eſt ſéparé de celui de la Médecine, les *maladies des dents* ont été regardées comme chirurgicales, parce que la plupart ne peuvent ſe guérir que par des opérations manuelles ; mais depuis plus d'un ſiecle

les Chirurgiens Dentiſtes ſont une claſſe à part. Au ſeizieme ſiecle on ne connoiſſoit guere d'autre opération relative aux dents, que celle de les arracher quand elles étoient gâtées & faiſoient du mal ; mais depuis ce temps, les Dentiſtes ſe ſont rendus bien plus néceſſaires, en imaginant de nettoyer les dents, de les limer, de les arranger, & de les blanchir. Sous l'Empire d'Auguſte, on s'occupoit déjà beaucoup du ſoin des dents ; Celſe en parle dans ſes Livres, & indique pluſieurs remedes topiques & des cataplaſmes pour adoucir les douleurs ; il propoſe même aux perſonnes qui ont mal aux dents, de prendre des lavemens pour ſe guérir ; à ceux qui ont des dents gâtées, de ſe faire ſuer, & de mettre ſur la dent gâtée du poivre & de l'encens, ce qui brûle le nerf ; c'eſt ce que l'on appelle vulgairement faire *mourir les dents.* Il paroît que de ſon temps il étoit à la mode d'avoir des dents artificielles, & qu'il y avoit des Artiſtes qui faiſoient métier de les vendre & de les placer. Martial en fait mention dans ſes Epigrammes.

Chauliac, d'après Galien, définit l'*ulcere*, une ſolution de continuité, ou

plaie ou ouverture dans les chairs, qui se remplit de sanie ou pourriture, qui en empêche la guérison & la consolidation. Les ulceres sont plus ou moins profonds, putrides, virulens, & corrosifs; il faut joindre, pour les guérir, l'Art de la Chirurgie-Pratique, ou des opérations; celui de la Pharmacie, qui fournit les remedes externes, & celui de la Médecine, qui corrige les humeurs viciées intérieurement.

Ce que l'on entend par *fistule*, est un ulcere profond, sinueux, dont le fond est beaucoup plus large que l'entrée, & dont il sort une matiere purulente. Lorsque les plaies dégénerent en fistules, c'est un fâcheux accident, & elles sont alors très-difficiles à guérir. *La fistule au fondement* est une des plus cruelles, en ce qu'il est très-difficile de l'extirper. On employoit autrefois les ligatures & les caustiques, souvent inutilement & avec beaucoup de douleur; ce n'est que dans le siecle dernier qu'on imagina une opération que l'on pratiqua sur Louis XIV, & qui réussit parfaitement; on la pratique encore, & elle a toujours le même succès; cependant on emploie encore quelquefois les autres moyens, & il y a des gens qui les préferent. La *fistule lacrymale*, c'est-

à-dire aux yeux, eſt à préſent la plus fâcheuſe, & l'opération qu'on eſt quelquefois obligé d'employer pour la guérir, eſt également délicate & déſagréable.

Les *fractures* ſont les accidens qui donnent le plus ſouvent lieu aux opérations de Chirurgie ; celles à la tête & celles des côtes ſont les plus fâcheuſes ; celle des vertebres, ſi elle eſt complette, eſt abſolument mortelle ; celles de la rotule & du pied ſont très-douloureuſes. C'eſt principalement en raccommodant les membres fracturés, que les habiles Chirurgiens montrent leur capacité & leur adreſſe. Hippocrate, Galien, Oribaſe, Avicenne, & Chauliac, ont donné des préceptes à ce ſujet ; mais on eſt à préſent bien plus avancé ſur cette matiere, qu'on ne l'étoit de leur temps. On eſt toujours convenu & on convient encore, qu'il faut faire grande attention à la façon dont ſe forme le cal ou calus : c'eſt ce qui décide de la ſolidité dont doit jouir par la ſuite la partie qui a été fracturée. Chauliac indique pluſieurs remedes pour hâter la formation du calus : on n'y a pas aujourd'hui grande foi ; on s'attache avec raiſon à ce que la réunion ſoit exacte, & que la ſubſtance des os mêmes puiſſe fournir la ma-

tiere néceſſaire à la formation du calus.

Les *hernies*, *raptures* ou *deſcentes* ſont des accidens fâcheux ; il y en a de pluſieurs eſpeces. On a bien perfectionné depuis deux cents ans les bandages qui les rendent beaucoup moins dangereuſes : d'un autre côté, il paroît qu'elles ſont devenues plus communes, ce qui ne peut venir que de la foibleſſe des tempéramens ou de la nourriture ; lorſqu'elles ſont conſidérables & qu'on ne peut les faire rentrer, on eſt obligé de couper le boyau, ce qui eſt une opération cruelle, mais néceſſaire pour empêcher la gangrene.

Lithotomie & *lithotome* ſont deux mots Grecs, dont on ſe ſert pour exprimer l'extraction de la pierre de la veſſie, & l'inſtrument propre à faire cette opération. Les Anciens, qui connoiſſoient bien le mal, croyoient qu'on ne pouvoit pas y apporter ce remede, ſans faire courir les plus grands dangers à ceux qui en étoient attaqués; cependant la lithotomie étoit connue d'Hippocrate, mais il en interdiſoit la pratique à ſes diſciples ; Celſe croyoit qu'on ne devoit la haſarder que dans les cas extrêmes ; il décrit la façon dont on pouvoit la faire ; c'eſt ce que l'on a appelé depuis *le*

petit appareil. On a depuis imaginé le grand appareil ; enfin, cette opération s'eſt ſucceſſivement perfectionnée, au point que ſi elle eſt toujours regardée comme cruelle, au moins n'eſt elle pas dangereuſe, ſurtout quand le ſujet eſt ſain & bien préparé, & que la pierre n'eſt point adhérente. L'on ſait que la pierre qui tombe dans la veſſie, ſe forme ordinairement dans les reins. Ceux qui ont lu la Chronique de Louis XI, ſavent que les Médecins & Chirurgiens de ſon temps demanderent à ce Prince la permiſſion d'examiner ſur un corps vivant quelle étoit la vraie ſource de la pierre. On trouva un franc Archer de Bagnolet, qui avoit été condamné pour vol à être pendu, & qui depuis long-temps étoit tourmenté de la pierre : du conſentement même du patient, on lui fit une opération cruelle, capable d'apprendre aux Médecins & aux Chirurgiens ce qu'ils vouloient ſavoir. On le panſa enſuite, & on ſait qu'il fut parfaitement rétabli au bout de quinze jours, qu'il eut ſa grace, & qu'on le mit même en état de vivre le reſte de ſes jours en honnête homme. Il y a cependant apparence qu'on fit à cet homme une opération plus cruelle que celle ordinaire de

la taille, & que l'on lui ouvrit les reins par la néphrotomie, opération que j'ai dit plus haut être si difficile, que depuis le temps d'Hippocrate on n'ose plus la pratiquer.

Les *luxations* ou *dislocations* sont, après les fractures, ce qui donne les plus fréquentes occasions aux Chirurgiens d'exercer leur Art. La luxation en général est le déplacement d'un ou de plusieurs os, de l'endroit où ils sont naturellement placés & assujettis ; c'est ce que l'on appelle vulgairement *avoir les os démis.* Les Chirurgiens qui s'appliquoient particuliérement à les remettre, s'appeloient, au seizieme siecle, *renoueurs* & *rebouteurs.* Ceux qui prenoient ce titre particulier, sont aujourd'hui confondus avec le reste des Chirurgiens. La luxation des vertebres est la seule mortelle par elle-même, & sans qu'il s'y joigne d'autres accidens.

On connoît dans la Médecine l'effet des *narcotiques* ; ce sont des plantes ou des drogues assoupissantes ; la principale de toutes est le pavot, qui fait la base de l'opium. Le Chirurgien doit éviter de toute maniere de les appliquer en topiques, ou d'en faire prendre à ceux sur qui il veut opérer. C'est ce qui étoit cependant

d'usage autrefois ; l'on croyoit bien faire d'endormir ceux qu'on devoit faire souffrir, & l'on cite des exemples de gens à qui, à force d'opium, on a coupé bras & jambes, sans qu'ils s'en soient, pour ainsi dire, apperçus. Mais cette méthode, si elle est pratiquable jusques à ce point, est très-dangereuse; elle retarde au moins les opérations de la Nature, nécessaires pour la guérison des plaies.

En général, les *opérations* sont les véritables & essentielles fonctions du Chirurgien. Hippocrate prescrit à ceux de son temps des regles sur la maniere dont ils doivent s'acquitter de leurs fonctions. Ces regles sont renfermées en trois mots grecs, dont voici la traduction latine, *tutò*, *citò*, & *jocundè*, c'est-à-dire, *sûreté*, *promptitude*, & *gaieté*. Ces excellentes regles ont été si souvent répétées aux Chirurgiens, que depuis long-temps ils les observent exactement. Il faut convenir que le dernier est très-nécessaire pour la tranquillité du patient. Rien n'est plus rassurant que de voir son Chirurgien sans inquiétude sur le succès de l'opération qu'il va faire, ou de l'entendre, pendant le cours des pansemens, débiter un grand nombre d'histoires de gens, qui, ayant été en pareilles

circonſtances, s'en ſont tirés très-heureuſement. Lorſque les Chirurgiens étoient pour la plupart Gaſcons, & qu'on n'exigeoit pas qu'ils fuſſent Maîtres ès Arts, peut-être ce grand conſeil d'Hippocrate étoit encore mieux ſuivi par eux, qu'il ne l'eſt à préſent.

L'*ouverture* des cadavres a autant ſervi à la perfection des opérations de Chirurgie, qu'à l'étude de l'Anatomie; mais à peine au ſeizieme ſiecle oſoit-on démontrer les opérations ſur les cadavres. On ne les ouvroit que pour les embaumer, encore n'étoit-ce que chez les Egyptiens & les Ethiopiens, car les Grecs & les Romains enterroient ou brûloient leurs corps. Il paroît que les Egyptiens étoient bien plus habiles en fait d'embaumemens que nous; mais il faut convenir auſſi que les baumes & les onguens dont ils ſe ſervoient, avoient bien plus de force que les nôtres; d'ailleurs les Egyptiens embaumoient les morts pour les conſerver pendant des ſiecles entiers, au lieu que l'on n'embaume les corps de nos Princes que tout au plus pour quelques jours: quoi qu'il en ſoit, ce ſont toujours les Chirurgiens qui rempliſſent ces triſtes fonctions.

Indépendamment des *pierres* que l'on

tire de la veſſie & des reins, il s'en forme un grand nombre dans différentes parties du corps, entre autres dans la véſicule du fiel; elles durciſſent & groſſiſſent lentement, & ne ſont pas bien dangereuſes; c'eſt la bile qui ſe pétrifie ainſi. Il ſe forme des pierres dans la poitrine, & il y a des exemples de gens qui en ont craché. D'autres naiſſent dans le cerveau, & ſortent par le nez; enfin il n'eſt point rare qu'il s'en trouve ſous la langue : l'on peut tirer celle-ci par une opération chirurgicale.

L'on juge bien que les *plaies* forment un Chapitre conſidérable du Guidon. Le Chirurgien a le malheur d'être quelquefois obligé d'en faire, & doit s'attacher à guérir celles occaſionnées par des accidens. Hippocrate ne les traitoit guere qu'en les lavant avec du vin & des aromates; il n'y employoit point d'emplâtres, mais ſeulement des cataplaſmes, lorſque les bords étoient tuméfiés. Au reſte, il ſavoit qu'il falloit dilater les plaies, & ne point gêner la ſuppuration. Les Anciens uſoient ſouvent, pour la guériſon des plaies, d'un moyen qui ne ſe pratique plus; c'étoit la ſuccion, & il y avoit des gens qui ſe prêtoient à cette opération dégoûtante; je

ne ſache pas qu'elle ſe pratique à préſent. Dans le panſement des plaies, depuis Hippocrate juſqu'au dix-ſeptieme ſiecle & même par-delà, on uſoit de tentes & de charpie, & l'on en bourroit les plaies pour arrêter l'hémorragie. Il n'y a pas long-temps que cette méthode a été abandonnée; on ſe ſert de moyens plus doux.

Il y a des plaies infiniment dangereuſes, & d'autres très-difficiles à traiter. Du nombre des premieres, ſont les plaies de la poitrine & du bas-ventre; ſi le cœur eſt offenſé, la mort s'enſuit promptement & néceſſairement: on peut guérir les autres, même quoiqu'elles ſoient pénétrantes dans l'intérieur. Les plaies d'armes à feu ſont infiniment plus dangereuſes que celles d'épées, parce que les premieres déchirent, & que les ſecondes ne font que percer, diviſer, ou couper. Celles de la tête, de la langue & du cou ſont les plus embarraſſantes à panſer, & exigent quelquefois le trépan ou la bronchotomie. C'eſt par la ſuture qu'on les guérit ordinairement. Le premier appareil du panſement des plaies ſe leve ordinairement au bout de vingt-quatre heures. Le Chirurgien doit faire grande attention à l'état

où la plaie se trouve alors, pour former son pronostic sur les suites qu'aura la blessure.

Dans le cours du seizieme siecle parut, à Bologne en Italie, un fameux Professeur en Médecine & en Chirurgie, nommé *Gaspard Taliacot*. Il publia un Livre, écrit en Latin, qui fit beaucoup de bruit dans le monde. Il y traite des plaies du visage & de la tête, & prétend remédier à tous les défauts que des accidens peuvent y causer, & substituer même dans le corps des parties à celles qui manquent. Il fait, pour soutenir son systême, de grands raisonnemens, & établit une maniere d'opérer pour recréer les membres. On trouve dans son Ouvrage vingt-deux planches gravées, parmi lesquelles il y en a de singulieres, entre autres celle qui expose la façon de former un nez factice. Si l'Ouvrage de Taliacot n'est pas traduit, du moins les figures en sont-elles bonnes à regarder pour ceux qui n'entendent pas le Latin. Il est d'ailleurs extrait en François dans plusieurs Ouvrages François modernes.

La *ponction*, que les Grecs appeloient *paracentese*, est une opération très-connue des Anciens. Hippocrate la pratiquoit lui-même,

lui-même, tant au bas-ventre dans les cas d'hydropiſie, que dans les autres parties du corps. Elle s'exécute avec un inſtrument que l'on appelle *le trois-quarts*, & qui reſſemble beaucoup au trépan. On inſinue dans la plaie une canule, par laquelle on laiſſe couler l'eau; Hippocrate étoit dans le principe de ne la pas laiſſer écouler tout à la fois, mais à pluſieurs repriſes, & à pluſieurs jours différens.

On applique quelquefois le *trépan au ſternum*; mais c'eſt une terrible opération que celle de trépaner cet os-là; je ne crois pas qu'aujourd'hui on oſe la haſarder. J'ai parlé de la phlébotomie ou ſaignée à l'article de la Médecine préſervative, & j'ai rapporté dans cet endroit les principales obſervations qui ſont contenues dans le grand Chapitre que Guy de Chauliac a conſacré à cet objet.

Les *ventouſes* ſont un remede chirurgical qui étoit très connu & très-employé par les Anciens; il eſt aujourd'hui rare & peu uſité en France, mais un peu plus en Allemagne: on les applique ordinairement au bas des épaules. Les ventouſes ſont de petits gobelets, de métal, de corne, ou de verre, qui font gonfler les chairs & en font ſortir du ſang. Nous

ſommes perſuadés aujourd'hui que c'eſt un aſſez mauvais remede, & que la ſaignée lui eſt de tout point préférable.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus curieux dans les Livres François écrits au ſeizieme ſiecle, concernant la Chirurgie. Voyons à préſent ce que nous pouvons tirer de ceux qui traitent de la vraie *Thérapeutique*, c'eſt-à-dire de la Médecine curative des maladies internes : expoſons en peu de mots quelles ſont les regles générales qu'il faut obſerver, & les moyens qu'on doit employer dans la cure de ces maladies. C'eſt-là la véritable Médecine à la connoiſſance de laquelle toutes les autres parties de la ſcience médicale ne ſont, pour ainſi dire, que nous préparer. J'ai déja parlé de la plupart des Auteurs qui en ont traité ; mais je vais expoſer leurs principes : ce que j'en dirai doit paroître plus ſimple & plus clair, parce que rien à préſent ne doit empêcher mes Lecteurs de m'entendre. Je terminerai ainſi l'Hiſtoire abrégée de la Médecine, depuis ſon origine juſqu'à la premiere année du dix-ſeptieme ſiecle.

La Thérapeutique.

J'ai déjà dit qu'Hippocrate étoit le plus grand des Médecins dans l'art de guérir. Rien n'eſt ſi vrai, & nous n'avons beſoin

d'en donner d'autres preuves que ses fameux Aphorismes, & ses autres Livres dans lesquels il établit des regles, des principes, & des exemples qui sont encore aujourd'hui reçus, admirés, & suivis en plus grande partie. On ne peut trop s'étonner que dans un temps où les connoissances anatomiques étoient si peu avancées, où la Philosophie étoit enveloppée dans des brouillards si épais, où les observations étoient si souvent fautives & même si incertaines, la droite raison, la bonne Logique l'ait éclairé sur son expérience personnelle, & sur les observations traditionnelles qui lui avoient été transmises, au point qu'il s'est trouvé en état d'établir cette Médecine sage & vraiment rationnelle, qu'il ait donné de si bonnes leçons de Diététique, & même si bien connu les effets de tout ce qui composoit de son temps la matiere médicale. Les Traités d'Hippocrate ont été imprimés en Latin sur des Traductions Arabes, avant que le texte Grec ait été rendu public; c'est sur ces Traductions Latines qu'ont été faites la plupart des Traductions Françoises, qui ont paru dès le seizieme siecle. Cependant ce ne fut pas tout-à-fait sans contradiction qu'Hippocrate resta en possession de l'em-

pire de la Médecine. Les disciples qui lui resterent fideles, eurent à défendre sa méthode contre des systêmes qui lui étoient opposés. Erasistrate, Hérophile, dont j'ai parlé parmi les principaux Auteurs Anatomiques, Praxagoras, & Chrisippe son disciple, attaquerent sa méthode; ils étoient grands ennemis de la saignée & des purgations. Sérapion d'Alexandrie fut l'Auteur de la *Secte* que l'on appela *des Empiriques*, qui prétendoient qu'il n'y avoit d'autres principes à se faire que ceux qui résultoient de l'expérience. Celse & Galien nous ont parfaitement expliqué en quoi consistoit l'erreur de ces gens-là, qui portoient à l'excès une maxime très-bonne d'ailleurs, qui est qu'on ne peut porter de jugemens certains en Médecine que d'après les observations, soit qu'on les ait faites soi-même, ou qu'on soit assuré qu'elles aient été faites par d'autres; mais il faut d'ailleurs réfléchir & raisonner d'après ses observations. Voilà précisément ce que les Empiriques ne faisoient pas, & en quoi consistoit leur erreur. Aussi donne-t-on encore à présent le nom d'Empiriques à ces Charlatans, qui, sous prétexte qu'un remede a réussi quelquefois & a

guéri certaines maladies, le débitent à tort & à travers & dans tous les cas possibles, & abusent ainsi de l'expérience. D'un autre côté, il s'éleva une autre Secte également opposée à Hippocrate, & tout autant aux Empiriques. A la tête de celle-ci fut Asclépiade, qui, comme je l'ai dit plus haut, remit la Médecine en honneur à Rome. Celle-ci s'appela *Secte des Méthodistes.* Ils ne s'occupoient qu'à rechercher les causes des maladies, & à raisonner sur ce qu'il falloit faire en conséquence, sans s'embarrasser du succès, ou du moins s'en croyant sûrs, sans avoir consulté l'expérience. Le plus illustre des Méthodistes, après Asclépiade, fut Thémison, qui vivoit sous l'Empire d'Auguste. Celse, qui l'avoit connu à Rome, en fait un grand éloge; cependant il convient des défauts de la méthode quand elle exclut absolument l'expérience : aussi insensiblement les Méthodistes se mitigerent; ils se joignirent aux Dogmatiques, qui s'en tenoient au pied de la lettre au dogme d'Hippocrate. Enfin, il en résulta ce que l'on appelle les *Eclectiques*, d'un mot Grec qui veut dire choisir, parce qu'ils choisissoient, entre les principes & les reg

de conduite des différentes Sectes, ce qu'ils croyoient de meilleur. En général, c'est un très-bon parti à prendre en toutes choses que d'être *Eclectique*, pourvu qu'on ait le bon sens & le jugement de bien choisir. *Celse* avoit ces avantages; ce fut aussi un véritablement grand Médecin & un bon Eclectique. Il se fait honneur d'être l'admirateur d'Hippocrate : il suit ses principes en général; mais il a corrigé quelque chose à sa méthode. Par exemple, il est plus partisan de la saignée, en faisoit faire de plus abondantes, & ordonnoit des purgations moins violentes. *Galien*, en se déclarant de même Disciple & Commentateur d'Hippocrate, a pris aussi la même liberté. Il a substitué quelques faux principes à ceux d'Hippocrate, qui sont infiniment préférables. Par exemple, le principe de Galien, qu'une maladie doit être guérie par son contraire, n'est pas toujours juste, du moins Galien l'a poussé trop loin. D'ailleurs il a embrouillé la matiere par grand nombre de subtilités & de vaines spéculations.

Entre Galien & les Arabes, il y a eu plusieurs Médecins qui ont écrit tant sur l'art de guérir, que sur la Chirurgie & la matiere médicale; mais aucun n'a été

traduit en François, &, à vrai dire, ils n'ont ſouvent été que des Copiſtes d'Hippocrate & de Galien. J'ai dit que pendant trois ou quatre ſiecles les Arabes furent enſuite les tyrans de la Médecine. Le premier d'entre eux, dont nous ayons les Œuvres, eſt *Meſué*, en ſuppoſant que ce que nous avons ſous ſon nom ſoit de lui, ce qui eſt fort douteux. On doit citer enſuite *Rhasès*, qui eſt le premier qui ait parlé de la *ſpina ventoſa*, maladie intérieure des os, qui eſt également ſinguliere & dangereuſe, mais heureuſement aſſez rare. *Avicenne* a compoſé un fameux Ouvrage, intitulé *le Canon*, qui a eu la plus grande réputation, a été commenté pluſieurs fois dans le douzieme & le treizieme ſiecles : enfin, tous les Médecins connoiſſent *Avenzoar* & *Averroès*. J'ai déjà dit que les Arabes étoient les premiers qui euſſent parlé de la petite vérole & de la rougeole, qui, avant eux, étoient inconnues aux anciens Médecins Grecs & Latins. D'ailleurs ils avoient rendu de grands ſervices à la Pharmacie & à la matiere médicale : aucun de leurs Ouvrages n'a été traduit en entier en François ; nous ne pouvons les connoî-

tre que par les traits qui en ſont cités dans des Auteurs plus modernes.

Le premier Ouvrage de Médecine curative moderne qui ait été traduit, eſt le Livre de l'*Ecole de Salerne*, dans lequel, au milieu d'un grand nombre de préceptes d'Hygienne, on en trouve quelques-uns de Thérapeutique. Il eſt certainement des premieres années du douzieme ſiecle, c'eſt-à-dire de 1130 ou 1140. C'eſt alors que floriſſoit l'Ecole de cette Ville, ſituée dans le Royaume de Naples.

Un Juif nommé *Benjamin de Tudelle*, qui courut le monde dans le ſiecle que nous venons de nommer, écrit dans ſes relations, qu'il paſſa par la Ville de Salerne, & que tout y étoit Médecin ou relatif à la Médecine; auſſi l'appeloit on la *Cité d'Hippocrate.* On n'y voyoit que Profeſſeurs & Etudians; & ce qu'il y avoit de Bourgeois, Marchands & Artiſans, ne ſe trouvoient là que pour le ſervice des Médecins & des malades. Le Roi des deux Siciles lui avoit accordé de grands privileges, & elle étoit opulente & belle. C'eſt la premiere Univerſité de Médecine Chrétienne, qui ait été établie en Europe; elle avoit pris pour ſon patron & ſon protecteur l'Evangéliſte

Saint-Luc : dans le reſte de l'Europe, tous les Médecins étoient Juifs ou Mahométans. Les Juifs avoient une Univerſité à Sora en Aſie. La plus grande partie des Souverains de l'Europe, à commencer par Charlemagne, avoient confié leur ſanté aux Juifs (1). Les Mahométans avoient leurs Ecoles de Médecine & autres Sciences à Fez en Afrique, & à Cordoue en Eſpagne. A ces Médecins infideles, ſuccéderent des Prêtres & des Moines. Enfin aux treizieme & quatorzieme ſiecles, on commença à ſe ſervir dans les Cours de l'Europe, & l'on vit briller ſur-tout en Italie, quelques Médecins laïcs ſortis de l'Ecole de Salerne, & qui petit à petit en formerent de particulieres. J'ai parlé des Anatomiſtes & Phyſiologiſtes. Ceux d'un autre genre ont été, au treizieme ſiecle, d'abord *Roger Bacon*, Moine Anglois, que j'ai déjà cité; une partie de ſes écrits eſt reſtée manuſcrite, le reſte a été imprimé en Latin, & une très-petite partie a été traduite en François. Ceux qui connoiſſent ces Ouvrages ne peuvent trop s'étonner

(1) Le premier Médecin de Charlemagne fut d'abord un Arabe, nommé *Buhaihouba*, auquel ſuccéda le Juif *Farragus*.

de la grandeur du génie de celui qui les a composés. Il semble qu'il ait deviné toutes les Sciences, qui cependant n'ont pris un certain essor que long-temps après lui ; & qu'il ne lui a manqué que le temps & les moyens pour porter la Physique, la Chimie, l'Astronomie, la Mécanique, l'Optique, & la Médecine curative, à un point où ces Sciences ne sont parvenues que quatre siecles plus tard. Deux passages de ses Livres prouvent qu'il connoissoit l'effet de la poudre à canon, qui n'a fait du bruit dans le monde que plus d'un siecle plus tard. Un autre passage désigne la circulation du sang, & prouve qu'il avoit travaillé à trouver l'art de prolonger la vie & de rajeunir les vieillards.

Arnaud de Villeneuve, qui a vécu au commencement du quatorzieme siecle, profita des lumieres de Roger Bacon, & perfectionna quelques-unes de ses inventions. Il a été le premier Commentateur du Livre de l'Ecole de Salerne. L'étendue de l'esprit & des connoissances d'Arnaud, lui occasionna des persécutions de la part des Prêtres ; il fut taxé d'héréfie. *Pierre d'Apono* eut le même sort, à peu près dans le même temps. Ce n'est qu'en descendant

très-bas que nous trouvons enfin des Livres François qui traitent de la Médecine curative. Je ſuis obligé de paſſer tout de ſuite à Laurent Joubert, à Grevin, & à Daleſchamps ; car Fernel & Riolan n'ont point écrit en François ſur la Médecine-Pratique. Proſper Alpin, Libavius, Licetas, n'ont point été traduits ; ainſi je trouve peu de ſources dans leſquelles il me ſoit permis de puiſer les regles de l'Art de guérir : mais du moins avoit-on alors les Aphoriſmes d'Hippocrate traduits en François, & ce Livre ſeul peut tenir lieu de bien d'autres ſur cet objet. Depuis le ſeizieme ſiecle on a fait deux grandes découvertes, qui ſembleroient devoir influer beaucoup ſur les principes de la Médecine curative, mais qui cependant n'ont rien diminué de l'excellence des préceptes d'Hippocrate : l'une eſt celle de la circulation du ſang ; elle eſt certainement de la premiere importance en fait de Phyſiologie ; elle nous éclaire infiniment ſur le méchaniſme de l'économie animale, mais d'ailleurs elle ne nous a guere conduits qu'à faire un uſage plus fréquent & plus utile de la ſaignée. La ſeconde découverte eſt celle des remedes chimiques, dont la compoſition a été tentée d'abord par Pa-

racelſe, & infiniment perfectionnée de nos jours. Mais la Chimie n'a-t-elle pas rendu un plus grand ſervice à la Médecine, en expliquant bien la nature & les effets des remedes anciennement connus, qu'en en fourniſſant de plus actifs, mais plus difficiles à bien compoſer, & peut-être plus délicats à adminiſtrer? Au reſte, ce n'eſt pas ici que je dois approfondir ce point, puiſque ces remedes n'étoient pas encore connus au ſeizieme ſiecle.

Voici quelques principes de Thérapeutique, que l'on reconnoît pour être conformes à l'eſprit d'Hippocrate, & que l'on peut croire qu'il adopteroit s'il vivoit encore parmi nous.

Lorſqu'un Médecin eſt appelé auprès d'un malade, il doit d'abord ſérieuſement examiner les ſymptômes de la maladie commençante, & chercher à pénétrer ce qu'ils annoncent; s'il juge qu'elle peut être grave & aiguë, il ne doit cependant pas ſe preſſer d'y appliquer des remedes violens, qui, étant précipités, pourroient augmenter le mal, mais prendre des meſures ſages & modérées, & preſcrire un régime convenable, pour ne point déranger l'ordre & la marche que la Nature ſe preſcrit à elle-même. Il peut

être quelquefois utile de ſaigner, lorſqu'il paroît qu'il y a pléthore, c'eſt-à-dire ſurabondance de ſang ou d'humeurs; mais les émétiques & les purgatifs violens ne doivent pas être employés d'abord, à moins de certains ſymptômes également vifs & alarmans : quelquefois la maladie cede aux premiers remedes, quelque doux & modérés qu'ils ſoient; alors on eſt ſûr qu'elle ne ſera ni grave, ni aiguë; & lorſqu'elle eſt diſſipée ou fort diminuée, on purge, pour évacuer ce qui a été la cauſe des premiers accidens. Mais ſi la maladie réſiſte, il eſt évident qu'elle eſt aiguë; alors elle doit avoir ſon cours & parcourir ſes trois temps. Le premier ſe nomme *temps de crudité* ou d'*irritation*; c'eſt celui pendant lequel l'humeur fermente; il dure quelques jours : alors le Médecin ne doit, pour ainſi dire, que veiller aux ſuites. Le ſecond temps eſt celui de la *coction*; il faut alors aider la Nature & prévoir les criſes prochaines, qui doivent néceſſairement terminer les maladies aiguës, en chaſſant l'humeur *morbifique* en une ſeule ou en pluſieurs repriſes. Les *criſes* ſont ou *complettes* ou *incomplettes* : dans le dernier cas, c'eſt, pour ainſi dire, partie remiſe; mais les pre-

mieres criſes, quelque fâcheuſes & effrayantes qu'elles ſoient, ſont toujours favorables, ſi le malade a la force d'y réſiſter; ainſi le Médecin doit favoriſer la criſe, & aider à la ſoutenir dans le corps qui doit l'éprouver. Telle eſt la marche de toutes les maladies aiguës; les criſes arrivent ordinairement à certains jours marqués, & on peut compter ſur la régularité de ces époques, non ſeulement en vertu de l'autorité d'Hippocrate, mais d'après une ſuite d'expériences conſtantes. Les criſes s'operent de différentes manieres & par différentes voies, par les ſelles, les urines, les ſueurs, les éruptions, & les boutons critiques. On aide la Nature à les produire, à proportion des diſpoſitions dans leſquelles on voit qu'elle ſe trouve. Dans les maladies aiguës, qui ne viennent que de l'abondance ou de la mauvaiſe diſpoſition des humeurs, il faut abſolument qu'il y ait évacuation de quelque maniere que ce ſoit. Dans les maladies inflammatoires, il ſuffit que les parties enflammées rentrent dans leur état ordinaire & naturel. Un caractere eſſentiel des maladies aiguës, eſt d'être accompagnées de fievre plus ou moins forte. Au reſte, on diſtingue ces maladies en

benignes & malignes. Les premieres ne ſont ordinairement ni funeſtes, ni dangegereuſes : mais telle a paru benigne dans le commencement, qui acquiert, en ſe développant, un caractere de malignité. Les maladies aiguës dégénerent quelquefois en maladies chroniques, qui ſont longues & difficiles à guérir; telles ſont les fievres habituelles & lentes, la paralyſie, l'hydropiſie, les obſtructions dans les viſceres, la phtiſie ou pulmonie, les ſuppurations internes, & les hydropiſies de poitrine. Ce ſont ſur-tout les maladies aiguës inflammatoires qui finiſſent ainſi, en conſéquence de quelques rechutes.

Cette méthode générale de traiter les maladies n'empêche pas que chacune ne doive avoir ſon traitement particulier adapté à ſa cauſe & à ſes ſymptômes. Quand elle eſt bien reconnue, bien caractériſée, on ſait quels remedes ſont propres à chacune; mais il y a ſouvent complication dans la maladie : c'eſt alors que la ſagacité du Médecin eſt néceſſaire pour la découvrir, & approprier des remedes qui en guériſſant l'une n'augmente pas l'autre; d'ailleurs, obſerver avec grand ſoin quels ſont l'âge & le tempérament du malade, le climat & la ſaiſon où il

ſe trouve, & la façon dont il a vécu habituellement juſqu'au moment de ſa maladie.

APHORISMES & maximes principales d'Hippocrate & de Celſe, ſur la Médecine curative.

» La vie eſt courte, la ſcience ne s'ac- » quiert qu'avec le temps; cependant les » momens ſont précieux à ſaiſir. L'expé- » rience même eſt ſouvent trompeuſe; le » jugement & le pronoſtic des maladies » toujours difficiles «. Telle eſt la traduction exacte du premier Aphoriſme d'Hippocrate.

» Il faut convenir que la Médecine » eſt un Art conjectural, & que non ſeu- » lement nos conjectures nous trompent » ſouvent, mais même notre expérience «. C'eſt la premiere maxime de Celſe dans la Préface de ſon premier Livre.

» La nourriture eſt le meilleur des » médicamens; mais, comme tous les » autres, il faut qu'il ſoit donné à propos » & dans la doſe convenable «.

Suivant Hippocrate, » l'abondance de » la nourriture augmente la force du » corps en ſanté, & la foibleſſe du ma- » lade «.

» Les

» Les deux plus grands médicamens pour » les maladies qui ne ſont ni aigües, ni » invétérées, ce ſont le repos & la diete «.

» Pour guérir une maladie, il faut ab- » ſolument ſavoir quel en eſt le ſiége & » la cauſe «. (Et cela n'eſt pas toujours ſi aiſé qu'on le croit.)

» L'éloquence & l'eſprit du Médecin » ne peuvent que conſoler & amuſer le » malade ; mais les remedes & la Nature » peuvent ſeuls le guérir «.

» Au commencement des maladies, aidez » la Nature ſi elle en a beſoin (dit Hippo- » crate) ; mais ſi elle agit, laiſſez la faire «.

» Quand la Nature ſe refuſe, dit Celſe, » l'Art ne peut rien «.

REMARQUES particulieres & anecdotes ſur le traitement des principales maladies.

ON n'eſt embarraſſé, dans le premier traitement des apoplexies, que par la crainte qu'il n'y entre de l'indigeſtion ; car dans ce cas il ne faut pas ſaigner ; mais on ne riſque jamais rien de faire vomir & de donner des lavemens vio-lemmens purgatifs, tels que ceux de tabac. Les Anciens, qui faiſoient un grand uſage de l'elléborc, en donnoient beaucoup

dans les cas d'apoplexie & de paralysie ; à présent on néglige absolument ce remede ; apparemment que l'on trouve que l'ellebore n'a pas tant de vertu dans nos climats qu'en Grece & en Asie.

Les Anciens regardoient les bains autant comme remede, que comme servant à la propreté. Les Arabes en faisoient un aussi grand cas, & Rhasès les conseilloit pour la petite vérole ; chose très-remarquable, & de laquelle s'autorisent ceux qui conseillent pour cette maladie un traitement qui auroit paru autrefois fort dangereux.

Les personnes qui sont sujettes au cauchemar, & veulent le prévenir, doivent manger, en se mettant au lit, quelques grains d'anis.

Galien a prétendu que dans le cas d'une blessure à la gorge, qui ne permettroit pas de prendre de la nourriture par la bouche, on pouvoit se nourrir avec des clysteres de lait & de bouillon. Le savant Médecin Arabe, Avenzoar, a soutenu le contraire ; au seizieme siecle, la question n'étoit pas encore décidée, elle ne l'a été que de nos jours en faveur des lavemens.

Regle générale, dans toutes les maladies épidémiques, peste, petite vérole, rou-

geole, ſuette, &c. il faut bien ſe garder d'empêcher l'éruption, qui eſt le ſeul moyen par lequel le corps ſe purifie & jette au dehors le venin qui eſt en dedans. Si on le renferme, ou qu'on prive la Nature des moyens de s'en débarraſſer, il cauſe de grands ravages, & peut donner la mort.

L'inflammation de l'eſtomac eſt une cruelle maladie. Il faut d'abord ſaigner & beaucoup rafraîchir, mettre le malade à un régime fort doux, & bien ſe garder de lui donner aucun purgatif irritant, ni cardiaque, ni ſtomachique; car il n'en faut point uſer tant qu'il y a inflammation du côté de l'eſtomac. Mais dans toute fievre qui n'eſt point inflammatoire, même dans les fievres putrides & les malignes, qui viennent de la corruption des humeurs, il faut purger doucement, & aider à la Nature à jeter au dehors les humeurs corrompues. Les fievres intermittentes, longues & obſtinées, viennent toujours d'un vice de digeſtion. Il faut délayer les ſucs digeſtifs altérés, les expulſer par les purgatifs, enſuite fortifier l'eſtomac, & perfectionner la digeſtion par les amers.

Tant qu'il y a pléthore ou ſurabondance

de ſang, ou d'humeurs viciées mêlées avec le ſang, il faut ſaigner; c'eſt ce qui fait qu'il y a des maladies où on réitere ſi ſouvent la ſaignée; mais dès que le ſang coule librement, & que la Nature peut jeter au dehors les humeurs qui l'embarraſſent, il faut ceſſer les ſaignées; de même les émétiques & les violens purgatifs ne ſont bons que pour donner des ſecouſſes & mettre, pour ainſi dire, la Nature en mouvement; mais dès qu'elle y eſt, il faut la laiſſer opérer elle-même, en l'aidant ſeulement par les purgatifs doux, qu'on appelle *minoratifs*. Celſe, qui n'eſt cependant pas un partiſan aveugle de la ſaignée, dit que dans les maladies où elle eſt indiquée, il ne faut s'embarraſſer, ni de l'âge, ni de l'état du malade, mais conſidérer ſeulement ſi ſes forces ſuffiſent.

Les Anciens faiſoient uſage du lait comme remede, & ſavoient bien que c'eſt une nourriture ſaine & balſamique. Cependant le lait d'âneſſe n'eſt en réputation en France que du regne de François I, & voici comme on l'y a connu. François I, je ne ſais pas dans quelle année, ſe trouvoit très-foible & tres-incommodé; les Médecins François ne trouvoient aucun moyen de le rétablir.

On parla au Roi d'un Juif de Constantinople, qui avoit la réputation d'être un très-habile homme. François I ordonna à son Ambassadeur en Turquie de faire venir à Paris ce Docteur Israélite, quoi qu'il pût couter. Le Médecin Juif arriva, & n'ordonna pour tout remede que du lait d'ânesse. Ce remede doux réussit très-bien au Monarque, & tous les Courtisans des deux sexes s'empresserent à suivre le même régime, pour peu qu'ils crussent en avoir besoin.

Si le régime du lait est très-bon pour les gens du monde, celui de l'eau de-vie & du tabac à fumer n'est pas moins utile à ceux qui sont naturellement forts, qui travaillent toute la journée sur le bord des rivieres, & sont exposés à toutes les injures de l'air & de l'eau, & aux brouillards. Si l'habitude où ils sont de fumer & de boire ne nous paroît ni propre, ni décente, au moins est-elle très saine pour eux, & leur évite-t-elle de grandes maladies. Les soldats, sur-tout en campagne, sont dans le même cas. Aussi, au seizieme & au dix-septieme siecles, leur laissoit-on boire de l'eau-de-vie & fumer : il semble que de nos jours on voudroit les en déshabituer ; il faut pourtant faire atten-

tion que s'ils peuvent s'en paſſer en garniſon, ils ne le peuvent ni ne le doivent à la guerre, ſur-tout pendant le cours d'une campagne rude, fatigante, & prolongée juſque dans l'arriere ſaiſon.

Les Bouchers ont des maladies bien différentes de celles des autres Artiſans, & leur régime doit être tout-à-fait différent. Les vapeurs du ſang, dans lequel ils ſont pour ainſi dire plongés, les engraiſſe, les rend forts & vigoureux, mais peſans & apoplectiques; il ſont ſujets aux hémorragies, aux étouffemens; il faut les ſaigner de temps en temps, & les mettre au régime rafraîchiſſant du petit lait & de l'eau de chiendent.

Quand les Cabaretiers ſont honnêtes gens, & que le vin qu'ils débitent eſt pur, leur métier eſt très ſain : ils ne ſont ſujets aux coliques des Peintres & autres maux, que lorſqu'ils frelattent leur vin en y mêlant de mauvaiſes drogues, comme la litarge, la céruſe, qui peuvent rendre malades ceux qui les emploient, comme ceux qui boivent les liqueurs ſophiſtiquées avec ces drogues-là. Il faut bien ſe garder de ſaigner dans la colique des Peintres; les vrais remedes ſont les lavemens; la ſaignée feroit dégénérer cette colique en paralyſie.

C'eſt au ſeizieme ſiecle que l'on a, pour la premiere fois, entendu parler de deux prétendus remedes, qui, après avoir été éprouvés, ont été reconnus pour dangereux. Le premier eſt *la transfuſion du ſang*, le ſecond, *la purgation par les veines. Libavius*, bon Médecin de Hall en Saxe, qui a beaucoup écrit en Latin à la fin du ſeizieme ſiecle, mais dont les Ouvrages n'ont point été traduits, oſa avancer le premier que ſi on tranſportoit, au moyen d'une canule ou d'un tuyau, le ſang de l'artere d'un homme ſain & vigoureux, dans les veines d'une perſonne décharnée, & à qui il reſteroit à peine un ſoufle de vie, le malade reprendroit ſon ancienne vigueur. On raiſonna d'abord beaucoup ſur une theſe auſſi ſinguliere & auſſi haſardée; enfin, on voulut l'éprouver. Mais ce ne fut qu'au commencement & juſque vers le milieu du dix-ſeptieme ſiecle que l'on fit ces épreuves délicates. Les Anglois commencerent, les François les imiterent. Les premieres expériences furent faites ſur des animaux; on fit paſſer le ſang d'un jeune agneau bondiſſant dans le corps d'un vieux mouton galleux; celui d'un lévrier ardent à la chaſſe, dans celui d'un vieux

braque. Ces premieres tentatives réussirent, à ce que l'on dit, assez bien ; mais quand on osa en venir aux hommes, plusieurs accidens firent juger que cette méthode n'étoit ni bonne, ni indifférente. Un vieux Médecin Italien voulut s'y soumettre lui-même en Toscane, & il y périt. On prétend cependant qu'en Angleterre, non-seulement, on ne tua personne, mais qu'on guérit de la fievre plusieurs malades, & qu'on rétablit, par ce moyen, plusieurs poitrines ruinées. Enfin, un jeune Seigneur Suédois, nommé *le Comte Bond*, étant venu à Paris pour consulter sur sa santé délabrée, fut la victime d'un Médecin transfuseur, nommé *M. Denis.* Cet accident fit beaucoup de bruit, & le Parlement rendit un Arrêt par lequel il défendit d'essayer la transfusion sur des sujets humains, sous peine contre les Opérateurs d'être regardés comme des assassins.

L'opération de purger par les veines a aussi été imaginée par *Libavius*, & tentée en Allemagne, On convient que toute espece de purgatif ne peut pas être administrée ainsi, & que l'on ne peut guérir, par cette méthode, que les maladies dont le siege est dans le sang : mais on prétend

qu'elle a eu du ſuccès étant employée pour les ſcorbutiques, les épileptiques & les vérolés.

Le Médecin, après s'être nourri, pour ainſi dire, des meilleurs principes ſur l'art de guérir, doit connoître les remedes qu'il ordonne, & pour cet effet étudier deux Sciences particulieres; 1°. la matiere Médicale; 2°. la Pharmacie, dont il faut que le Médecin ſache au moins la théorie, quoiqu'il en abandonne la pratique aux Apothicaire. Mais avant que d'expoſer plus en détail en quoi conſiſtent ces deux Sciences, & à quel degré elles étoient parvenues à la fin du ſeizieme ſiecle, il faut expliquer les termes dont on ſe ſervoit ordinairement pour exprimer les vertus des médicamens, & les effets qu'ils doivent produire. Ce petit Dictionnaire ne ſera pas long, & mes Lecteurs y reconnoîtront des mots qu'ils ont ſouvent entendu prononcer au chevet de leur lit, & de ceux de leurs parens & amis malades, ou par de bons Médecins qui en ſavoient parfaitement la ſignification & la valeur, ou quelquefois par des Chirurgiens & des gardes-malades ignorans, qui les appliquoient à tort & à travers.

Remedes claſſés conformement à leurs effets en Médecine.

On appelle *abſorbans*, les remedes qui abſorbent les humeurs, ſe chargent de celles qui ſont ſurabondantes dans le corps humain, & les entraînent enſuite au moyen d'évacuations douces.

Les *adouciſſans* ſont d'un uſage fréquent & néceſſaire, ſur-tout dans les maux de poitrine.

Ceux que l'on appelle *alexiteres*, *alexipharmaques* ou *antidotes*, ſont les contre-poiſons; il y en a de généraux, qui ſervent, pour ainſi dire, contre toute ſorte de venins; & de particuliers aux différentes eſpeces.

On appelle remedes *altérans*, ceux qui changent preſque entierement l'état du ſang & des liqueurs. Il faut les employer avec prudence, ce ſont eux qui produiſent les plus grands effets dans les maladies.

Les *antiſcorbutiques* ſont propres à guérir le ſcorbut; de même on appelle *antiapoplectiques*, *antiépileptiques*, &c. ceux regardés comme ſpécifiques contre ces maladies.

Les *antiſpaſmodiques* ſont très-utiles &

du moins consolans pour les personnes sujettes aux vapeurs & au spasme, ou mouvemens convulsifs des nerfs & de l'estomac.

Les *antiaphrodisiaques* sont le contre-poison des *aphrodisiaques*, & ceux-ci forment un genre de remede qui est toujours dangereux, & n'est presque jamais utile. Il n'y a aucun objet sur lequel la Nature demande moins d'être aidée par l'Art, que celui pour lequel on a recours aux aphrodisiaques.

Les *antiputrides* préviennent & guérissent la putridité des humeurs; ils sont d'un grand usage en Médecine; on les appelle aussi *antiseptiques*.

Les *apéritifs* rendent le cours des humeurs plus libre & dissipent les obstructions.

Les *astringens* resserrent les fibres, & sont propres à arrêter les hémorragies & les diarrhées.

Les *béchiques* sont des remedes pectoraux, doux, utiles dans les maladies de poitrine, sur-tout pour appaiser la toux.

Les *calmans* appaisent les douleurs & dissipent les sensations fâcheuses, en modérant le cours des esprits & procurant le sommeil.

Les *cardiaques* fortifient le cœur & ra-

niment les eſprits ; ce ſont les mêmes que nous appelons *cordiaux* ; par cette derniere raiſon on les appelle *narcotiques*.

Les *carminatifs* chaſſent les vents du corps humain.

Cathartiques eſt le mot ſavant que les Médecins emploient pour exprimer les purgatifs.

Les *céphaliques* ſont propres à ſoulager la tête.

Les *coſmétiques* s'emploient à l'extérieur pour la peau.

Les *dépuratifs* purifient le ſang, ſéparent & chaſſent les humeurs avec force.

Les *déterſifs* s'appliquent la plupart du temps extérieurement pour nettoyer les plaies ; on en prend auſſi intérieurement pour détacher les humeurs tenaces.

On appelle *diaphorétiques* les remedes qui rétabliſſent la tranſpiration arrêtée.

Les *diurétiques* provoquent les urines.

Les *émétiques* ſont toute eſpece de vomitifs. Nous ne faiſons preſque plus aujourd'hui uſage que d'un ſeul préparé par la Chimie.

Les *emménagogues* rétabliſſent les évacuations arrêtées ; elles ſont particulierement à l'uſage du beau ſexe.

Les *évacuans* forment une claſſe de re-

medes très-étendue, car elle renferme les émétiques, les purgatifs, même les sternutatoires & les sudorifiques, enfin tout ce qui chasse les humeurs en dehors.

Les *fébrifuges* font cesser la fievre. Il est important qu'ils soient assez doux, & que l'effet n'en soit pas subit.

Les *hépatiques* sont bons pour le foie.

Les *ophtalmiques* s'emploient pour les maladies des yeux.

Les *pectoraux* sont les remedes pour la poitrine, les béchiques, dont j'ai déjà parlé en font partie.

Le nom de *purgatifs* est communément affecté aux remedes qui agissent par les selles. On les distingue en purgatifs doux, médiocres, & violens. Les Médecins appellent ceux qui agissent le plus doucement, *minoratifs*.

Les *restaurans* rétablissent les forces épuisées, & fournissent de nouveaux esprits.

Les *résolutifs* dissipent les obstructions & les embarras dans les parties ; employés à l'extérieur, ils fondent les tumeurs.

Les *sternutatoires* soulagent la tête en provoquant l'éternuement, ainsi ils rentrent dans la classe des *céphaliques*.

Les *ſtomachiques* fortifient l'eſtomac & facilitent la digeſtion ; la plupart ſont des amers.

Les *ſudorifiques* provoquent la ſueur.

Les *toniques* rendent le ton, c'eſt à-dire la force, la vigueur & l'élaſticité aux fibres qui compoſent les parties du corps.

Enfin, les *vulneraires* guériſſent les plaies; ils ſont d'un bien plus grand uſage appliqués extérieurement que pris intérieurement,

MATIERE MÉDICALE. J'ai dit que le Médecin connoiſſoit les vertus des remedes, à l'aide de la matiere Médicale. Cette partie de la Médecine fait connoître les remedes ſimples que l'on peut prendre ſans préparation, ou du moins préparés d'une maniere ſi aiſée, qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe les accommoder dans ſa cuiſine & au coin de ſon feu, ſans avoir recours à l'Apothicaire. La Pharmacie, au contraire, apprend la préparation & la mixtion des médicamens, & la maniere de les compoſer ſuivant l'Art. On diſtingue à préſent la Pharmacie en deux claſſes, dont l'une eſt ſurnommée *Galénique*, comme qui diroit Pharmacie du temps de Galien ; & l'autre *Chimique* : cette derniere eſt ſi nouvelle, qu'à peine au ſeizieme ſiecle con-

noiſſoit-on quelques remedes de ce genre. Nous différerons d'en parler juſqu'à ce que nous ayons expoſé les principes de le Pharmacie ancienne, & rendu compte du point où elle étoit parvenue à l'époque à laquelle j'ai borné mes recherches.

La matiere Médicale eſt fondée ſur les productions des trois regnes, minéral, végétal, & animal, dans leſquels eſt auſſi diviſée l'Hiſtoire Naturelle : en étudiant celle-ci, on apprend néceſſairement l'autre, puiſque quand on connoît bien toutes les productions de la Nature, on devine aiſément à quel uſage elles peuvent être utiles en Médecine. Il n'eſt plus queſtion que de leur appliquer les épithetes dont j'ai expoſé, il n'y a qu'un moment, la nomenclature. Il faut cependant obſerver que rarement les ſubſtances minérales ſont employées en Médecine ſans de grandes préparations, au lieu qu'il y a beaucoup de ſubſtances végétales & animales qui n'en ont pas beſoin. L'*alun* eſt un fort aſtringent que l'on peut employer ſans préparation.

L'*antimoine* s'emploie quelquefois cru, comme diaphorétique.

Le *vif-argent* ou *mercure* n'a ſouvent

pas besoin de grandes péparations pour faire de grands effets dans le corps.

Le *Borax* n'en exige pas davantage, & forme un médicament très-pénétrant, & apéritif.

La *magnésie blanche* est une terre ou craie absorbante que l'on nous donne à peu près telle qu'on l'apporte de l'Asie, dont elle est originaire.

La *terre sigillée de Lemnos* se prend aussi sans être préparée ; elle est moins absorbante & plus astringente.

Le *plomb* se prend quelquefois en nature en petites balles dans les cas de colique, quelquefois en poudre, sous le nom de *poudre de Saturne* ou *plomb brûlé.* Il n'y a point d'autres préparations à y faire.

La *poix* n'en exige pas davantage pour être employée à l'extérieur comme dessicatif & digestif.

La *poix* liquide s'appelle *goudron*, & de nos jours on attribue de grande vertus à l'eau dans laquelle on la fait bouillir.

Les *sels* sont quelquefois très-utiles, quoique sans aucune préparation, ou en les faisant simplement fondre dans l'eau. Cette observation s'applique aussi bien au sel marin qu'aux sels terrestres & minéraux,

minéraux, tels que les ſels d'*epſum* en Angleterre, & de *ſédlits* en Allemagne, qui ſe ramaſſent au fond des fontaines de ces eaux.

Le *ſalpêtre* & le *nitre* ſont encore des ſels terreſtres, & ne coutent pas plus de peine à ramaſſer.

Le *ſtyrax* & les autres gommes réſineuſes s'emploient telles qu'elles nous viennent.

La *teinture de Mars*, qui n'eſt que la rouille de fer formée par l'eau, ne doit aſſurément rien à la Pharmacie; elle s'emploie comme cauſtique à l'extérieur, & comme aſtringent étant priſe intérieurement.

Le *vitriol* & la *couperoſe* s'emploient de même comme aſtringens.

J'ai donné, dans un de mes Volumes précédens, des remarques rangées par ordre alphabétique ſur les principales ſubſtances qui compoſent le regne végétal, & je n'ai pas manqué d'y expliquer quelles ſont les vertus & les qualités de la plupart des plantes : ainſi l'on a vu que la guimauve & la graine de lin étoient d'excellens adouciſſans; la grande conſoude & les orties des aſtringens; le cochlearia

& le cresson des antiscorbutiques; la fleur de tilleul antispasmodique; la réglisse, le navet, le choux rouge des béchiques; la fumeterre un dépuratif; le pavot & le coquelicot des calmans; l'asperge diurétique; le citron & l'orange antiputrides; l'anis, la coriandre, & le cumin carminatifs; la sauge, la canelle, & le genievre cordiaques & restaurans; le jalap, la coloquinte & la rose pâle purgatifs, & la fougere vermifuge. Toutes les plantes que je viens de nommer, produisent leurs effets étant mangées crues, ou bouillies au feu ordinaire.

Les substances tirées du regne animal agissent de même, la plupart du temps, sans avoir besoin de grandes préparations. J'ai expliqué quelle espece de nourriture produisoit la chair des poissons, des oiseaux, & des quadrupedes, le lait, le beurre, & les œufs; & d'après ce qu'ils sont comme alimens, on peut juger de l'effet qu'ils peuvent produire comme remedes. Il ne faut qu'appliquer leurs qualités à l'état du sang, de la lymphe, de la bile, & des autres humeurs du corps humain, pour faire dériver toute la science de la matiere médicale, de la

connoiſſance de l'Hiſtoire Naturelle.

Mais la *Pharmacie* eſt une Science à part, qui, ſans être fort difficile à acquérir, exige un uſage & une pratique aſſez ſuivis. Elle eſt fondée ſur la Phyſique & l'Hiſtoire Naturelle, comme la Chirurgie l'eſt ſur l'Anatomie, & l'une & l'autre ont de commun d'exiger des opérations manuelles. J'ai déjà dit qu'on la diviſoit en Galénique & en Chimique, & que je parlerois d'abord de la premiere. Je dois commencer par examiner l'étymologie du nom de cette Science. *Pharmaceos* en Grec, veut dire poiſon; & c'eſt par antiphraſe qu'on appelle *Pharmacie*, l'art de compoſer les remedes ou les médicamens; auſſi ce nom ſe prenoit-il quelquefois en mauvaiſe part. Le nom de *Pharmacopole*, qui veut dire Marchand de remedes, a toujours été regardé comme une injure; au contraire celui de *Pharmacien* ou Maître en Pharmacie eſt honorable. On appelle *Pharmacopée* les Livres qui contiennent la façon de préparer les remedes ſuivant toutes les regles. Le nom d'*Apothicaire* équivaut à celui de Pharmacopole, mais eſt plus honnête. Il vient d'*Apotheca*, nom Grec, qui ſignifie un

LA PHARMACIE.

magasin ou une boutique de drogues. L'épithete de Galénique que l'on donne à l'ancienne Pharmacie n'est pas parfaitement exacte; car il y a, parmi les remedes dont elle indique la recette, bien des compositions qui n'étoient point connues du temps de Galien, & qui ont été introduites par les Arabes. Elles ont même encore des noms tirés de la Langue Arabe, tels que ceux de *sirop*, *julep*, *lock*, & même le mot *drogue*. Je vais exposer en peu de mots les principes & indiquer les différens genres de préparations pharmaceutiques, qui étoient connus au seizieme siecle, & en donner des exemples. Je ne pourrai pas les tirer d'un grand nombre d'Auteurs qui aient écrit sur la Pharmacie à l'époque à laquelle je suis borné; car, au milieu du seizieme siecle, on ne connoissoit encore qu'un seul Livre François, que l'on faisoit étudier à tous les Apothicaires; il étoit connu sous le nom de l'*Antidotaire de Maître Nicolas*, & contenoit certainement des recherches fort simples. Ce Manuel des Pharmaciens d'alors a eu nombre d'éditions & une infinité de copies; cependant, dans le cours du seizieme siecle, on se trouva

plus ſavant ſur la compoſition des remedes. Les Chimiſtes, en cherchant follement la pierre philoſophale & la panacée univerſelle, inventerent des inſtrumens utiles pour la préparation des médicamens: on ſuivit de nouvelles routes pour tirer parti des drogues, & il parut quelques Livres paſſables de Chimie. Ce furent des Médecins qui les écrivirent, mais preſque tous en Latin. Les principaux ſont ceux de *Jacques Sylvius*, dont le vrai nom étoit *Dubois;* il naquit à Amiens en Picardie, & fut Docteur de la Faculté de Paris; ſes Ouvrages de Médecine ſont fort eſtimés, ſur-tout ſa Pharmacopée Latine, imprimée en 1541; elle a été traduite en François, par un nommé *Caille*, en 1574. Il faut compter auſſi parmi ces fameux Médecins, *François Quercetanus* ou *Duchene*, qui mourut Médecin du Roi Henri IV, & publia, ſur la fin du ſeizieme ſiecle, une Pharmacie, qu'il annonça comme tout-à-fait galénique & dogmatique, ſans mélange de Chimie: elle n'eſt point préciſément traduite; mais nous ſavons ce qu'elle contient par quelques critiques qui en ont été faites en François. Quoique je ne veuille me ſervir que de ces Ouvrages dans le court extrait

que je vais donner, je me garderai cependant bien de ſuivre leur méthode; elle eſt trop imparfaite & trop confuſe: mais en me ſervant d'une diſpoſition plus moderne, je ne m'écarterai cependant pas de ce que l'on ſavoit avant l'an 1600. La premiere connoiſſance que doit acquérir un Apothicaire, eſt celle des drogues ſimples, c'eſt-à-dire de toutes les ſubſtances qui forment la matiere médicale & la pharmaceutique; il faut qu'il les choiſiſſent pures, ſaines, en état d'être employées & même conſervées. Le plus difficile de cette étude eſt de bien connoître les drogues étrangeres, de ſavoir diſtinguer ſi elles ne ſont point ſophiſtiquées, & ſi l'on n'en ſubſtitue pas de fauſſes aux véritables.

Le mot de *drogues* n'étoit point connu des anciens Grecs & Latins; il vient de l'Arabe *droga*, & plus anciennement du Perſan *droa*, & veut dire médicament. Il n'a d'abord été appliqué qu'à ceux qui nous venoient du Levant & des Indes; mais depuis on s'eſt ſervi de ce mot pour exprimer toute ſorte de remedes, de quelques pays qu'ils nous viennent. La façon la plus ſimple dont on puiſſe préparer les drogues de nos climats, eſt de les

deſſécher de façon qu'elles ne ſoient point altérées, & que leur vertu ne ſoit point perdue ; les étrangeres nous arrivent dans cet état. Il y en a auſſi que l'on brûle & que l'on réduit en cendres ; d'autres que l'on réduit en poudre ſeulement en les écraſant : on tire la pulpe ou moëlle de quelques plantes du genre des roſeaux, ſans les faire cuire ni bouillir : enfin, il y a des végétaux dont on tire les ſucs aqueux en les écraſant ſimplement. Mais, quant au plus grand nombre, il faut les faire bouillir ſur le feu, ou chauffer à ce que l'on appelle le *bain - marie*, pour en tirer les ſucs par la *décoction*. Si l'on veut tirer les huiles & les ſels eſſentiels, il faut avoir recours à des moyens plus compliqués, tels que la *diſtillation* & la *fermentation*, qui ne peuvent être employés qu'en ſe ſervant de vaiſſeaux & d'inſtrumens moins ſimples que les vaiſſeaux ordinaires, & connus de tout le monde ; tel eſt l'*alambic*, qui a été inventé par les Arabes, & perfectionné depuis eux juſques à la fin du quinzieme ſiecle, & encore plus depuis ce temps - là juſqu'au moment préſent. Si ces préparations ſuffiſent pour former, avec des drogues ſimples, des médicamens ; à plus forte raiſon, en

uſant des mêmes moyens & les multipliant, peut-on former des remedes compoſés de ſubſtances mêlées & combinées enſemble. C'eſt dans la fabrication de ces médicamens que conſiſte le véritable Art de la Pharmacie. Il en réſulte des remedes qui ont toutes les qualités dont j'ai déjà donné la nomenclature. Les uns ſont altérans, les autres purgatifs, reſtaurans, &c.... C'eſt aux Médecins à les ordonner, ſuivant que le cas le requiert, & à preſcrire la doſe à laquelle ils doivent être pris pour produire tout l'effet qu'on peut en eſpérer. Il eſt de la plus grande conſéquence que l'Apothicaire non ſeulement ne s'éloigne pas de la doſe preſcrite par le Médecin, car, s'il s'en écartoit, il en pourroit réſulter les plus grands accidens, mais auſſi qu'il ne commette aucune erreur ſur l'eſpece des médicamens tant ſimples que compoſés, ce que l'on appelle vulgairement *quiproquo d'Apothicaire*, & que l'on ſait être ſouvent très-dangereux. Les poids & les meſures dont les Apothicaires ſe ſervent, étoient déjà réglés au ſeizieme ſiecle, comme ils le ſont à préſent. La livre, en Pharmacie, eſt compoſée de ſeize onces, l'once de huit gros ou drachmes, le gros de trois

ſcrupules, le ſcrupule de vingt-quatre grains; ainſi le grain n'eſt que la neuf mille deux cent ſeizieme partie d'une livre. Quant aux meſures liquides, la pinte contient deux chopines, la chopine deux demi-ſetiers, & le demi-ſetier deux poiçons. On compte que la pinte de Paris contient deux livres peſantes d'eau : qui dit un verre de médecine ou de tiſane, dit un poiçon ou quatre onces, & une cuillerée ſuppoſe une demi-once de liqueur. Les herbes s'ordonnent par braſſées ou poignées, & les poudres ou graines par pincées.

Je n'ai garde d'entrer dans tous les détails & formules de la Pharmacie Galénique, qui étoit en uſage il y a deux cents ans; je me contenterai d'expliquer, par ordre alphabétique, ce que veulent dire les termes qui diſtinguent les différens genres de compoſitions mixtes, & les procédés moyennant leſquels elles ſe font.

Un des procédés les plus ſimples de la Pharmacie, eſt l'infuſion, qui conſiſte à faire tremper les plantes dans quelque liqueur, pour en tirer le ſuc ſans les faire bouillir; ainſi, en faiſant fondre de bon miel dans de l'eau bouillante, on fait une excellente infuſion pectorale.

Dans la décoction, on fait cuire & bouillir les plantes médicamenteuſes dans l'eau ; la fermentation eſt un troiſieme moyen encore plus efficace, & ſouvent auſſi ſimple, parce qu'il y a des ſubſtances qui fermentent naturellement quand on les mêle les unes avec les autres : mais il faut prendre garde de ne point faire trop fermenter les drogues purgatives, parce qu'elles perdent alors leur vertu ; par la même raiſon, il ne faut pas trop faire bouillir celles qui ſont ſpiritueuſes.

Ce qu'on appelle *teinture* en Pharmacie, ſe fait en faiſant infuſer quelque ſubſtance dans l'eau-de-vie ou l'eſprit-de-vin. Par exemple, c'eſt ainſi qu'on fait, depuis long-temps, la teinture d'abſynthe, de cannelle, de ſafran. Une teinture bien faite doit conſerver la vertu & la couleur des plantes ; l'eau-de-vie & l'eſprit-de-vin ne ſervent que de véhicule. L'*eau-de-vie* étoit inconnue aux Anciens ; on n'en fait pas remonter l'origine plus haut qu'Arnaud de Villeneuve, qui vivoit au quatorzieme ſiecle ; il lui attribuoit de grandes vertus, & effectivement elle en a. Quoique le mot d'*eſprit-de-vin* ſe trouve dans les Œuvres d'Arnaud, ce n'eſt cependant que l'eau-de-vie qu'il a fait connoître. La découverte

du véritable eſprit-de-vin ne remonte pas plus haut que Paracelſe, & par conſéquent que le ſeizieme ſiecle. L'un & l'autre ſont diſtillés, & l'eſprit-de-vin eſt ſoumis à de plus grandes opérations. Depuis le ſeizieme ſiecle on l'a encore perfectionné & rectifié, & ſon uſage s'eſt étendu, car il ſert de baſe à une quantité de médicamens & d'eaux ſpiritueuſes qui n'étoient pas anciennement connus.

J'ai parlé, dans un autre Volume, des *baumes* naturels; la Pharmacie nous apprend à en faire d'artificiels, les uns plus clairs, & les autres plus épais. Un des plus anciens eſt le baume tranquille, excellent pour fortifier les nerfs. On y fait entrer un aſſez grand nombre de feuilles & de fleurs de différentes plantes, entre autres de pavots, dont on mêle le ſuc avec de l'huile d'olive, & le jus de ſix crapauds écraſés.

Les *élixirs*, ſoit que leurs noms viennent du Grec ou de l'Arabe, n'étoient pas connus des Anciens : on entend par-là l'extrait d'une ou de pluſieurs ſubſtances, tiré par le moyen de la fermentation, &, la plupart du temps, à l'aide des opérations chimiques, par l'alambic. Le plus fameux élixir qui ait été connu au

ſeizieme ſiecle, a été inventé par Paracelſe, & s'appelle *élixir de propriété;* il y entre de la myrrhe, du ſafran, & de l'aloès; il eſt excellent pour fortifier l'eſtomac & aider à la digeſtion. Les *extraits* ont beaucoup de rapport avec les élixirs; ils ſont compoſés des parties des corps qui ont le plus de vertu, & qui reſtent en un petit volume après qu'on a fait évaporer le reſte. Il y en a de tout-à-fait mous, & de parfaitement ſecs. Les mous s'appellent, chez les Apothicaires, *rob*, c'eſt-à-dire *ſuc :* on en fait avec toutes ſortes de plantes, tel que le ſureau, la chicorée, le creſſon, &c. Les extraits ſecs ſont ce que l'on appelle, de nos jours, *ſels eſſentiels ;* la plupart ſont purgatifs, tels que les extraits ou ſels d'abſynthe, de coloquinte, de rhubarbe, de genievre. L'extrait de têtes de pavots eſt l'*opium ;* le meilleur vient du Levant. On tire encore de l'opium un extrait liquide, que l'on appelle *laudanum.* L'on ſait que les principales vertus de ce remede ſont de procurer le ſommeil & de calmer les douleurs.

La diſtillation eſt le moyen le plus ſavant de tirer les ſucs des plantes & d'autres ſubſtances, pour en former les

médicamens. Quoique cet Art ait été bien perfectionné depuis 200 ans, il étoit cependant déjà bien connu au ſeizieme ſiecle. La diſtillation ſe fait au moyen de l'alambic ; c'eſt avec cet inſtrument que l'on tire tous les ſucs renfermés dans les plantes ou autres ſubſtances, & qu'on les fait diſtiller, c'eſt-à-dire tomber goutte à goutte dans un récipient. On diſtille l'eau même, en la dégageant de tous les ſels & les parties groſſieres qu'elle renferme : on purifie par les mêmes moyens les meilleures plantes, telles que le plantin, le pourpier, la fleur de tilleul, la laitue, le coquelicot, &c. On ſoumet également à la diſtillation les ſubſtances animales, telles que le frai de grenouilles & le limaçon, dont on fait des eaux très-rafraîchiſſantes. Depuis le ſiecle dernier, en redoublant les procédés de la diſtillation, on fait des eaux & des huiles eſſentielles ; ces dernieres ſur-tout ſe tirent des plantes & des écorces aromatiques. On compoſe auſſi des ſavons, qui proviennent du mélange des huiles eſſentielles avec des ſubſtances alkalines & âcres, du genre de celles que les Chimiſtes appellent *alkali*. Les principales eaux ſpiritueuſes

qui étoient déjà connues au ſeizieme ſiecle, ſont l'eau de méliſſe, qui tire ſon nom d'une plante aromatique, & celle de romarin, connue à préſent ſous le nom d'*eau à la Reine d'Hongrie*. En général il y a trois ſortes de diſtillations qui étoient déjà connues au ſeizieme ſiecle; ſavoir, celle au bain-marie, celle faite à la chaleur du ſoleil, & celle faite au feu de réverbere. C'eſt dans des Livres plus ſavans que celui-ci, que l'on doit chercher les procédés de ces trois eſpeces de diſtillations.

Ce qu'on appelle en Pharmacie & en Chimie *eſprits des plantes* ou autres ſubſtances, ſont leurs parties les plus ſubtiles : on les tire encore au moyen de la diſtillation. L'eſprit-de vin, dont j'ai dit un mot, eſt ſans contredit le premier de tous, c'eſt de l'eau-de-vie diſtillée. On fait auſſi de l'eſprit-de-vinaigre, & on le mêle avec d'autres ſubſtances qui le rendent plus agréable, ou lui communiquent des vertus plus utiles. Ainſi on fait du vinaigre de ſureau, d'autre à l'eſtragon, & le fameux vinaigre des quatre voleurs, grand préſervatif contre le mauvais air & même contre la peſte. Pour le faire, on

diſtille avec le vinaigre les plantes & les épices les plus aromatiques, avec des gouſſes d'ail & du camphre.

On met avec raiſon, parmi les préparations de la Pharmacie Galenique, toutes les eſpeces de confitures, qui ſe font tant avec le miel qu'avec le ſucre. Les Anciens ne connoiſſoient que les premieres, qui ſont toujours beaucoup plus liquides que les dernieres, parce que le miel n'a pas autant de conſiſtance que le ſucre. L'oximel n'eſt que du miel battu & bouilli avec de l'eau & du vinaigre; il eſt très-bon pour diſſoudre les humeurs viſqueuſes, qui s'attachent à la gorge & à la poitrine. On le rend purgatif & médicinal, en y mêlant d'autres drogues. On peut rendre de même purgatif & médical l'hydromel, dont la baſe n'eſt que de l'eau ſimple. L'ancien hippocras, qui n'étoit que du vin mêlé avec du miel & différentes épices, ſe faiſoit chez les Apothicaires, & paſſoit pour un remede; ſon nom même l'indiquoit, puiſqu'il ſignifie liqueur d'Hippocrate.

Le ſucre n'étoit preſque connu des Anciens que comme remedes; il leur venoit des Indes en petite quantité. Quoiqu'il ſoit aujourd'hui fort commun & regardé comme aliment, les bons Méde-

cins conviennent encore qu'il eſt d'un uſage très-utile pour la ſanté ; d'ailleurs il ſert de véhicule & de baſe à un grand nombre de compoſitions auſſi ſalutaires & médicinales, que douces & agréables. On a toujours raiſon de dire qu'un Apothicaire ſans ſucre eſt dénué d'un des principaux ingrédiens qui doivent entrer dans ſa boutique. Depuis long-temps on compoſe avec le ſucre & l'eau une grande quantité de ſirops, dans leſquels on mêle différentes plantes ou ſubſtances qui leur communiquent leurs vertus. Le plus ſimple & le plus généralement connu, eſt le ſirop *violat*, ainſi appelé parce qu'on y mêle des fleurs de violette fraîchement cueillies. A préſent on compoſe la plupart des ſirops, non avec la fleur ou la plante même, mais avec les ſucs, les eaux, les huiles, & les ſels eſſentiels des plantes. Les ſirops les plus utiles & connus le plus anciennement, ſont ceux de fleur d'orange, de grenade, de guimauve, de chicorée, de mûres ; celui de roſes ſeches eſt fortifiant, & celui de roſes pâles purgatif ; celui de choux rouge pectoral, & celui de menthe très-ſtomachique. Enfin, on en fait avec du pavot, que l'on appelle *ſirop diacode* ; il a les mêmes

mêmes vertus que l'opium, mais il eſt plus doux.

Comme les ratafias n'étoient pas connus au ſeizieme ſiecle, je n'en parlerai pas ici : à préſent on en fait quelquefois des remedes. Il paroît au contraire que les confitures, tant liquides que ſeches, étoient autrefois tout-à-fait du domaine des Apothicaires. L'Antidotaire de Maître Nicolas, & les anciennes Pharmacopées, ſont pleines de recettes de différentes confitures, que nos ancêtres appeloient *condits*. Il paroît qu'ils connoiſſoient la gelée de groſeille, qui eſt regardée comme antiputride, légérement aſtringente, & propre à arrêter la diarrhée; celle de coings, de tout temps nommée *cotignac*, propre à fortifier l'eſtomac; la marmelade d'abricots ſouvent ordonnée aux malades, comme reſtaurante & cordiale. On connoiſſoit auſſi au ſeizieme ſiecle la gelée de raclure de cornes de cerf : on la faiſoit ou ſimple à l'eau ſeule, ou avec du vin blanc, du ſucre, & de la cannelle : lorſqu'on y mêloit des amandes douces & de l'eau de fleur d'orange, elle s'appeloit du *blanc-manger*. Enfin, avec du fort bouillon ou conſommé de bœuf, de veau, ou de volaille, on faiſoit & on en fait

encore de la gelée de viande. Pour revenir aux confitures, celles qui ſont à demi-ſeches & à demi-liquides s'appellent *conſerves.* Les Apothicaires ſont dans le cas d'en faire ſouvent, ainſi que des tablettes, qui ſont, pour la plupart, des confitures tout-à-fait ſeches, réduites en conſiſtance de pâte ferme, auxquelles on donne différentes formes, ſuivant leſquelles on les appelle *tablettes, paſtilles*, ou *trochiſques.* Ces mêmes noms ſe donnent à d'autres compoſitions ſeches, dans leſquelles il n'entre point de ſucre: ainſi on fait des tablettes de ſoufre, de ſafran, des trochiſques purgatifs, d'autres de viperes, & des paſtilles d'yeux d'écreviſſe. Le nom des trochiſques vient d'un mot Grec qui veut dire *roues.*

Les *électuaires* ſont des eſpeces de conſerves, les unes molles, les autres plus ſolides, faites avec des poudres, des pulpes, & des ſubſtances différentes, incorporées avec du ſirop, du miel, ou du ſucre. Les électuaires mous s'appellent auſſi quelquefois *confection* & *opiat*, & ſe conſervent dans des boîtes ou petits pots; les ſecs ſe coupent en paſtilles & en tablettes. Le plus fameux électuaire eſt ſans con-

tredit la thériaque, connue dès le temps de Galien, & dont on attribue l'invention à un Médecin né dans l'Isle de Crete, & nommé *Andromachus*. Cet habile homme mit sa recette en vers Grecs, & présenta ce Poëme à l'Empereur Néron, qui l'admira, & fit exécuter cette composition en sa présence. Bientôt elle devint si fort à la mode, que l'Empereur Antonin & son fils adoptif Marc Aurelle ne manquoient pas d'en prendre une petite dose tous les matins. La réputation de la thériaque s'est soutenue jusqu'à nos jours; à la fin du seizieme siecle on observoit encore, avec la plus grande exactitude de la faire avec le même nombre & les mêmes especes de drogues indiquées par Andromachus, & que Galien nous a fait connoître, quelque difficile même qu'il fût de les rassembler, car la liste en est très-longue. C'étoit à Venise, dont le commerce étoit si florissant il y a trois cents ans, & où se trouvoient rassemblées toutes les productions du Levant, que se faisoit la composition de la thériaque avec un éclat & un faste imposant. On exposoit toutes les drogues en public, afin de montrer qu'elles étoient bonnes & bien conditionnées. On en faisoit la démonf-

tration devant une foule de ſpectateurs, & cette préparation étoit un des ſpectacles annuels de la ville de Veniſe. La République en étoit bien payée par le débit immenſe qu'avoit la thériaque faite avec tant d'appareil. Mais depuis plus d'un ſiecle on n'a pas beſoin d'aller la chercher ſi loin; on en fait d'auſſi bonne & avec autant de ſoin à Londres & à Paris, qu'à Veniſe. Non ſeulement les drogues qui y entrent ſont devenues moins rares, mais même on a jugé à propos d'en changer quelques-unes, & de s'écarter de l'ordonnance d'Andromachus : on eſt ſûr que celle d'aujourd'hui eſt encore meilleure que celle d'autrefois.

Si l'électuaire, que nous appelons aujourd'hui *Mithridate*, étoit le même dont uſoit autrefois ce fameux Roi du Pont, ennemi des Romains, il ſeroit plus ancien que la thériaque, mais ce n'eſt pas la même choſe. J'ai donné, dans un de mes précédens Volumes, la recette de l'ancien Mithridate. Je l'ai tirée de Pline le Naturaliſte ; mais le Mithridate moderne n'eſt qu'un opiat moins cher, & que ceux qui le débitent diſent être auſſi bon que la vraie thériaque. L'*orviétan* & le *diaſcordium* ſont à peu près la même choſe.

Le *catholicon* eſt un électuaire purgatif connu depuis long-temps.

Les *pilules* ſont des médicamens réduits en pâte, que l'on forme en boules de différentes groſſeurs : on en fait prendre une ou pluſieurs à la fois, ſuivant la force du remede, de la maladie, & du tempérament du malade. Les *bols* ne different des pilules qu'en ce qu'ils ſont un peu plus gros, & qu'on n'en prend qu'un à la fois.

Indépendamment des *huiles* eſſentielles qui ſe tirent des ſubſtances mêmes, on rend médicamenteuſes les huiles qui ne le ſont pas par elles-mêmes, en les faiſant ſervir de véhicule aux parties des corps qui ont quelques vertus ; on fait ce mélange par ſimple infuſion, ou par décoction. C'eſt ainſi qu'on fait l'huile roſat avec des roſes de Provins & de l'huile d'olive ; de l'huile de vers de terre, de lezards, & de grenouilles, avec ces inſectes infuſés dans du vin blanc & de l'huile d'olive. Ces huiles ſont excellentes pour fortifier les nerfs. L'huile de petits chiens naiſſans, faite de la même maniere, a encore plus d'efficacité. On ſe ſert auſſi quelquefois du *ſavon* très-utilement & très-efficacement comme remede. On ſait que le

ſavon eſt une combinaiſon de ſels alkalis, tels que la ſoude avec de l'huile. Il faut obſer-ſerver que le ſavon eſt très-anciennement connu dans les Gaules, non ſeulement par rapport à l'utilité dont il eſt pour blanchir le linge, mais auſſi comme remede. Aretée, de Cappadoce, Auteur Médecin, dont nous avons encore les Ouvrages, & qui vivoit, à ce que l'on croit, du temps de Néron, dit que les Celtes, c'eſt-à-dire les deſcendans des anciens Gaulois, en uſent dans les bains pour ſe nettoyer le corps, & en uſent même quelquefois intérieurement comme remede; cependant on a négligé long-temps les pilules de ſavon, qui ne ſont revenues en uſage que de nos jours.

Les *pommades* ſont des eſpeces d'onguens de bonne odeur & qui ne contiennent rien de déſagréable. On faiſoit autrefois preſque toujours entrer des pommes dans ces pâtes molles; c'eſt de là qu'eſt venu le nom qu'elles ont toujours conſervé.

Les *cérats* ſont une autre eſpece d'onguent, dans lequel il entre de la cire avec du miel. Enfin les *onguens* viennent d'un mot latin, qui indique en général une application externe, onctueuſe, & ſouvent parfumé. De tous les onguens le

plus anciennement en uſage, eſt le *populeum*, dont le fond eſt de la graine de peuplier & de la graiſſe de porc; on y joint le ſuc de quelques plantes; il eſt calmant & adouciſſant. L'onguent mercuriel ſe compoſe auſſi de graiſſe de porc manipulée avec du vif-argent ou mercure. L'effet de cet onguent eſt très-ſingulier, en ce que la graiſſe reſtant ſur la peau, le vif-argent pénetre, entre dans le corps par les pores, & y fait ſouvent de grands effets, dans le détail deſquels je ne dois pas entrer.

On ſe ſert des *emplâtres*, qui ſont des morceaux de toile ou de peau, pour appliquer les onguens ſur les parties du corps bleſſées ou malades. De là les emplâtres prennent ſouvent le nom des onguens dont ils ſont chargés. L'emplâtre de de Vigo, qui a fait tant d'honneur à ſon Auteur, qui vivoit au ſeizieme ſiecle, a pour baſe des grenouilles, des vers de terre, & quelques herbes ſeches, écraſées & mêlées avec du vinaigre, du vin blanc, & de l'eau. De Vigo, ſuivant les circonſtances, y mêloit du mercure & de la térébenthine. Je ne ſais pas bien ſi on connoiſſoit au ſeizieme ſiecle l'*emplâtre véſicatoire*, dans lequel il entre de la cire, de la téré-

benthine, & de la poudre de mouches cantharides; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'en faut bien qu'on fît autrefois autant d'usage qu'aujourd'hui de cet emplâtre comme remede.

Ce qu'on appelle *émulsion* en terme de Pharmacie, sont des potions blanches & qui doivent en tout ressembler au lait par la consistance, la couleur, la douceur au goût, & même les qualités pectorales & adoucissantes; en un mot, ce sont des laits factices. On peut les rendre purgatifs, mais il faut qu'ils soient toujours doux, & n'y jamais mêler d'acides qui les feroient tourner comme le lait. La plus connue de toutes les émulsions, est ce que nous appelons l'*orgeat*, dans lequel on fait entrer les quatre semences froides, qui sont des graines rafraîchissantes, & du lait d'amandes douces : autrefois on y mettoit même des épis d'orge entiers, d'où vient son nom.

Les *loks* sont une autre espece de potions pectorales, dont le nom & l'invention viennent des Arabes. Il y entre toujours des huiles, & c'est ce qui en fait la base; d'ailleurs on y mêle différens sirops composés de substances, dont les propriétés sont appropriées aux circonstances

où ſe trouve le malade : on y ajoute un peu d'eau de fleur d'orange pour les rendre plus agréables, & de l'eau pour qu'ils paſſent plus aiſément. Les Arabes faiſoient ſucer les loks aux malades, au bout d'un morceau de régliſſe qu'on trempoit dans la liqueur.

Le mot *julep* eſt Perſan, & veut dire doux. Les juleps ont toujours pour baſe des ſirops, & d'ailleurs le jus de quelques herbes diſtillées : on fait toujours bouillir les juleps, mais jamais les loks ni les émulſions.

Les *tiſanes* ſont de légeres décoctions ou infuſions de feuilles, de plantes ou de racines, faites dans de l'eau, pour ſervir de boiſſon aux malades. Il eſt queſtion de tiſannes dans les Œuvres d'Hippocrate & de Galien. Celle dont faiſoient uſage les Anciens, étoit ſimplement faite avec de l'orge dépouillée de ſon enveloppe, pilée & bouillie : mais à préſent on fait des tiſanes de différentes eſpeces, rafraîchiſſantes, apéritives, purgatives, qui quelquefois ſont de vraies médecines, & quelquefois auſſi la boiſſon ordinaire & habituelle des malades. L'*apozeme* ne differe de la tiſane ou du julep, qu'en ce que c'eſt une plus forte décoction de

plantes, racines, &c. édulconée, c'est à-dire adoucie & éclaircie avec du sirop, du sucre ou du miel. Les apozemes sont souvent amers, & on cherche au contraire à rendre les tisanes douces; les bouillons ordinaires sont du ressort de la cuisine; mais la Pharmacie s'en empare quelquefois pour les rendre médicinaux, ce qui se fait, soit en faisant cuire les drogues avec la viande, ou les y mêlant, lorsque le bouillon est fait : le fond du bouillon que l'on veut rendre médicinal, doit être fort léger & seulement de veau ou de poulet.

Le mot scientifique dont on se sert pour désigner les lavemens que l'on introduit dans le corps humain par le moyen d'une seringue, est *clystere*, qui vient d'un mot Grec qui veut dire médicament pour laver les intestins. Avant l'invention de la seringue, on donnoit les lavemens avec des vessies. Les Anciens connoissoient cette sorte de remede, & disoient que c'étoit l'*ibis*, ou la *cigogne d'Egypte*, qui leur en avoit donné l'idée, parce qu'elle se fourre quelquefois son long bec rempli d'eau dans le fondement; les Apothicaires s'attribuoient encore, au seizieme siecle, le droit exclusif d'administrer ce remede;

mais de nos jours ils ont abandonné cette fonction aux gardes-malades ; ils se contentent de préparer les clysteres, quand ils sont composés & médicamenteux.

On appelle *suppositoires* de petits bâtons d'onguent que l'on introduit dans le fondement, qu'on y laisse fondre, & qui y agissent comme les emplâtres & les topiques. On nomme *masticatoires* des drogues que l'on mâche pour exciter la salivation ; *gargarismes*, celles avec lesquelles on se rince la bouche, pour la nettoyer ou corriger des dispositions vicieuses ; *lotions*, les eaux préparées avec lesquelles on lave les parties malades, & qu'on appelle *douches*, quand on fait tomber ces eaux de haut sur la partie affligée, soit goutte à goutte, soit en filet. Les *fomentations* sont des médicamens que l'on applique sur les mêmes parties pour les réchauffer ; quand on étend les médicamens, & que l'on frotte légérement la partie, on se sert du terme d'*embrocations*. Les *linimens* ont pour objet d'adoucir ; on les applique doucement.

Le *cataplasme* s'applique sur la partie malade entre deux linges. On appelle *collyres* les remedes pour les yeux. Les

Anciens les connoiſſoient beaucoup, mais ceux dont ils uſoient étoient de petits emplâtres qu'ils appliquoient deſſus ou à côté de l'œil. Ceux d'à préſent ſont, la plupart du temps, liquides, rarement en poudre; il y en a même formés de ſimples vapeurs, que l'on fait pénétrer dans l'œil, en approchant la drogue de près, mais ſans l'y appliquer réellement. Au ſeizieme ſiecle on avoit encore beaucoup de foi aux *amulettes*; ceux qui les diſtribuent ſoutiennent qu'ils agiſſent ſans toucher à la partie malade, mais ſeulement à la peau, & par conſéquent fait ſon effet par la ſeule tranſpiration. Aujourd'hui on a bien peu de foi à ces ſortes de remedes.

Enfin on appelle *panacée* les remedes que l'on regarde comme univerſels, & *ſpécifiques*, ceux qui ſont décidément propres à telle ou telle maladie.

Si depuis le ſeizieme ſiecle toutes les boutiques de nos Apothicaires ſont remplies d'une quantité de remedes chimiques, qui n'étoient point connus il y a deux cents ans, en revanche on en débitoit alors beaucoup qui ſont paſſés de mode & regardés comme inſuffiſans, inutiles, & en quelque façon même comme ridicules: par exemple, on faiſoit un grand cas & un

grand uſage de la *mumie* ou *momie*. C'étoient, diſoit-on, des morceaux des corps qui avoient été deſſéchés & embaumés; dans la Lybie, l'Arabie & l'ancienne Egypte, on les mettoit en pieces, & on en vendoit les morceaux comme des remedes, qui ne tiroient probablement leur efficacité que des baumes, des bitumes, & du ſel ammoniac, dont ils étoient imprégnés, car d'ailleurs il y reſtoit fort peu de ſubſtance animale : auſſi on eſt bien revenu de l'opinion qu'on avoit de cette eſpece de remede; on ne vend plus de ces drogues vraies ou fauſſes. On ne trouve plus à acheter chez les Apothicaires de la *graiſſe humaine*, que l'on croyoit être un ſpécifique ſouverain pour les rhumatiſmes. Difficilement peut-on avoir du ſel volatil tiré du ſang, du crâne, des cheveux, & de l'urine. Ce que l'on appelle *uſnée* eſt une eſpece de mouſſe qui vient ſur les crânes humains, que l'on laiſſe pourrir dans les cimetieres; les Anciens y attachoient de grandes vertus. Les *bezoars* ou pierres qui ſe trouvent dans les corps des animaux, avoient été mis à la mode par les Arabes, & paſſoient pour un grand alexitere, un préſervatif contre la peſte, les maladies épidémiques, le mauvais air,

& toute ſorte de poiſons ; un ſpécifique contre les vertiges, les palpitations de cœur, la colique, la gravelle, & les vers. Les meilleurs bezoars s'appeloient *orientaux*, & venoient des Indes ; les *occidentaux* ſe trouvent en Amérique, toujours dans le corps de certains boucs, chevres ou chevreuils ; ces remedes ſont ſi fort paſſés de mode, qu'ils ne valent pas la peine d'être examinés aujourd'hui. J'ai parlé de la vertu que l'on attache à la corne du pied d'élan. On ſait que la matiere du véritable ivoire eſt la dent de l'éléphant. Ce que l'on appelle noir d'ivoire, n'eſt que la raclure de ſes dents brûlée & calcinée. Quand on lui conſerve ſa blancheur après l'avoir brûlé, on l'appelle *ſpode*. On fait auſſi du noir d'os avec ceux de bœuf, mais il eſt inférieur à celui d'ivoire pour la beauté & les vertus médicinales. C'eſt avec les cartilages & les tendons des bœufs, que l'on fait la colle forte. La graiſſe de belier étant gardée devient très-puante, mais produit un onguent propre à appaiſer les douleurs des nerfs quand ils ſont irrités. On ne doutoit point autrefois que la moëlle de cerf ne fût un grand ſpécifique contre les humeurs froides. Le ſang de bouc eſt

un puiſſant ſudorifique, ſur-tout celui du bouquetin, petit bouc ou chevreuil ſauvage, que l'on trouve principalement dans les montagnes de Suiſſe. On attachoit auſſi de grandes vertus à la graiſſe d'ours; on prétendoit ſur-tout qu'elle étoit très-propre à faire revenir les cheveux à ceux qui les avoient perdus. Les Apothicaires vendoient de petits ſachets remplis de poudre de crapauds deſſéchés, & on prétendoit que ceux qui les portoient au cou étoient préſervés de la peſte. On faiſoit également uſage de l'huile de crapauds.

Mais ce à quoi les Apothicaires s'attachoiẽt principalement, c'étoit à remédier aux effets des venins, des poiſons, & de l'air peſtilentiel. *Jacques Grevin*, Médecin & Poëte François, contemporain & ami de Marot, a fait ſur les venins un long mais curieux Traité, imprimé en François en 1568. Il entre dans le détail de toutes les différentes eſpeces de venins, & des différens moyens d'y remédier. Il met au nombre des poiſons les enchantemens & les ſorcelleries, & à la tête des contre-poiſons la thériaque, mais d'ailleurs pluſieurs drogues bien plus ſimples & moins compoſées, telles que les fumigations de fougere, de romarin, de

cresson, d'ortie, de cedre, de soufre, & de galbanum. Il conseille, pour les morsures de viperes, de mettre sur la plaie un emplâtre de crottes de chien pétries avec du vin. Il parle de l'araignée, de la tarentule, des mouches, & des lezards venimeux, de la salamandre, de la murene, de la vive & de la torpille, tous animaux venimeux dont j'ai parlé, & enfin du chien enragé. Il propose des remedes contre tous ces poisons. Il les établit d'après le Poëme Grec de Nicandre, Auteur qui vivoit à Claros, près de Colophon dans l'Asie Mineure, à la Cour d'Attale, ce dernier Roi de Pergame qui déclara le peuple Romain son héritier. Les noms de la plupart des plantes qu'il indique comme contre-poisons, ne sont pas aujourd'hui bien connus, probablement parce qu'elles ont changé de noms; certainement on seroit embarrassé à les retrouver aujourd'hui chez les Apothicaires & chez les Herboristes. J'ai été moins étonné de trouver ici, parmi les poisons, les mouches cantharides, que la coriandre, dont la graine passe d'ailleurs pour un si bon carminatif, & dont on fait des dragées. Grevin ne connoissoit point encore les vertus salutaires du mercure ou vif-argent,

argent, car il n'en parle ici que comme d'un poiſon ; mais au contraire il eſt peut-être le premier qui nous ait repréſenté l'antimoine comme un très grand contre-poiſon. On ſait que ce n'eſt que dans le ſiecle ſuivant que l'on commença à ſoupçonner que l'antimoine, étant bien préparé, pouvoit-être un excellent remede. Cette aſſertion ne paſſa pas pourtant ſans contradiction ; mais enfin on eſt convenu qu'on pouvoit du moins faire avec l'antimoine un excellent émétique ou vomitif.

J'ai déjà parlé, à l'article de la Chirurgie, de l'onguent de petits chiens ; il eſt très-recommandé dans toutes les Pharmacopées du ſeizieme ſiecle, pour ranimer la chaleur naturelle, reproduire les chairs, & appaiſer les douleurs de la goutte. Mais les Docteurs de ce temps-là font une remarque fort ſinguliere, c'eſt qu'il faut que les petits chiens dont on ſe ſert ſoient tout d'une couleur, car quand ils ſont tachetés, ils ne rempliſſent pas le même objet.

Je dois parler à préſent du peu d'Ouvrages qui ont été écrits en François avant la fin du ſeizieme ſiecle, ſur la *Chimie*, Science inconnue des Anciens, & qui étoit encore, pour ainſi dire, naiſſante il y CHIMIE.

a deux cents ans; elle ſortoit à peine alors des mains de cette fauſſe & ridicule doctrine, qui n'avoit pour but que les recherches de la pierre philoſophale, & de la panacée univerſelle.

La Chimie-Théorique a pour objet de reconnoître la nature, les propriétés, & les rapports de tous les corps, en les décompoſant & les analyſant. Cette connoiſſance eſt certainement difficile à acquérir; il faut, pour y parvenir, forcer, pour ainſi dire, la Nature à révéler ſes plus intimes ſecrets & dévoiler ſes plus profonds myſteres. Le Phyſicien obſerve ſoigneuſement les effets, réfléchit enſuite, & cherche à deviner les cauſes; mais le Chimiſte approfondit bien davantage; il veut ſavoir quels ſont les principes & comment ils ſe combinent; il n'admet aucun réſultat ſans avoir remonté juſques à ſa ſource. La Chimie-Pratique exécute des opérations néceſſaires pour remplir l'objet de la Théorique, les rend utiles à nos beſoins, & les fait contribuer à la perfection des Arts.

Il y a tout lieu de croire que c'eſt parce que cette Science parut aux Anciens au deſſus des forces de l'eſprit humain, qu'ils n'oſerent pas s'y appliquer; mais l'eſpoir mal

fondé d'un vil intérêt, la folle idée de découvrir un ſecret merveilleux, engagerent, il y a quelques ſiecles, les hommes à défricher, pour ainſi dire, ce champ qu'on n'avoit oſé cultiver. En voulant faire de l'or, on a appris, comme par accident, les principes de la Chimie métallurgique, & en cherchant le remede univerſel, on a trouvé la Chimie médicinale.

C'eſt s'abuſer que de regarder comme le premier Chimiſte *Tubalcain*, qui vivoit avant le déluge, & qui travailla le premier ſur les métaux. On peut, avec un peu plus de fondement, ſuppoſer qu'un ancien Roi d'Egypte, auquel on a donné le nom d'*Hermès* ou de *Mercure Triſmégiſte*, a eu quelques connoiſſances des principes & de l'analyſe des corps; mais les Livres que nous connoiſſons ſous ſon nom, & ceux même qu'a connus Clément d'Alexandrie, un des premiers Peres de l'Egliſe, ne ſont ni du temps ni de la façon du véritable *Hermès*; ce ſont des Ouvrages qui ont été ſuppoſés un peu plus tôt ou un peu plus tard, mais qui ne remontent ſûrement pas à une date auſſi reculée que celle qu'ils annoncent.

On prétend encore mettre Moïſe au

nombre des Patriarches de la Chimie, parce que, sous son gouvernement, les Israélites fondirent le veau d'or; mais cela prouve tout au plus que l'on avoit alors des connoissances en métallurgie, qui ne suffisent point au véritable Chimiste. Démocrite au contraire étudioit la Chimie, puisqu'il cherchoit quels étoient les vrais principes des choses & la nature intime des corps: mais nous ne savons pas bien ce qu'il avoit trouvé, puisque nous n'avons point ses Œuvres, & que nous ne connoissons qu'imparfaitement quelle étoit sa doctrine. Celle d'Aristote nous est heureusement plus connue. C'est à lui que nous sommes redevables de la distinction des quatre Elémens, ou principes physiques & matériels, l'air, le feu, la terre, & l'eau: on les a long-temps regardés comme les vraies bases de tout ce qui entre dans la composition de notre Monde: on a voulu ensuite imaginer d'autres principes des corps; Paracelse en admettoit cinq, entre lesquels il comptoit le mercure, le sel, le soufre ou l'huile. On a disputé sur cette matiere, qui s'est long-temps embrouillée au lieu de s'éclaircir; enfin de nos jours on est revenu

aux quatre Elémens d'Ariſtote. Depuis ce Prince des Philoſophes, qui vivoit quatre à cinq cents ans avant J. C. on ne peut preſque pas dire qu'il y ait eu de véritables Chimiſtes juſqu'au quinzieme ou peut-être au ſeizieme ſiecle; car aucun n'a examiné les principes & la nature des corps, avec la pure & ſimple intention de les connoître: on ne s'eſt occupé de cet objet qu'en courant après des chimeres; auſſi a-t-on toujours pris l'ombre pour le corps. On n'étoit guere plus avancé pendant la plus grande partie du ſiecle ſuivant. M. de Fontenelle, plus de cent ans après, diſoit encore en faiſant, dans l'Académie des Sciences, l'éloge de M. l'Emery, qui mourut en 1715, qu'avant que ce Chimiſte publiât ſes Livres, » il n'y avoit en » Chimie qu'un peu de vrai, tellement » diſſous dans une grande quantité de » faux, qu'il étoit devenu inviſible, & » tous deux preſque inſéparables.... Que » les plus grandes abſurdités étoient ré- » vérées à la faveur d'une obſcurité myſ- » térieuſe dont elles s'enveloppoient, & » où elles ſe retranchoient contre la rai- » ſon «. Je n'aurois donc rien à dire du tout ſur la Chimie, ſi je ne voulois parler que des Livres raiſonnables & inſtructifs

qui ont été écrits ſur cette matiere avant la fin du ſeizieme ſiecle ; au contraire je pourrois beaucoup m'étendre ſur les folies des Alchimiſtes, dont les écrits en François étoient déjà en aſſez grand nombre avant 1600 ; mais mon projet n'eſt pas d'arrêter long-temps mes Lecteurs ſur des Ouvrages ſi frivoles ; je les amuſerai ſeulement pendant quelques momens du récit de ces extravagances ; mais, avant tout, il faut, pour l'inſtruction des perſonnes à qui ce Livre-ci eſt deſtiné, leur préſenter une définition exacte des termes les plus importans de la véritable Chimie, & leur apprendre comment on les entend aujourd'hui, afin qu'ils ne ſe trompent pas ſur leur véritable ſignification, lorſqu'ils les rencontreront dans l'Hiſtoire de la Chimie & de l'Alchimie.

Ce que je vais dire ſera tiré du Dictionnaire de Chimie de M. *Macquer* ; je ne peux pas puiſer dans une meilleure ſource.

Le premier, le plus noble, & le plus actif des principes primitifs des corps eſt le *feu*, renfermé dans ce que les Chimiſtes appellent le *phlogiſtique*. Le feu étant en action a pour effets ſenſibles la lumiere & la chaleur. Quand celle-ci eſt

trop développée, alors le feu met les autres corps en état de combuſtion, c'eſt-dire qu'il les brûle.

L'*air* eſt le ſecond des élémens ; ſes principales propriétés ſont d'être fluide, peſant, dilatable, élaſtique, diaphane, & le plus léger de tous les fluides. Le feu ne peut point agir ſur les corps ſans le concours de l'air ; ainſi ce dernier élément eſt abſolument néceſſaire pour toutes les opérations de la Chimie-Pratique.

L'*eau*, le troiſieme des principes élémentaires, pénetre la plupart des corps composés, & ſe combine avec eux. On a peine à rendre l'eau tout-à-fait pure, c'eſt-à-dire à la dégager de toutes les parties qui lui ſont étrangeres ; Cependant il eſt d'autant plus utile de rendre l'eau pure, qu'il eſt néceſſaire de la faire ſervir de véhicule & de diſſolvant. C'eſt le grand uſage qu'en fait la Chimie-Pratique.

Enfin, la *terre*, le plus peſant des élémens, n'auroit, ſans les autres, aucune action, ni aucune utilité, car lorſqu'elle en eſt dégagée, elle eſt réduite à ce que les Chimiſtes appellent *caput mortuum*, c'eſt-à-dire un réſidu ſans aucune vertu ; mais avec eux elle fait la baſe de tous les

corps des trois regnes, minéral, végétal & animal. J'ai parlé, à l'occasion des Livres d'Histoire Naturelle, de toutes les substances qui composent ces trois regnes; elles sont l'objet du travail & des opérations du Chimiste-Pratique, qui en tire parti par les procédés sur lesquels je donnerai quelques notions, après avoir dit un mot des matieres que quelques Chimistes, comme Paracelse, regarderent mal à propos comme principes primitifs & élémentaires, parce que leur combinaison produit les résultats les plus intéressans. Mais quoiqu'ils méritent infiniment d'être approfondis, ils ne forment pas la vraie & premiere base des substances chimiques. Tels sont les *sels*, les *huiles*, le *soufre*, & le *mercure* des Philosophes, qu'on supposoit bien plus parfait que le vif-argent ordinaire; Paracelse l'appeloit l'*esprit* par excellence.

Le mot de *sel* ou de *matiere saline*, est, de tous les termes de Chimie, celui qui peut s'appliquer à un plus grand nombre de substances composées. Les propriétés essentielles de toute matiere saline sont d'affecter le sens du goût, ou d'avoir de la saveur, & d'être dissoluble dans l'eau. On distingue depuis long-temps les sels

en trois classes générales, *sels acides*, *sels alkalis*, & *sels neutres*. Les trois regnes de l'Histoire Naturelle fournissent chacun des sels de ces trois especes. Les acides minéraux sont les plus forts, & parmi ceux-là, l'acide vitriolique tient le premier rang ; on l'a même appelé quelquefois *acide universel*. Le mot d'*acide* vient de ce que la saveur de ces sortes de sels est aigre ; celle des alkalis est âcre & brûlante. On distingue les alkalis en fixes & en volatils, en minéraux & en végétaux. Les sels neutres sont ceux dans lesquels les parties acides & alkalines sont réunies & balancées de maniere que l'une ne domine point trop sur l'autre ; par exemple, le nitre ou salpêtre est un sel neutre, composé de son acide particulier ou nitreux, & d'alkali fixe végétal, combinés ensemble. Les sels communs, marin & gomme, sont aussi neutres. C'est en mêlant & en combinant ces trois especes de sels les uns avec les autres, ou avec d'autres substances non salines, que l'on parvient à composer tous les sels chimiques que nous connoissons.

On appelle *huiles* en Chimie, des corps composés de phlogistiques, ou parties de feu, d'eau, de terre, & de sels acides. En décomposant les huiles on y trouve toutes

ces parties très-diſtinctes. Il eſt du caractere des huiles d'être aiſées à enflammer, d'exhaler, en brûlant, de la fumée, & de dépoſer un réſidu terreux. En mêlant avec les huiles d'autres ſubſtances qui ont des qualités particulieres, elles les leur communiquent, & c'eſt ainſi que l'on forme en Chimie les différentes huiles artificielles ou médicinales. Le *ſavon* réſulte de la combinaiſon de l'huile avec quelques alkalis, particuliérement de la ſoude, qui eſt l'alkali proprement dit; car alkali veut dire ſoude en Arabe. La ſoude eſt la cendre de plantes marines brûlées. On tire de l'huile de la plupart des ſubſtances qui compoſent les trois regnes. Les unes s'y forment d'elles-mêmes, ſans qu'on ait beſoin d'y employer l'art; c'eſt ainſi que la graiſſe & le beurre ſe trouvent dans les huiles animales; il en eſt de même des huiles tirées des ſubſtances végétales. Ces huiles douces & ſimples ſont communément moins actives que les huiles eſſentielles que l'Art tire de la plupart des végétaux. Les minéraux produiſent peu d'huiles naturelles, mais on en tire des liqueurs qu'on appelle mal à propos *huiles* ou *beurre de vitriol*, & le *beurre d'antimoine*.

Les anciens Chimiſtes ou Alchimiſtes

faiſoient du *ſoufre* un cas infini & exceſſif. Paracelſe le regardoit comme un des premiers principes des corps ; il prétendoit que l'on le trouvoit dans toutes les ſubſtances des trois regnes, & qu'il falloit l'y chercher & le ſéparer de toutes les autres parties ; parce qu'en lui donnant toute l'activité dont il étoit ſuſceptible, il devoit produire les plus grands effets. Ce n'eſt que poſtérieurement au ſeizieme ſiecle que l'on eſt revenu de cette erreur, fondée ſur ce que ces anciens Chimiſtes confondoient le ſoufre avec le phlogiſtique, ou ce principe igné & inflammable qui ſe trouve dans preſque tous les corps, mais plus abondamment dans les huiles. En oubliant ce ſoufre prétendu principe, il exiſte une ſubſtance qui porte ce nom, & qui eſt compoſée d'acide vitriolique & de phlogiſtique ; elle contient beaucoup moins de parties aqueuſes & terreuſes que les huiles, par conſéquent elle eſt encore plus inflammable. Ce ſoufre véritable eſt d'un grand uſage en Chimie, & propre à beaucoup d'expériences. Il y en a de naturel ou natif, & un bien plus grand nombre d'artificiels.

Enfin Paracelſe, les Alchimiſtes qui l'ont précédé, & les mauvais Chimiſtes

qui l'ont suivi encore pendant quelque temps, regardoient comme un principe le *mercure*, qu'ils appeloient même quelquefois *esprit par excellence.* Il faudroit être bien mauvais Physicien pour regarder comme un principe élémentaire un demi-métal, qui, à la vérité, a des propriétés très-singulieres & est d'une grande utilité dans la Métallurgie, dans les Arts, & dans la Médecine, mais qui se forme & se produit dans des mines particulieres, & n'est point généralement répandu dans toute la Nature. Il faut croire que les Alchimistes, ayant voulu envelopper leur méthode & leurs procédés dans une grande obscurité, ont donné le nom de *soufre* aux parties élémentaires du feu, & celui de *mercure* à celles de l'eau & de la terre. Ils ont pu trouver quelque affinité entre ces deux élémens & le mercure ou vif-argent, qui effectivement participe des principales qualités de l'eau & de la terre. Malgré l'honneur que l'on faisoit au mercure de le regarder comme principe primitif, il s'en faut beaucoup qu'on l'employât autrefois aussi utilement que nous faisons aujourd'hui, quoique nous ne le reconnoissions que pour une substance secondaire.

Après avoir jeté un coup-d'œil ſur les principales ſubſtances que la Chimie-Théorique ſe propoſe d'examiner, indiquons les principaux moyens dont elle ſe ſert pour les décompoſer, les analyſer, les connoître parfaitement, & les employer enſuite pour la plus grande utilité des Sciences & des Arts. La Chimie connoît deux manieres d'analyſer les corps; la plus ancienne eſt par le feu. On fait paſſer la ſubſtance que l'on veut décompoſer par pluſieurs épreuves, telles que la combuſtion & la diſtillation. On ſépare les parties les plus volatiles en les faiſant évaporer; celles qui ſont plus fixes & plus terreuſes, réſiſtent à l'action du feu & reſtent au fond du vaiſſeau. Il y a auſſi des ſubſtances qui ſe diſſolvent par l'eau, d'autres par la ſimple expoſition à l'air; enfin, la méthode la plus parfaite & la plus nouvellement trouvée eſt l'analyſe par les diſſolvans, ou, comme on dit en Chimie, les *menſtrues.* Ces procédés & l'analyſe qui en réſultent, forment la premiere claſſe des opérations chimiques, qui, après tout, ne ſont utiles qu'autant qu'elles conduiſent à d'autres; car quand on ſait parfaitement de quoi les corps

ſont composés, il faut faire uſage de chacune de leurs parties ſéparées, ou les réunir de nouveau, & quelquefois différemment de ce qu'elles étoient auparavant, pour les employer utilement. C'eſt à quoi l'on parvient par un nouveau genre d'opérations, telles que les combinaiſons ou mixtions, bien plus difficiles que les décompoſitions, puiſqu'il eſt toujours plus aiſé de détruire que de réédifier. Cependant l'on en vient à bout en Chimie, &, depuis un ſiecle, nous avons fait à cet égard un grand nombre de découvertes précieuſes. C'eſt au moyen de nouvelles combinaiſons des principes, & de nouvelles mixtions que l'on fait tant de compoſitions différentes tirées des trois regnes: elles s'operent par la fermentation, la diſtillation, la ſublimation, la précipitation, l'extraction, la calcination, l'amalgamation, la fuſion, la vitrification, la criſtalliſation, la putréfaction, & la rectification. On les emploie utilement pour la ſanté & pour la perfection des Arts: les unes ſont connues ſous les noms de *ſels*, *chaux*, *criſtaux*, *pierres compoſées*, *eſprits volatils* ou *fumans*, & quelquefois elles portent le ſimple nom de *poudres*; les autres

s'appellent *eaux*, *huiles*, *essences*, *élixirs*, *extraits*, *gouttes*, ou simplement *liqueurs*.

Pour venir à bout de ces opérations chimiques, on se sert de différens instrumens, vaisseaux & ustensiles : je vais indiquer les principaux. On distingue en deux especes les instrumens dont la Chimie se sert pour les opérations : les uns sont dans la Nature ; ce sont les principes primitifs mêmes & les secondaires ; les autres sont artificiels & fabriqués suivant l'Art de la Chimie. Entre les instrumens de la premiere espece, le feu tient sans contredit le premier rang ; sans lui il est impossible de faire aucune opération chimique, & c'est à l'Artiste à l'employer à propos, à lui fournir les alimens les plus convenables pour augmenter ou tempérer sa force, suivant le besoin & le but de ses opérations. L'air est aussi nécessaire que le feu pour les opérations chimiques, puisque sans lui le feu même n'a point d'action. L'eau, soit qu'on la considere ou seulement comme véhicule ou comme dissolvant, entre aussi pour beaucoup dans les opérations chimiques; mais elle n'y est pas d'une utilité aussi générale que le feu. Quand aux instrumens artificiels, les principaux sont les fourneaux & les vaisseaux

qui garniſſent le laboratoire. Le principal de ces vaiſſeaux eſt l'*alambic*, dont le nom eſt Arabe, & qui cependant étoit, dit-on, connu des Grecs; il a été bien perfectionné dans les derniers ſiecles. Il eſt néceſſaire pour les diſtillations, les ſublimations, & autres principales opérations. Tout le monde connoît la forme de l'alambic; il eſt compoſé de pluſieurs pieces, dont les unes s'appellent *cucurbites*, parce qu'elles avoient autrefois la forme d'un concombre; aujourd'hui leur forme eſt plus ronde, plus large, & la piece eſt moins élevée. Les autres pieces ſe nomment *récipient*, *réfrigérant*, & *chapiteau*. Les Artiſtes ſont ſouvent embarraſſés à choiſir la matiere de leur alambic : ils doivent ſe déterminer conformément à la nature de leurs opérations ; car il y en a auxquelles le verre ne pourroit réſiſter, d'autres pour leſquelles il eſt beaucoup plus favorable. Le plomb, le cuivre, l'étain & le fer ont des inconvéniens pour quelques-unes; les alambics de terre en auroient auſſi. La *cornue* eſt un vaiſſeau diſtillatoire, dont le cou ou tuyau eſt tourné de côté. Il y a quelques opérations que l'on ne peut bien faire qu'avec cet inſtrument. Une autre eſpece de vaiſſeaux,
d'un

d'un grand uſage, ſont les *creuſets ;* ils ſe fabriquent d'une terre particuliere, que l'on appelle *terre à creuſet :* c'eſt dans ces petits vaiſſeaux que ſe font toutes les fuſions des métaux & des autres ſubſtances ſoumiſes à ce genre d'épreuves chimiques.

Les *matras* ſont des bouteilles à long cou, dont la panſe eſt large & ſphérique ; on les a nommés quelquefois *œufs philoſophiques :* on les fait preſque toujours de verre, mais il faut qu'il ſoit fort.

Une des grandes attentions du Chimiſte manipulateur, eſt de bien choiſir ſes *luts*, c'eſt-à-dire les matieres avec leſquelles il doit boucher & fermer ſes vaiſſeaux, de maniere que la liqueur qui y eſt renfermée ne puiſſe ſortir que par ces ouvertures, qui ſont néceſſaires pour les opérations de la ſublimation, de la précipitation, & de la diſtillation. Les meilleurs *luts* ſe font à préſent avec un mélange de terre glaiſe préparée, & de ſable impénétrable à l'eau, & que le feu ne fond pas aiſément. Au reſte, on compoſe les *luts* conformément aux genres d'opérations.

Tous ceux qui entrent dans les labora oires de chimie remarquent ſur les

cheminées & même ſur les murailles, des caracteres extraordinaires & bizarres, & on leur dit que ces eſpeces d'hyhérogliphes ſont des caracteres chimiques. Il faut ajouter que ce ſont des reſtes de l'ancien état de barbarie dans lequel étoit plongée la Chimie quand elle gémiſſoit ſous l'empire des Alchimiſtes ; par conſéquent cette écriture étoit encore fort à la mode au ſeizieme ſiecle, & l'on ne peut comprendre les Livres de Chimie, écrits avant notre ſiecle, ſans les entendre. Ils déſignent certains rapports que l'on prétendoit trouver entre les métaux & les planetes, les ſignes du Zodiaque, & les principales ſubſtances des trois regnes ; quelquefois ce ſont des ſignes ou caracteres Arabes qui indiquent certaines meſures. On ſent aujourd'hui l'inutilité & même le ridicule de ce langage obſcur. Le Chimiſte ne met plus de voile ſur ſes procédés & ſes opérations, & la connoiſſance des caracteres chimiques eſt regardée à préſent comme une érudition tout-à-fait ſuperflue.

Revenons à l'Hiſtoire de la Chimie, & continuons-en l'abrégé depuis le commencement de notre Ere juſqu'à

l'année 1600 : nous la verrons, pendant plusieurs siecles, gémir sous le despotime des Alchimistes, ne faisant de temps en temps que de très-foibles efforts pour remplir des objets plus utiles. Je m'attacherai principalement, dans ce récit historique, à parler des Auteurs qui ont écrit en François, ou qui ont été traduits en notre Langue avant le dix-septieme siecle.

Le premier dont il nous reste des Livres de Chimie écrits en Grec, & traduits en Latin, s'appeloit *Synese* ; il étoit Africain, mais il étudia la Chimie chez les Egyptiens, qui passoient pour les premiers Maîtres en ce genre. On prétend qu'il se rendit très-habile dans cette Science, & que ce ne fut qu'après s'y être perfectionné, qu'il se fit Chrétien & devint Evêque. Il fut alors très-zélé, & défendit avec ardeur la Foi Catholique contre les Hérétiques Ariens. Son Diocefeé étoit placé dans l'Egypte, assez près de la Thébaïde ; il connut le grand *S. Antoine* Hermite, & un autre Pere du Désert, nommé *Ammon* ; & leur ayant vu apparemment faire des miracles, il les a comparés, dans ses Ecrits, à Zoroastre & à Hermès Trismégiste. Synese eut un Disciple, nommé *Evagre*, qu'il rendit bientôt aussi habile

que lui, mais qu'il ne détermina qu'avec beaucoup de peine à se faire Chrétien; il n'en vint à bout qu'en lui promettant le bonheur éternel dans le Paradis. Evagre exigea que l'Evêque Synese lui en fît son billet; &, sur cette assurance, non seulement il se convertit, mais il donna tout son bien pour être distribué aux pauvres. Quelque temps après, Evagre mourut, & l'Evêque restoit comptable à ses héritiers d'une succession qui ne lui avoit été livrée que sous condition que le Donataire iroit en Paradis : c'est ce qui ne pouvoit guere se prouver que par un miracle, & voici comment il s'opéra. Evagre mourut à Alexandrie. Le lendemain de sa mort, il apparut en songe à Synese, & lui dit que son billet étoit acquitté, qu'il pouvoit le venir retirer de sa main dans un lieu qu'il lui désigna, & où il étoit enterré. Synese ayant annoncé au Clergé & au Peuple de son Diocese cette révélation, se rendit à Alexandrie avec quelques-uns de ses Prêtres. Ce fut en présence d'une grande foule de Peuple qu'il ouvrit le tombeau de son Disciple. On lui trouva le billet dans la main, & l'on dit même qu'il étendit le bras pour le remettre à l'Évêque, en signe que la

dette étoit acquittée. Cette Histoire nous prouve du moins que si Synese & son Disciple Evagre étoient Chimistes, ils ne cherchoient pas la pierre philosophale.

Dans le même siecle (le cinquieme), on place *Zozime*, de Panopolis en Egypte, qui demeuroit à Alexandrie, & qu'on assure avoir écrit vingt-huit Livres sur la Philosophie Hermétique; mais il ne nous en reste que les titres.

Depuis cette époque, il s'est passé cinq cents ans sans que les Grecs aient rien écrit sur cette matiere: ce ne fut qu'au onzieme siecle que *Michel Psellus*, qui a composé plusieurs Livres de Médecine & un Traité des Prodiges, écrivit aussi, dit-on, sur la Philosophie Hermétique; mais, quoique nous ayons ses premiers Ouvrages, ce dernier ne nous est pas parvenu.

Pendant ce temps-là, les Arabes s'emparoient, comme je l'ai dit tant de fois, de l'Empire des Sciences qu'ils avoient d'abord méprisées, & dans lesquelles ils firent ensuite les plus grands progrès. Le premier d'entre eux qui se signala dans la Philosophie Hermétique, ainsi que dans plusieurs autres genres de connoissances, est *Geber*, que les uns pré-

tendent avoir été un Roi des Indes, d'autres, Arabe, Espagnol, ou même Grec, mais qui enfin étoit Mahométan. On assure que Geber a composé plus de cinq cents Volumes sur la Philosophie Hermétique ; il ne nous en reste que quatre traduits en Latin, & un seul en François, intitulé la *Somme de perfection.* Il ne nous apprend rien, parce qu'il est incompréhensible.

Après Geber, qu'on croit qui vivoit au neuvieme siecle, vient *Rhasès*, qui parut au siecle suivant. J'en ai parlé comme d'un grand Médecin : il étoit Persan, & passa à Bagdad, de là en Egypte, & enfin à Cordoue en Espagne, où il mourut âgé de quatre-vingts ans. Son principal Ouvrage est intitulé le *Continent*, & n'est point traduit en François. J'ai dit qu'il étoit le premier qui eût parlé de la petite vérole, & prescrit des remedes pour la guérir. Le seul Ouvrage Chimique de sa façon que l'on puisse consulter, est sa *Préparation du sel ammoniac*, qui est traduit en Latin.

Je passe à l'Histoire du Solitaire *Morien*, avec le Soudan d'Egypte *Calid* ; elle est curieuse. Morien étoit Romain ; il passa en Egypte, où il apprit tout ce

qu'on pouvoit ſavoir alors en Chimie & en Alchimie. Son Maître fut un nommé *Adfar*, Arabe. Quand Morien ſut tout ce qu'il vouloit ſavoir, il ſe fit Hermite. Adfar étant mort quelque temps après, on trouva chez lui des Manuſcrits, à la tête deſquels étoit écrit, qu'ils contenoient le ſecret de la pierre philoſophale. Le Soudan s'empara de ces Livres; mais il n'en fut pas plus avancé; il ne put faire le grand œuvre, & il fut obligé de chercher quelqu'un qui les lui expliquât, & opérât en conſéquence. Il annonça que tout ce qu'il y avoit alors de Philoſophes pouvoient venir au Caire, qu'on les entretiendroit de tout, qu'on leur fourniroit tout ce qui ſeroit néceſſaire pour travailler au grand œuvre, & promit une grande récompenſe à celui qui réuſſiroit. Il en arriva beaucoup, & au bout d'un certain temps, on examina le réſultat de leurs travaux: un ſeul ſe trouva avoir accompli l'œuvre; c'étoit Morien; mais il ne ſe fit pas connoître. On le chercha par-tout, & on trouva dans ſon Laboratoire une inſcription qui diſoit, que celui qui poſſédoit ce ſecret n'avoit beſoin de rien. Depuis ce temps, le Soudan ne fut plus occupé que d'en

chercher le possesseur. Un des Emissaires du Soudan ayant par hasard pénétré dans l'hermitage de Morien, découvrit que c'étoit lui. Il l'engagea à venir au Caire, dans l'espérance de convertir le Soudan à la Religion Chrétienne. L'Histoire ajoute que, quoique Morien ne convertît pas le Soudan d'Egypte, il lui apprit cependant son secret. La conversation de Morien & de Calid a été écrite en Arabe, traduite & imprimée en Latin, & même en François. Je l'ai lue dans ces deux Langues, & je peux assurer que cette lecture ne rend pas beaucoup plus aisée l'exécution du grand œuvre. Après cela, on ne sait plus ce que devint Morien, ni son secret.

En suivant l'ordre chronologique des Auteurs Chimistes ou Alchimistes on trouve *Avicenne*, qui vivoit au onzieme siecle, Philosophe & Médecin Arabe, grand Naturaliste, grand Mathématicien, excellent Médecin, &, à ce que l'on dit, Alchimiste. Malheureusement il étoit si débauché, que tous ses secrets ne l'empêcherent pas de mourir à l'âge de 58 ans : nous avons ses Livres de Médecine, mais rien de lui sur l'Alchimie.

Dans le siecle suivant, les Sciences re-

passerent enfin dans les pays Catholiques. *Artesius*, qui se disoit disciple de l'Arabe *Adfar*, composa des Livres, dont un a été traduit en François au seizieme siecle, & est intitulé *Livre Secret.* Tout ce que j'y ai compris, c'est que l'Auteur déclare qu'il étoit âgé de mille ans lorsqu'il l'ecrivit : aussi a-t-il composé un autre Ouvrage sur l'art de prolonger la vie. Ces deux Ouvrages remplissent également mal leur objet.

J'ai déjà tant parlé du Moine Anglois *Roger Bacon*, que je n'ai rien à ajouter à son sujet, sinon qu'il seroit étonnant qu'il n'eût pas été Alchimiste, ayant fait d'ailleurs, dans toutes les Sciences, tant d'admirables découvertes. En 1557, on imprima en François son Livre de la *Pierre Philosophale*, & la même année un Recueil, dont son *Miroir d'Alchimie* fait partie. Si ces Livres ne sont pas beaucoup plus instructifs que les autres sur la pierre philosophale, au moins Bacon est-il auteur de plusieurs autres importantes découvertes sur différens objets. Il connoissoit bien tous les Livres des Arabes, & les a corrigés & rectifiés ; mais il ne pouvoit pas nous apprendre ce qu'ils n'avoit peut-être pas pu y déterrer lui-même.

Dans le même siecle, *Christophe de Paris*, & *Jean de Rupescisa* ou *Roquetaillade*, ont prétendu aussi à la gloire d'avoir découvert le secret de la pierre philosophale. La Traduction du dernier est imprimée ; celle du premier est aussi traduite en François, mais est restée en manuscrit. Tout cela est fort indifférent, car on n'y comprend rien.

J'ai parlé bien des fois du grand *Albert* ; peut-être que si quelqu'un eût pu nous apprendre le grand secret de faire de l'or, c'eût été lui ; mais on ne sait pas encore à qui l'honneur d'une pareille découverte est réservé, & on s'est lassé avec raison de le chercher.

Saint Thomas d'Aquin est revendiqué par les Philosophes Alchimistes sur les Théologiens. Il y a trois ou quatre Traités d'Alchimie écrits en Latin sous son nom ; mais ce grand nom fait plus d'honneur que de profit réel à la Philosophie Hermétique.

Alain de Lille, qui, après avoir été Evêque d'Auxerre, mourut simple Religieux dans l'Abbaye de Clairvaux, fut surnommé le *Docteur universel* ; par conséquent l'Alchimie entroit dans sa doctrine : aussi avons-nous un petit Traité de

lui de la pierre philoſophale ; il n'eſt point traduit en François.

Enfin parut *Arnaud de Villeneuve*, que j'ai déjà cité comme un grand Philoſophe & un habile Médecin. Il mourut au commencement du quatorzieme ſiecle. Les uns veulent qu'il ait été Catalan, d'autres Provençal. Un homme de qualité, de l'illuſtre Maiſon de Villeneuve en Provence, grand amateur de Chimie, ſe faiſoit honneur de deſcendre de ſon frere. Il paſſa plus de trente ans à étudier dans les plus célebres Univerſités Chrétiennes & Mahométanes de l'Europe, & il apprit la Théologie dans les unes, & les Sciences humaines dans les autres ; mais malheureuſement il s'enthouſiaſma ſi bien des dernieres, qu'il oſa ſoutenir qu'elles étoient préférables à la premiere. Une pareille propoſition ne pouvoit manquer de déplaire aux Eccléſiaſtiques ; auſſi l'Univerſité de Paris, dans laquelle la Faculté de Théologie tient la premiere place, condamna-t-elle quinze propoſitions tirées de ſes Ouvrages, qui toutes revenoient à celle-ci. » Les œuvres de charité, & les » ſervices que rend à l'humanité un bon » & ſage Médecin, ſont préférables à tout » ce que les Prêtres appellent *œuvres-pies*,

» aux prieres, & même au ſaint Sacrifice
» de la Meſſe «. Il paroît qu'Arnaud ne ſoutint point ſon héréſie dès qu'elle fut condamnée, puiſqu'il conſerva toujours des relations avec les Papes, qui ſiégeoient alors à Avignon. Cependant ſa doctrine a eu des partiſans malgré lui-même, & on prétend qu'ils ont formé en Eſpagne une eſpece de Secte, que l'on appeloit les *Arnaudiſtes*. Quant aux Ouvrages d'Arnaud, il y en a eu, dans le ſeizieme ſiecle, à Lyon & à Baſle, deux ou trois éditions complettes, en un ou deux gros volumes *in-fol.* mais nous n'en avons que des extraits en François. Ils mériteroient d'être plus connus qu'ils ne le ſont, car parmi plus de ſoixante Traités qu'ils contiennent, il y en a d'infiniment curieux. On y trouve un Commentaire ſur le fameux Livre de l'Ecole de Salerne; un autre ſur les Livres de Médecine des Arabes, entre autres de Rhasès, qui le premier imagina de faire ſervir la Chimie à la Médecine, & fit connoître le purgatif tiré du *jalap*, au moyen d'une opération chimique; c'eſt de là, diſent quelques Auteurs, que nous eſt venu le nom de *julep.* A ſon imitation, Arnaud de Villeneuve inventa l'eſprit-de-vin, mais le ſien n'é-

toit guere que ce que nous appelons à préſent *eau de-vie* ; il le donna comme un remede, & lui attribua de grandes vertus. Il trouva d'ailleurs moyen de faire prendre à cette liqueur le goût & l'odeur de différens végétaux : ainſi il fut l'inventeur des ratafias & des liqueurs parfumées, dont l'eau-de-vie ou l'eſprit-de-vin eſt la baſe. Il fut auſſi le premier qui fit uſage de l'eſprit de térébenthine ; il parle même de l'antimoine ; il paroît qu'il en compoſoit un vin émétique : mais quant au grand œuvre ou à la pierre philoſophale, s'il étoit vrai qu'il en ſût le ſecret, & qu'il l'ait appris à Raymond Lulle, au moins l'a-t-il ſi bien enveloppé dans les Traités qu'il nous en a laiſſés, qu'il eſt impoſſible d'y rien comprendre. C'eſt ſans doute avec peu de fondement qu'on l'a accuſé d'être Magicien & Aſtrologue, quoique quelques-uns de ſes Traités donnent lieu de croire qu'il n'étoit pas incrédule ſur ces deux Sciences. Mais ce dont il eſt difficile de le juſtifier, c'eſt d'avoir travaillé à la recherche d'un ſecret bien plus extraordinaire, plus difficile à trouver, plus ridicule & plus inutile que celui de faire de l'or ; c'eſt celui de faire naître des

hommes ſans mere, par la ſeule force des procédés chimiques.

Paſſons à *Raymond Lulle*, dont l'hiſtoire eſt, à certains égards, encore plus étrange que celle d'Arnaud de Villeneuve. Il étoit homme de qualité, Eſpagnol, né dans l'Iſle de Majorque, dépendante du Royaume d'Aragon. Il mena, juſqu'à l'âge d'environ trente ans, la vie d'un mondain & d'un ignorant ; mais dans ce temps-là il ſe convertit, fit pluſieurs pélerinages à Saint-Jacques de Compoſtelle & à Rome : chemin faiſant, il paſſa quelque temps dans les Univerſités de Paris & de Montpellier, & ſe rendit très-habile dans toutes les Sciences connues alors. Son zele s'échauffa pour la converſion des Infideles ; ce fut dans cette vue qu'il apprit les Langues Orientales. Il fit un premier voyage en Afrique, & y courut déjà le riſque d'être martyriſé. Il revint cependant à Rome & à Montpellier : ce fut alors qu'il fit connoiſſance avec Arnaud de Villeneuve, qu'il imita dans les ſecrets de ſa Médecine chimique, & lui apprit, dit-on, l'art de tranſmuer les métaux. Après quelques nouvelles courſes en Paleſtine & en Chypre, il re-

vint enfin à Majorque, sa Patrie, & repassa en Italie & en France. Enfin, à l'âge de plus de 75 ans, il fut attiré en Angleterre par l'espérance d'engager le Roi Edouard dans une Croisade. Le Monarque, qui étoit avare, découvrit que Raymond Lulle savoit faire de l'or; il l'engagea à travailler pour lui. Le Philosophe obéit, & fournit une somme considérable d'or. On en fit des lingots, & puis des pieces de monnoie très belle & très-pure, que l'on appela *des nobles à la rose*; on en voit encore dans les cabinets des curieux. Cependant le pieux Raymond Lulle, s'appercevant qu'Edouard ne vouloit point employer cet or contre les Infideles, quitta l'Angleterre, & partit pour retourner dans sa Patrie; mais il fut bientôt rappelé par le successeur d'Edouard II. Celui-ci, plus avare encore que son pere, craignit que Raymond ne s'en allât une seconde fois, il le fit enfermer pour le forcer à travailler. Cette maniere rebuta le Philosophe, qui ne tarda pas à s'échapper, & il parvint enfin à débarquer pour la troisieme fois sur les côtes d'Afrique, & à prêcher la Foi Chrétienne aux Barbares, qui le martyriserent vers l'an 1315; il étoit âgé de plus de 80 ans. Nous avons de lui

plus de 500 Volumes ſur toutes les parties de la Théologie & de la Philoſophie. L'érudition dont ils ſont remplis eſt effrayante ; mais elle n'eſt nullement mépriſable, au contraire, les lumieres & l'eſprit de l'Auteur méritent ſouvent d'être admirés. Une petite partie de ſes Livres de Chimie ont été traduits au ſeizieme ſiecle; mais il vaut mieux chercher ce qu'ils contiennent dans les extraits qui en ont été faits de nos jours, & inſérés dans différentes Vies de l'Auteur. Raymond Lulle eſt le premier qui ait cherché, par le moyen de la Chimie, le remede ou la panacée univerſelle, & l'on peut dire que s'il ne l'a pas trouvé, c'eſt qu'un pareil ſecret n'eſt point dans la Nature, ou qu'il n'eſt point dans l'ordre des décrets de Dieu, de permettre aux hommes de le découvrir.

Arnaud de Villeneuve & Raymond Lulle mirent l'Alchimie ſi fort à la mode, que les gens de tous les états voulurent s'en occuper. Le Pape Jean XXII fit travailler & travailla lui-même à l'Art tranſmutatoire. On convient généralement qu'il réuſſit à faire de l'or, & qu'à ſa mort, arrivée l'an 1334, il en avoit déjà vu naître ſous ſes mains deux cents lingots,

lingots, dont chacun pesoit un quintal. En calculant la valeur de cette matiere sur le pied du quatorzieme siecle, c'est-à-dire à cinquante francs le marc, Jean XXII avoit fait pour deux millions d'or, qui en vaudroient aujourd'hui vingt. En vrai Pere commun de l'Eglise Chrétienne, le Pape jugea à propos de rendre public le procédé au moyen duquel il avoit acquis ces richesses; il en fit un Traité qui a été imprimé & traduit en François en 1557. Un pareil Ouvrage, vu l'Auteur & les circonstances, devroit inspirer de la confiance; cependant on ne le garde dans les cabinets que par curiosité, & on le juge parfaitement inutile.

Dans le même temps brilloit à la Cour de France le fameux Poëte *Jean de Meun*, Auteur, ou plutôt continuateur du Roman de la Rose. Aucun Ouvrage en vers François n'eut & n'aura jamais autant de vogue que celui-ci. Il la dut en partie à la fausse opinion où l'on étoit, que ce Poëme, entre autres mysteres, renfermoit le secret de faire de l'or. J'ai assez parlé de cette fausse opinion & de l'Ouvrage même, dans un de mes précédens Volumes, pour ne rien ajouter ici à ce sujet.

Pendant le reste de ce siecle on s'occupa

beaucoup de la richesse & de la prétendue doctrine de *Nicolas Flamel*, Parisien, qui commença par être simple Ecrivain public, & mourut en 1413, après avoir fait des fondations considérables, qui supposoient une grande fortune. On voit encore son tombeau & celui de sa femme à Saint-Jacques de la Boucherie, & dans ce même quartier, les restes de sa maison chargés de caracteres hiéroglyphiques : on trouve aussi quelques monumens qui le concernent à Sainte-Genevieve des Ardens, au Cimetiere des Innocens, dans la Paroisse de Boulogne près Paris, & il y en avoit dans l'ancienne Eglise des Quinze-Vingts, détruite depuis peu. Il y a des gens qui prétendent que Flamel n'acquit tant de biens, qu'en cachant les trésors de quelques Juifs, qui, obligés de sortir du Royaume, les lui avoient confiés ; mais lui-même, dans son testament & à la tête de ses Livres, conte la chose très-différemment. Il prétend n'avoir hérité des Juifs que d'un seul Livre qui lui tomba entre les mains pendant qu'il étoit Ecrivain public. Le volume ne contenoit que vingt-un feuillets, dont sept étoient chargés de figures hiéroglyphiques. L'explication étoit écrite en latin,

& portoit en tête le nom d'Abraham, Juif, Prêtre & Docteur. Flamel n'eut pas de peine à traduire le Latin en François de ſon temps; mais il fut bien plus embarraſſé à expliquer les allégories continuelles qui ſe trouvoient dans l'Ouvrage d'Abraham. Il conçut qu'il y avoit là-deſſous quelques grands ſecrets cachés; pendant trois ans, il ne put les pénétrer, quoiqu'il lût & relût ſon Livre ſans ceſſe: enfin, il prit le parti de faire le voyage d'Eſpagne, pays dans lequel il y avoit grand nombre de Juifs ſavans. Il en trouva un qui le mit ſur la voie d'expliquer ſon Livre, & conſentit à venir à Paris pour l'examiner. Flamel ne l'avoit pas porté en Eſpagne. Le Juif tomba malade, & mourut à Orléans. Il fallut que Flamel ſe contentât de ce qu'il lui avoit appris, ce qui ne lui fut pas tout-à-fait inutile, puiſqu'au bout de trois ans d'un nouveau travail, il parvint à convertir le mercure ou vif-argent, en argent très-pur, & quelque temps après en or. Cette opération ayant réuſſi une ſeule fois, lui procura tant de richeſſes, qu'il dit lui-même qu'il auroit pu ſe paſſer d'en faire d'autres. Cependant il la réitéra trois fois; mais, loin de

ſe ſervir de ſes tréſors pour vivre avec plus de faſte, il continua d'habiter ſa petite maiſon & de manger ſur de la vaiſſelle de terre ; mais il fonda & dota quatorze Hôpitaux, fit rebâtir à neuf trois Chapelles, & réparer ſept Egliſes. Ces immenſes charités parvinrent aux oreilles de Charles VI, qui régnoit alors. Ce bon Roi, ſous lequel la France a été ſi malheureuſe par une ſuite du mauvais état de ſa ſanté, voulut ſavoir le ſecret de ſon Sujet, & chargea un Maître des Requêtes, nommé M. Cramoiſy, de le lui demander. Flamel ne le cacha point au Monarque, & lui donna copie des figures de ſon Livre, & apparemment les explications en François. L'Ouvrage d'Abraham, Juif, paſſa ainſi dans la Bibliotheque du Roi. On en a tiré nombre de copies : enfin il a été imprimé au ſeizieme ſiecle. Nous avons deux autres Ouvrages de Flamel ; l'un intitulé *le Sommaire Philoſophique*, & l'autre *le Déſir déſiré*. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que quoique tous les ſecrets de ce Livre ſoient bien imprimés & bien expliqués, les Chimiſtes, après les avoir bien étudiés, n'ont jamais pu réuſſir à faire de l'or.

Dans le même ſiecle où Flamel vivoit, on vit paroître *Baſile Valentin*, Moine

Bénédictin Allemand, dont nous avons grand nombre d'Ouvrages dans sa Langue naturelle & en Latin : tous regardent la Chimie, & deux d'entre eux ont été traduits en François au seizieme siecle, mais assez mal. Quoiqu'on prétende trouver dans ces Ouvrages la pierre philosophale toute faite, la maniere de la faire n'est pas plus aisée à en tirer que des autres Livres : ce que l'on y rencontre de meilleur, ce sont ses expériences sur l'antimoine; elles y sont très-exactement décrites, & n'ont pas été inutiles. Basile Valentin paroît accorder trop de vertus médicinales à l'antimoine; cependant les Mécins qui l'ont suivi, n'ont pas toujours bien réussi à l'employer; & ce n'est que par la suite qu'on est parvenu à adoucir ce demi-métal, au point de le rendre véritablement utile. Ce fut Basile Valentin qui établit trois principes chimiques, que Paracelse a depuis fait entrer dans le nombre des siens, le sel, le soufre, & le mercure. Il est le premier qui ait fait connoître le sel volatil huileux.

Un peu avant ou un peu après, deux *Hollandois*, pere & fils, nommés *Isaac*, publierent en Latin des Ouvrages qui ont été traduits dans leur Langue naturelle,

mais qui ne l'ont point été en François. L'illustre Boërhaave dit qu'on y trouve des expériences fort singulieres. Ils perfectionnerent l'art de la distillation, & celui de la fusion & de la préparation des métaux. Ils travaillerent sur le sang, & l'on prétend même qu'ils en firent de factice; ce qui peut-être est encore plus difficile à croire que ce que l'on nous dit de l'or factice.

Les Historiens de l'Alchimie font mention, à cette époque, de *Bernard Trévisan*, homme de qualité, qui eut la fureur de s'appliquer toute sa vie à la recherche du grand œuvre : quoiqu'il fût Italien, il a écrit quelques-uns de ses Livres en François, & a fait l'extrait des Ouvrages de quelques-uns de nos Auteurs plus anciens que lui, qui ont travaillé sur le même sujet. Ce fut à la fin du quinzieme siecle qu'il écrivit & qu'on imprima sa Lettre à Charles de Bologne, premier Médecin de Charles VIII. On prétend qu'enfin, après soixante ans de travaux, de recherches & de voyages, il parvint à faire de l'or; il avoit alors soixante-quinze ans : mais il jouit encore pendant quelques années du bonheur d'être riche ; car il ne mourut qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Le quinzieme ſiecle vit paroître deux Poëmes ; l'un intitulé la *Fontaine périlleuſe*, par Jacques Gohorrys, & l'autre, la *Fontaine des Amoureux de ſcience*, dans lequel un Poëte, nommé *La Fontaine*, prétendit renfermer le ſecret du grand œuvre, infiniment plus difficile à entendre en vers qu'en proſe.

Dans le même ſiecle, on met au nombre des Alchimiſtes *Jacques Cœur* ; mais cette idée n'eſt fondée que ſur les grandes richeſſes qu'il acquit, & non ſur aucun Ouvrage de ſa façon. Le *Cardinal Cuſa* eſt à peu près dans le même cas ; il ne s'eſt fait connoître que par des prophéties, qui ont fait du bruit durant quelque temps : elles annonçoient la fin du Monde pour environ l'année 1730 ; mais, depuis cette époque, comme on a vu que le Monde alloit toujours ſon train, la réputation du Prophete eſt tout-à fait tombée. L'Abbé *Tritheme*, dont j'ai ſouvent parlé, eſt auſſi du nombre de ceux qu'on a appelés *adeptes*, à cauſe apparemment de deux petits Ouvrages chimiques qu'il nous a laiſſés, mais qui n'ont point été traduits en François, & qui, comme tant d'autres, n'apprennent rien.

Marſile Ficin, *Pic de la Mirandole* &

Henri Corneille Agrippa ne ſont auſſi regardés comme adeptes, uniquement que parce que l'on croyoit alors qu'il étoit impoſſible d'être véritablement ſavant, ſans être Aſtrologue & Alchimiſte.

Jean Aurelio Augurelli, Italien, natif de Veniſe, étoit en même temps Souffleur & Poëte ; il employa ce double talent à compoſer un Ouvrage en vers Latins, qu'il intitula la *Chryſopée ;* il a été traduit deux fois en François dans le ſeizieme ſiecle, dont une ſous le titre de *Facture de l'or.* On prétend que le Pape Léon X, auquel l'Auteur dédia ce Poëme, lui fit préſent d'une ſuperbe bourſe vide, en lui diſant, que puiſqu'il poſſédoit un ſi beau ſecret, il n'avoit beſoin que de ce qui pouvoit en contenir le produit.

Georges Ripley, Anglois, mérite un peu plus d'attention que les précédens. Il étoit Chanoine Régulier, & paſſa en cette qualité à Rome, où il fut Maître des cérémonies du Pape Innocent VIII. Ce fut dans cette Ville qu'il compoſa ſon Traité des douze Portes, c'eſt-à-dire des douze opérations néceſſaires pour parvenir à faire de l'or. On prétend que cet Ouvrage a du mérite, mais non pas ſûrement celui d'apprendre à faire de l'or. Ripley eut beau-

coup de jaloux, & fut perſécuté à Rome, pour avoir oſé tenter une ſi grande entrepriſe; il ſe réfugia dans l'Ordre des Carmes, & y mena la vie d'un Pénitent.

Enfin, dans le ſeizieme ſiecle, parut le plus grand des Chimiſtes qui aient vécu dans les ſiecles d'ignorance dont j'écris l'Hiſtoire; c'eſt le célebre *Paracelſe*, qui naquit en 1493, en Suiſſe, fils naturel d'un Gentilhomme Allemand, Chevalier de l'Ordre Teutonique. Ce fut par goût qu'il s'attacha à la Médecine & à la Chimie. Il étudia d'abord ſous l'Abbé Trítheme, enſuite ſous pluſieurs autres, & voyagea dans différens pays pendant un aſſez grand nombre d'années. On prétend que les Œuvres d'Iſaac le Hollandois, lui étant tombées entre les mains, lui inſpirerent le goût de l'Alchimie, & lui firent concevoir l'eſpérance de ſavoir le ſecret de la pierre philoſophale. Les Livres de Baſile Valentin y contribuerent beaucoup auſſi. Dans un de ſes voyages, il fut pris par les Tartares, & conduit à Conſtantinople, où l'on aſſure qu'il trouva encore de nouvelles inſtructions. D'ailleurs il courut les camps & les armées, & y exerça la Médecine & la Chirurgie. Etant de retour à Zurich, il y profeſſa la Médecine,

& passa à Basle, où il opéra des guérisons merveilleuses; entre autres, avec deux ou trois pilules de laudanum il tira des portes de la mort un Chanoine du grand Chapitre, qui lui avoit fait les plus grandes promesses en cas qu'il vînt à le guérir, mais qui lui disputa ensuite son salaire. Paracelse plaida, & ce procès ne fit que mettre dans tout son jour la grande doctrine du demandeur. Les Magistrats de Basle l'engagerent à professer la Médecine chez eux, ce qu'il fit avec succès pendant quelque temps. Il guérit Froben, célebre Imprimeur, & cette guérison lui valut l'amitié d'Erasme : il s'attacha un jeune homme, qui devint ensuite Imprimeur lui-même; il s'appeloit *Oporin* : ce Disciple le suivit pendant long temps, mais l'abandonna ensuite, reconnoissant qu'il étoit ivrogne & libertin. Effectivement Paracelse, tout en faisant les cures les plus heureuses, faisoit encore plus d'extravagances, & avoit une conduite pitoyable. Il délivra cependant, au moyen de l'opium & du laudanum, qui en est une préparation, l'Empereur Maximilien II, de quelques mal-aises & des douleurs considérables que ce Monarque souffroit; mais loin de guérir, par les mêmes moyens, le

Chancelier de l'Empereur qui avoit la goutte, celui-ci en mourut. Cet accident dérangea la grande réputation que se faisoit Paracelse. En repassant par Psaltsbourg, il fut frappé d'un coup de sang, & mourut assez subitement, n'étant âgé que de 48 ans. On fut étonné de voir mourir de si bonne heure un si habile homme, qui prétendoit avoir trouvé un secret immanquable pour prolonger la vie au delà des bornes ordinaires; mais, pour excuser la doctrine, il faut convenir que le Docteur se conduisoit personnellement très-mal.

Le charlatanisme de Paracelse & son insolence lui firent, avec raison, beaucoup de tort; cependant il est vrai qu'il étoit fondé à avoir bonne opinion de lui-même, & de ses connoissances, qui étoient fort au dessus de son siecle: il avoit fait des découvertes précieuses & des guérisons surprenantes; mais il avoit l'imprudence de promettre toujours plus qu'il ne pouvoit tenir, & rendoit ainsi suspect ce dont il venoit véritablement à bout. Il prétendoit avoir rendu l'or potable, & réduit le vif-argent en quintessence; mais il annonçoit tout cela comme des spécifiques bien plus efficaces qu'ils ne l'étoient

réellement. Entre les différens élixirs dont il a été l'inventeur, celui de propriété est le principal ; on en fait encore usage : mais il prétendoit avec cette drogue pouvoir prolonger la vie, & préserver le corps de toute corruption ; promesse vaine & ridicule. Enfin il soutenoit qu'il avoit des remedes pour tous les maux, & qu'avec l'antimoine & le mercure il composoit un baume corporel & un spirituel, qu'il faisoit coaguler au soleil ; l'un étoit, selon lui, la panacée universelle, & l'autre la pierre philosophale. Il se mettoit, pour la science médicinale, bien au dessus d'Esculape, de Galien, & d'Avicenne : il affectoit de mépriser les Arabes, quoiqu'il leur fût redevable des premieres notions qu'il avoit eues de la Chimie. Jacques Carpi avoit annoncé avant lui que le mercure étoit le spécifique d'une maladie nouvelle alors ; mais Paracelse en a beaucoup étendu l'usage, & a reconnu qu'il étoit bon dans une infinité d'occasions & pour guérir beaucoup de maux ; c'est ce dont on convient généralement avec lui. Enfin, quand il fut au bout de ses véritables connoissances, il s'enveloppa dans une obscurité indéchiffrable, & prétendit être Magicien, Astrologue, & Prophete.

Georges Agricola, Saxon, n'étoit ni si grand Charlatan, ni si bon Médecin que Paracelse, mais excellent Physicien, & le meilleur Métallurgiste que le seizieme siecle & peut être les suivans aient produits. Il s'étoit d'abord amusé à chercher la pierre philosophale, & avoit fait un Livre sur ce sujet; mais ayant eu occasion d'entrer dans les mines d'argent de son pays, & de raisonner avec les ouvriers qui y étoient employés, il trouva qu'il étoit bien plus convenable de faciliter l'extraction, la purification, & la fabrication de l'argent, tiré des mines où il se trouve, que de chercher, assez mal à propos, les moyens d'en faire dans un laboratoire; ainsi il ne s'aida de la Chimie que pour fabriquer des fournaux & des instrumens mieux entendus que ceux dont on s'étoit servi avant lui; il imagina, entre autres, le fourneau à réverbere, & différens procédés & moyens d'allier, de dissoudre, & de raffiner les métaux. Il ne chercha jamais à embrouiller sa matiere, ni à l'envelopper d'énigmes & d'obscurités; tout ce qu'il dit est également clair & exact. Son principal Ouvrage sur les métaux a été d'abord composé & imprimé en Latin, presque aussi-tôt en Alle-

mand, & avant la fin du ſeizieme ſiecle il étoit traduit en François. Il a compoſé d'ailleurs deux autres Ouvrages Latins très-curieux ; l'un ſur les poids & ſur les meſures des Anciens ; l'autre ſur les êtres vivans ſous terre : quant à ce dernier article, il croyoit, comme bien d'autres, qu'il y avoit dans le fond des mines de petits farfadets ou eſprits follets, qui venoient tourmenter les mineurs ; il en raconte des Hiſtoires ſurprenantes ; mais il paroît que toutes peuvent s'expliquer phyſiquement. A cela près, Agricola étoit un homme très-ſage ; M. de Thou en fait un grand éloge dans ſes Mémoires. Il vivoit en Saxe dans le temps de la prétendue réforme de Luther : il fut d'abord tenté de l'embraſſer ; mais, toute réflexion faite, il voulut vivre & mourir comme avoient fait ſes peres, & expira dans le ſein de l'Egliſe Catholique en 1555, âgé de 61 ans.

Les Ecrivains de l'Alchimie nous parlent enſuite de *Barthelemi Zachaire*, Gentilhomme de Guienne, qui paſſa toute ſa vie à chercher la pierre philoſophale, prétendit l'avoir trouvée, & avoir fait de l'or en préſence du Roi de Navarre Henri d'Albret, grand-pere de Henri IV ; il a

publié un Ouvrage en François, imprimé en 1567, dans lequel il prétend expliquer son procédé. S'il est vrai qu'il ait fait de l'or & qu'il ait écrit comment on le faisoit, dans un Livre qui a été imprimé plusieurs fois en François, & qui n'est point rare, il est inconcevable que nous soyons encore si peu instruits sur cette matiere.

Je ne m'arrêterai pas à une demi-douzaine d'autres personnages du seizieme siecle, qui se sont vantés d'avoir eu le bonheur de faire de l'or, & qui ont tous écrit des Livres dans lesquels ils prétendoient nous faire part de leurs admirables secrets. A l'épreuve, aucun d'eux n'a réussi : il est vrai qu'ils ont tous affecté de cacher leurs recettes sous des emblêmes mystérieux. On compte parmi eux *Blaise de Vigenere*, Historien & Traducteur assez connu ; *Roch le Bailli*, connu sous le nom de *la Riviere*, Médecin ordinaire du Roi Henri IV, & qui se vantoit d'être un des plus grands Disciples de Paracelse. Il a composé un Ouvrage intitulé le *Démostérion*, dans lequel il établit tous les principes de son Maître, & vante tous ses secrets. Il n'y eut pas jusqu'à des Romanciers de ce temps-là qui se mêlerent d'écrire sur la

pierre philoſophale, & d'annoncer qu'ils l'avoient trouvée : de ce nombre eſt le fameux *Béroalde de Verville*, dont j'ai tant parlé dans d'autres Volumes. Nous avons de lui le *Palais des Curieux*, & les *Appréhenſions Spirituelles*, avec les *Recherches de la pierre philoſophale*, qu'il publia en 1584; le *Cabinet de Minerve*, & le *Voyage des Princes fortunés*, Romans qui ne parurent que dans les premieres années du ſiecle ſuivant, & dans leſquels il prétend avoir caché les ſecrets les plus particuliers de la Philoſophie Hermétique. Il en a fait autant, dit-il, dans ſon Commentaire ſur le Songe de Poliphile : mais quelle confiance pourroit-on prendre dans l'Auteur du *Moyen de parvenir* (Béroalde de Verville), quand il s'agit d'une Science auſſi grave & auſſi ſérieuſe que la Chimie? Ne trouve-t-on pas auſſi dans la Préface du ſeizieme Tome des *Amadis*, quelques phraſes obſcures, dans leſquelles on a prétendu qu'étoit renfermé le ſecret de la pierre philoſophale?

Cette vaine recherche n'a point fini avec le ſeizieme ſiecle : l'Hiſtoire de la prétendue confraternité de la Roſe-croix appartient à la premiere moitié du dix-

ſeptieme

ſeptieme ſiecle, environ dans le temps de la Fronde & du Miniſtere du Cardinal Mazarin; mais à la fin de ce même ſiecle, & dans le moment le plus brillant du glorieux regne de Louis XIV, on vit la Chimie prendre un eſſor qui lui aſſura l'avantage d'être une des Sciences les plus utiles à la ſociété. Quelle différence en effet de la Chimie, telle qu'elle eſt aujourd'hui, à cette ridicule Alchimie, dont je viens de tracer l'hiſtoire, & des Livres composés de nos jours ſur cette Science, à ceux que je viens d'extraire! Mais pour qu'on en juge mieux, je ne peux m'empêcher de préſenter, d'après l'illuſtre Boerhaave, le tableau de toutes les Sciences & de tous les Arts, auxquels, environ depuis cent ans, la Chimie a fourni les ſecours. Cet expoſé eſt, à ce que je crois, également intéreſſant pour l'humanité en général, pour le ſiecle où nous vivons, & pour le pays que nous habitons.

La *Chimie*, telle qu'elle eſt connue & pratiquée aujourd'hui, eſt de la plus grande utilité pour la perfection de la Phyſique, puiſqu'en analyſant les corps, & faiſant connoître leurs véritables principes, tant primitifs que ſecondaires, elle éclaircit

& justifie les opinions reçues en Physique, & les expériences déjà faites, & nous met à portée d'en faire de nouvelles, & de former de nouveaux systêmes. Le Chimiste suit & imite la Nature dans toutes ses opérations; il examine d'ailleurs toutes les combinaisons dont la matiere créée est déjà susceptible, les découvre & les démontre. Le grand Chancelier Bacon, au commencement du dix-septieme siecle, avoit déjà prédit que ce ne seroit qu'à la faveur de la Chimie que la Physique atteindroit à son dernier degré de perfection.

La Chimie ne rend pas moins de service à la Médecine qu'à la Physique. Ce n'est pas seulement en lui fournissant des remedes, mais en lui faisant connoître le sujet sur lequel elle doit exercer son art, le corps humain, la véritable nature des parties solides & fluides qui le composent, la maniere dont elles se mêlent, se combinent, & agissent les unes sur les autres par des opérations tout-à-fait chimiques. Le degré de chaleur du corps humain est, dit Boërrhaave, la véritable mesure des forces actives qui sont en nous, & le Chimiste peut mieux qu'aucun autre expliquer les effets de ce feu. Ainsi la Chimie sert également à la Phy-

ſiologie & à la Pathologie. Celui qui réunit heureuſement la connoiſſance de la Chimie à celle de la Médecine, trouve dans notre ſang, dans notre bile, dans toutes les humeurs de notre corps, des ſels acides, alkalis & neutres, des parties huileuſes, & voit s'exécuter au dedans de nous toutes les opérations de la véritable Chimie, fermentation, diſtillation, précipitation, ſublimation, filtration, fuſion, digeſtion; enfin il en connoît les réſultats, en examinant l'état du ſang, des crachats, des urines, &c. Le Chimiſte ayant analyſé les ſubſtances animales & végétales, dont l'homme ſe nourrit, prévoit, juſqu'à un certain point, les effets qu'elles doivent produire dans le corps humain. Ainſi la Chimie fournit des ſecours à l'Hygiene: & qui pourroit douter qu'elle ne contribuât infiniment à l'art de guérir, puiſqu'elle met également en état de choiſir les remedes & d'en prévoir les effets? Depuis que l'on fait une plus fréquente application de la Chimie à la Médecine, combien de remedes excellens ſont devenus en uſage? ſels, huiles, eſprits, extraits tirés des trois regnes, & particuliérement du minéral, dont on ne faiſoit preſque aucun uſage

auparavant en Médecine : n'eſt-ce pas à la Chimie que nous ſommes redevables de l'analyſe des eaux minérales, & de la véritable connoiſſance de leurs propriétés? Non ſeulement la Chimie nous apprend quelles ſont celles que nous devons aller chercher ſur les lieux pour les prendre, ſoit en bain, ſoit en breuvage, mais encore elle peut les imiter & compoſer des eaux minérales factices, qui produiſent, du moins juſques à un certain point, les mêmes effets que celles qui ſont préparées par la Nature même dans les entrailles de la terre.

Depuis deux cents ans un grand nombre d'Arts libéraux & mécaniques ont emprunté avec le plus grand ſuccès le ſecours de la Chimie : on doit mettre à la tête l'Art de la Peinture pour tout ce qui tient au coloris. Les plus belles couleurs nous ont été fournies par la Chimie, & ne ſont connues que depuis qu'elle s'eſt perfectionnée, entre autres l'outremer, qui ſe tire du lapis-lazuli & l'azur en poudre. C'eſt auſſi au moyen de nouvelles opérations chimiques, qu'en mêlant le bleu & le jaune on en fait le plus beau vert. Les vernis & les laques ſont également le réſultat de quelques procédés chimiques : nous ignorons ceux dont les

Chinois & les Japonois se sont servis d'abord pour faire leur laque ; mais quoiqu'il nous manque une partie des choses qu'ils y emploient, à force d'art & d'expérience nous sommes venus à bout de les imiter. La peinture sur le verre suppose encore des connoissances chimiques ; il paroît qu'il en faudroit beaucoup pour empâter les couleurs avec le verre même ; cependant on ne sait par quelle fatalité l'art de peindre sur verre a été poussé beaucoup plus loin dans ces siecles où l'on étoit si ignorant sur la Chimie, & dont je viens d'écrire l'Histoire, que dans le siecle dernier & même dans celui-ci. L'art même de faire le verre tient à la Chimie, c'est la fusion qui le produit. Il a été très-anciennement trouvé par hasard, mais nos Chimistes modernes l'ont bien perfectionné. On a appliqué cet Art à la fabrication des lunettes propres à conserver la vue, à approcher & éclaircir les objets les plus éloignés & les plus petits, ainsi que des grandes lunettes acromatiques, des télescopes, & des microscopes. L'art de faire de fausses pierres de couleur se perfectionne tous les jours au moyen des opérations chimiques. C'est à elle que nous sommes redevables de tous les cristaux

factices, qui égalent presque en éclat & en dureté le cristal de roche. Les émaux, qui étoient peu & mal connus des Anciens, ont été aussi infiniment perfectionnés par les Chimistes; ils ont passé de l'émail à la porcelaine; la terre propre à faire cette magnifique poterie a été reconnue pour telle par des opérations chimiques; enfin nous sommes redevables à la Chimie des belles couleurs que la porcelaine offre à présent, de l'avantage qu'elle a de pouvoir aller au feu, &c. La porcelaine de Seve est le plus beau résultat du bon goût naturel à notre Nation, des lumieres de nos Savans, & du travail assidu de nos Artistes.

L'art de préparer les couleurs s'est exercé sur la teinture des étoffes avant qu'il fût appliqué aux matieres dures telles que le bois, les pierres, & le verre; mais les connoissances chimiques, devenues plus communes dans les deux derniers siecles, ont bien perfectionné cet Art: en mêlant les substances minérales avec les végétales ci-devant usitées, on a fait des couleurs neuves, & on a rendu plus brillantes & plus solides celles qui étoient déjà connues. La Chimie sert même à la simple blanchisserie des toiles, puisqu'elle a trouvé

& perfectionné les ſavons, & la maniere d'appliquer ſolidement les couleurs ſur les toiles, en en laiſſant, ſi l'on veut, le fond parfaitement blanc: L'Art du Foulon, par conſéquent celui de fabriquer les draps, & celui du Dégraiſſeur, doivent auſſi leur perfection à la Chimie.

J'ai déjà dit que la vaine recherche de la pierre philoſophale nous avoit fait faire de grands progrès dans la Métallurgie, & le nombre des Arts qui en profite eſt bien grand. Le Chaudronnier en exerce un moins mépriſable qu'on ne le croit communément, parce qu'il eſt très-utile, auquel les leçons du Chimiſte ſont néceſſaires; elles le dirigent quant à l'étamage, à la ſoudure, & à un grand nombre d'autres opérations de ſon métier; le Potier d'étain, le Plombier, le Fondeur, l'Orfevre, & même le Bijoutier, ſont dans le même cas; le Batteur, le Tireur d'or & le Doreur, même le Brûleur de galons, le Fabricant d'acier, le fourbiſſeur, tiennent de lui les principes de la fonte, de la trempe & des alliages: enfin, par qui l'Art du Monétaire pourroit-il être mieux dirigé? La Chimie a imaginé de nouveaux moyens pour affiner l'argent; & le départ, ſoit qu'il ſe faſſe par la voie ſeche ou par la

voie humide, est une opération chimique assez moderne.

Soit que la poudre à canon ait été trouvée par un pur effet du hasard, ou qu'elle ait été le fruit de plusieurs expériences & observations, toujours devons-nous à la Chimie cette invention meurtriere, qui a changé totalement les principes de l'Art Militaire. Depuis deux siecles on a encore perfectionné la maniere de la fabriquer : on a fait de nouvelles découvertes sur le salpêtre, & on a augmenté la force de la poudre, soit par elle-même, soit en la renfermant dans des instrumens plus redoutables. On a inventé les mines, & les connoissances chimiques ont eu beaucoup de part à cette terrible invention : on a fait servir la poudre aux divertissemens aussi bien qu'à la guerre, & l'Artificier a autant d'obligation au Chimiste que l'Artilleur.

Nous avons l'obligation à la Chimie de nous avoir désabusés d'un grand nombre de fausses opinions, en nous donnant les explications véritables, justes & naturelles d'une infinité de choses que l'on avoit pris pendant long-temps pour des prodiges & des miracles. Elle a étendu les bornes de ce que l'on appelle la *magie blanche* ou

naturelle, aux dépens de la *magie noire*, regardée aujourd'hui comme également fausse dans son exécution & coupable dans son objet. Qui eût dit, il y a quelques siecles, que l'on verroit, sans miracle, des hommes dont la tête seroit entourée de rayons ardens & lumineux? que l'on liroit écrits en caracteres de feu des paroles ou consolantes ou effrayantes? c'est cependant ce que l'invention ou la perfection des phosphores produit de nos jours. Qui eût dit qu'on eût renversé à point nommé des tours & des remparts, sans voir rien qui les frappe ni les ébranle? c'est ce qu'operent les mines. Une infinité d'autres petits prodiges sont le fruit de nos nouvelles connoissances en Chimie; telles que l'or fulminant, la chaleur & l'explosion résultantes du mélange de deux liqueurs froides, de deux fluides même transparens; l'un, l'air inflammable; l'autre, l'air atmosphérique.

Je pourrois encore nommer plusieurs Arts nouveaux dont nous lui sommes redevables, tels que celui du Stucateur, qui, avec le gipse ou plâtre calciné, imite si bien les marbres les plus beaux, les plus rares, les mieux coloriés & les mieux polis, que l'on peut aisément s'y tromper;

l'Art de raffiner le ſucre, de le blanchir, & de le rendre brillant; celui de compoſer les eaux-fortes & l'eau régale; de fabriquer la cire d'Eſpagne & de la colorier; de mettre les glaces au teint, c'eſt-à-dire d'en faire des miroirs; l'Art même du Charbonnier, celui de faire le noir de fumée & l'encre de la Chine; une partie des procédés qu'emploient les Chapeliers & les Fourreurs, les Corroyeurs, les Papetiers, & les Cartonniers, ont leur baſe dans la Chimie.

C'eſt principalement pour la ſatisfaction de notre goût & de notre odorat, que la Chimie déploie toutes ſes reſſources. Depuis un ſiecle, tous nos ragoûts un peu compoſés ſont des réſultats d'opérations chimiques, pluſieurs même portent des noms relatifs à cette Science, jus, gelée, réduction, eſſence, & c'eſt ſur-tout pour faire d'excellentes liqueurs que l'on a recours à ſes principes. Les procédés chimiques ſont utiles pour faire de bons vins naturels, ou pour les conſerver & les améliorer; ils le ſont encore davantage pour faire des vins factices, dont le raiſin n'eſt pas toujours le principal ingrédient; mais quand on n'y fait entrer que des drogues qui ne peuvent être nuiſibles au corps

humain, ces liqueurs peuvent être également agréables & saines. La préparation de la biere & celle du cidre tiennent à la Chimie; & nous avons vu que l'eau-de-vie a été trouvée par un Chimiste (Arnaud de Villeneuve); la maniere de la faire a été depuis rectifiée par d'autres. De nos jours l'eau-de-vie entre dans la plupart des liqueurs fortes & agréables; on les fait au moyen de la distillation. Les vinaigres de toilette & aromatiques se font de même: ainsi le commerce du Vinaigrier & du Liquoriste n'ont eu de vraie consistance & d'étendue, que depuis que la Chimie savante & raisonnable en a eu elle-même. Ce n'est qu'à compter de cette époque que nous avons le plaisir de connoître une partie des ratafias, entre autres l'*escubac* ou liqueur de *safran*, celles distillées d'angélique, de fleur ou d'écorce d'orange, d'absynthe & de menthe; l'huile de Cythere, tirée de la cannelle ou cinamome; l'eau des Barbades, & le parfait-amour (fait avec le cédra); l'eau, le ratafia & l'esprit de genievre; & enfin l'huile de Vénus.

La propreté & la parure ont obligation à la Chimie, des quintessences avec lesquelles on parfume la poudre & la pom-

made, & dont on se sert aux toilettes ; telles que celles de roses, de cédras, de bergamotte, de fleur d'orange, les huiles essentielles de lavande, de romarin, de cannelle, & de girofles ; on sait distiller jusques à la rosée des belles matinées du printemps, pour en composer une eau très-fraîche & excellente pour la peau & pour le teint.

Nous ne devons faire aucun doute que nos Savans & nos Artistes, en continuant leurs observations & leurs expériences, ne fassent encore d'excellentes découvertes utiles à tous les Arts, soit de besoin, soit d'agrémens : probablement nous laisserons toujours en arriere ces deux fameux secrets, dont nos peres se sont si long-temps & si infructueusement occupés, l'art de faire de l'or, & la Médecine universelle : mais devons nous donc y avoir regret ? L'illustre Boerhaave convient que le premier n'est pas impossible à trouver, que quelques efforts que fassent les Alchimistes, ils ne parviendront jamais à trouver le second. On connoît, à quelques égards, quels sont les procédés de la Nature pour parvenir à faire & à perfectionner le plus précieux des métaux ; on sait qu'elle rassemble, réunit,

compoſe, décompoſe & épure, pendant des ſiecles, toutes les matieres qu'elle emploie pour arriver à la production de l'or. Si, abſolument parlant, le Chimiſte, par une ſuite d'heureux haſards, parvenoit à imiter en bien moins de temps tous ces procédés de la Nature, quel avantage ce ſecret découvert apporteroit-il aux Nations ? Il ſeroit fructueux ſans doute pour l'opérateur dans les premiers momens ; mais l'or, devenu commun, tomberoit enſuite dans le même état d'aviliſſement où ſont les métaux les plus ordinaires ; l'abondance extrême de ce métal ne rendroit les peuples ni plus réellement riches, ni plus véritablement heureux. Il paroît donc de la ſageſſe humaine de ne pas pourſuivre la recherche d'un ſecret qui ne doit nous préſenter aucune utilité conſtante & réelle. Quant à la Médecine univerſelle, ſi ce n'étoit pas une belle chimere, on ne pourroit faire trop d'efforts pour en trouver le ſecret ; mais quel homme raiſonnable oſe, en faiſant cette infructueuſe recherche, s'élever contre les loix immuables de la Nature ? Tout doit finir, & nos corps, en commençant à ſe mouvoir, font un pas vers leur deſtruction ; le mouvement per-

pétuel est impossible à trouver, & les frottemens ne peuvent manquer d'user les ressorts d'une machine quelconque; ainsi ceux de nos corps s'alterent, se dessèchent, s'usent enfin, & l'animal cesse de vivre. Ce que peuvent de mieux les opérations du Chimiste, c'est de trouver des remedes qui puissent entretenir nos liqueurs dans un juste équilibre, réparer celles qui ont perdu de leur force, &, en assurant notre santé, éloigner notre destruction de quelques années; mais c'est une extrême folie que de penser qu'on puisse parvenir à la Médecine universelle.

Après avoir présenté à mes Lecteurs les grands avantages que procure la Chimie pour la perfection des Arts, je me propose, dans mes Volumes suivans, de leur faire connoître tous ceux que les Arts utiles & agréables retirent des Mathématiques.

FIN du vingt cinquieme Volume des Mélanges.



TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le vingt-cinquieme Volume de ces Mélanges.

FIN de la Table des Matieres.